

Fick aurait-il recomposé l'Iliade dans un dialecte fantôme ?

A propos de :

Die Homerische Ilias, nach ihrer Entstehung betrachtet und in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. von August Fick, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht's Verlag, 1886

L'édition par Fick de l'*Iliade* « traduite » en « dialecte éolien » est précédée d'un avant-propos polémique à l'adresse de Christ qui contestait l'idée qu'un texte épique ait pu être « traduit » d'un dialecte dans un autre. (J'écris entre guillemets « dialecte éolien » et « traduit » parce que, le plus certain, c'est, d'abord, que jamais la langue que Fick a reconstruite n'a été parlée ni non plus n'a été celle de quelque aède que ce soit ; ensuite l'œuvre de l'homériste n'est pas une traduction mais une construction, et l'on peut, de ce point de vue, admirer la performance, si l'on n'est pas un censeur trop pointilliste des normes du langage.)

L'idée d'une traduction est sans doute le point faible de l'entreprise de Fick ; je me contenterai à ce propos d'un argument ; les plus anciennes attestations de vers hexamétriques sont en ionien. Nous aborderons donc son œuvre en faisant comme s'il s'était contenté de démontrer que la narration épique de la Grèce ancienne avait pu être composée dans la langue d'un seul dialecte, le plus probablement, en l'occurrence en éolien. Pour les quelques particularités irréductibles, il suffisait de faire l'hypothèse de traces d'un état de langue antérieur que l'on nommait le « pélasgien ».

Pourquoi l'éolien ? Tout simplement parce que l'*Iliade* situe l'épisode fondateur de la « Colère d'Achille » à « Ilion », en Troade, un territoire sur la Côte d'Asie Mineure, sur le détroit des Dardanelles, derrière le cap Sigée. Or ce territoire, au VIII^e siècle avant notre ère, fait partie de l'Eolide, la région colonisée par une population grecque de Grèce continentale, venue s'installer, principalement, à Lesbos. La possibilité de superposer la Troade et la partie continentale, asiatique, de l'Eolide paraît légitimer la conclusion que l'*Iliade* est une épopée primitivement « éolienne ».

Quoique l'argument soit quelque peu naïf et qu'il soit fondé sur les deux modalités qui caractérisent les raisonnements de la mentalité magique (« loi de contiguïté » et « loi de la ressemblance »), Fick lui-même n'était pas naïf au point de penser que les 15 600 vers de l'*Iliade* avaient pu être composés dès le VIII^e siècle. Il croit donc pouvoir reconstruire des étapes de la composition de l'ensemble du récit.

Il lui apparaît d'abord évident que le prologue énonce le contenu d'un noyau primitif, qui traitait, strictement et uniquement, de la Colère d'Achille (der Zorn, en allemand, ce qui n'est sans doute pas la meilleure traduction de Μῆνις). Ce récit primitif comprend, pour reprendre la désignation traditionnelle des chants, A, le début de B, Λ, Π, P, Σ, T, Y et X (la querelle, le retrait d'Achille, l'engagement du combat, la neutralisation des leaders achéens (Λ), l'envoi de Patrocle au combat (Π), sa mort, le sursaut d'amitié (Σ), la reprise du combat (T), le duel entre Achille et Hector, la mort du Troyen et son cadavre maltraité (X).

Quel est l'intérêt de cette matière épique ainsi dégagée ? Ce que j'appellerai une sorte de *tremendum* du personnage épique « primitif » : Achille est grand dans la colère, dans l'amitié et dans la vengeance. Voici un exemple de la façon dont Fick justifie la pertinence de sa reconstitution (p. 15) : « Je sais très bien que, dans ce genre d'affaires, il n'est possible de tirer aucune preuve logique ou même mathématique, et je vois la preuve que ma reconstitution du poème de la Colère d'Achille est pour l'essentiel correcte plutôt dans le fait que, de cette façon, par une vision simple, de la masse de l'*Iliade* actuelle, se découvre à nous un poème épique d'étendue mesurée, qui satisfait aux plus hautes exigences artistiques et peut être compté parmi les belles compositions poétiques de tous les temps¹. »

Fick ne nous dit nulle part, explicitement, ce qu'il entend par les « plus hautes exigences artistiques ». Il nous le suggère toutefois lorsqu'il parle du dialogue entre Thétis et son fils en présence du cadavre de Patrocle (p. 11) : « [...] du point de vue poétique, pourtant, l'apparition (de Thétis) est

¹ « Ich weiss sehr wohl, dass in Dingen dieser Art kein logischer oder gar mathematischer Beweis zu führen ist, und sehe den Beweis für die im wesentlichen richtige Wiederherstellung des Gedichts von Achills Zorne vielmehr in dem Umstande, dass sich so durch blosse Sichtung aus der Dichtungsmasse der jetzigen Ilias ein episches Gedicht maessigen Umfanges gewinnen laesst, welches den hoechsten kuenstlerischen Anforderungen genueegt und den schoenen Dichtungen aller Zeiten beizuzaehlen ist. » (Pour la citation du texte en allemand, j'écris les noms en majuscule, conformément à l'orthographe actuelle).

pleinement justifiée, parce que ce n'est que de cette façon, dans le dialogue plein de confiance entre la mère et son fils, que le héros peut exprimer pleinement la transformation de son état d'âme, la purification de son âme d'un égoïsme grossier et sa résolution d'obéir au saint devoir de la vengeance en faisant l'oblation de sa propre vie². » Au moment de parler de l'élargissement du récit primitif, Fick précise (p. 93) que trois traits se détachent dans le tableau de la colère, qui en favorisent la valeur poétique : le nombre restreint des héros permet de les « dessiner à l'intérieur de contours » fort distincts ; les personnages principaux ne sont pas noyés dans la masse de l'armée et « cela assure au poète l'avantage poétique inappréciable de lier le destin du combat aux grandes figures héroïques ». « Enfin, l'abandon des cadavres permettait au sérieux et à la brutalité effroyables du combat d'apparaître dans une lumière crue³. »

Quelle est la haute réalisation artistique de l'inventeur de la « Colère d'Achille » ? L'exposition en traits marqués des effets brutaux de la colère d'un « héros », qui le devient au moment où il liquide en lui la sauvagerie, retourne son égoïsme en générosité, accomplit « saintement » une vengeance parce qu'il sait que son exécution lui coûtera la vie. Pour Fick, les exigences esthétiques articulent un contenu traditionnel (un personnage héroïque s'accomplit dans la vengeance, c'est-à-dire dans sa capacité d'affirmer son autonomie par rapport à la loi commune, à laquelle, au terme de sa révolte, il n'obéit que pour faire la preuve éclatante de son ascendant sur elle) à une forme que distinguent deux qualités : la condensation de la narration culminant dans un effet de renversement. L'esthétique de Fick est historiquement marquée : elle est d'inspiration aristocratique ou plutôt romantique, c'est-à-dire d'inspiration aristocratique dont les valeurs sont devenues un mensonge idéal. Il n'est pas étonnant qu'en 1886 Achille soit devenu un modèle héroïque germanique : l'empire enfin vengeait de longs siècles d'humiliation.

La discussion sur l'élargissement de la « Colère » mêle des jugements de valeur sur la forme à des considérations, largement dominantes, sur le contenu. Tout le monde grec aspire à figurer dans l'épopée ; le combat devient un combat de la « nation grecque » contre « les peuples des mondes barbares » (p. 93) ! Il faut donc mettre en scène un combat de type hoplitique (chants XIII et XIV) ; enfin, les progrès du temps (?) interdisent que les héros ne reçoivent pas des honneurs funèbres (p. 94). La description de la bataille étendue à toute l'armée a obligé l'introduction du personnage d'Eurypyle pour motiver, non sans maladresse, un effet de retardement : pour soigner l'allié blessé, Patrocle fait halte, paraît négliger son rôle de messenger. Pour la description du combat, l'aède disposait de différents éléments épiques : l'intervention de Poséidon sur le champ de bataille, l'aristie d'Idoménée ; en revanche, l'épisode de séduction de Zeus par Héra, de sa propre invention (p. 100), est « bien pensé et bien exposé ».

« De manière générale, la plus grande décence en ce qui concerne la sensualité est une caractéristique de l'épopée éolienne. Dans les poèmes homériques, on ne trouve des traces de sensualité brute ou lascive – comme c'est le cas dans les amours d'Arès et d'Aphrodite, l'aventure de Phoenix ou du jeune Eumée – que dans des passages d'origine ionienne⁴. » (p. 101). L'aède qui a élargi l'épisode de la colère, est ensuite préoccupé des funérailles de Sarpédon, Patrocle et Hector. L'apparition du soleil levant sur la mer (Ψ 226-228) invite à supposer que l'aède doit être originaire d'une île, Lesbos selon ce qui est le plus vraisemblable (pp. 107-109).

Nous laisserons aux lecteurs de Fick de découvrir la suite de ses explications sur l'étoffage progressif de l'*Iliade* (le récit du destin de Troie et le bien propre au dernier aède, ionien).

Que la reconstruction de Fick puisse faire l'objet d'une sévère critique n'est pas très important, à mes yeux du moins. Je veux m'intéresser à la lecture qui l'a rendue possible, c'est-à-dire à la façon de traiter l'*Iliade* dans son ensemble.

² « [...] poetisch ist jedoch ihr (Thetis') Auftreten durchaus gerechtfertigt [...], weil nur so, in dem traulichen Zwiegesprache zwischen Mutter und Sohn der Held seiner veraenderten Seelenstimmung, der Laeuterung seiner Seele von roher Selbstsucht und dem Entschlusse der heiligen Pflicht der Rache mit Drangabe des eigenen Lebens nachzukommen, vollen Ausdruck geben konnte. »

³ « Endlich die Preisgabe der Leichen ließ den furchtbaren Ernst und Grimm des Kampfes in hellem Lichte erscheinen und erregte zugleich das Gemueht des Hoerers mit dem tiefsten Mitgefuehle für das Geschick des kaempfernden Helden. »

⁴ « Ueberhaupt ist der hoechste Anstand in sinnlichen Dingen ein Merkzeichen des aeolischen Epos, Spuren roher oder luesterner Sinnlichkeit in den homerischen Gedichten – wie in der Buhlschaft von Ares und Aphrodite, dem Abenteuer des Phoenix und des jungen Eumaeos – finden sich nur in Stuecken, welche von ionischer Hand herruehren. »

Aussi bien pour la théorie de la composition orale que celle de la composition écrite, l'hypothèse que l'*Illiade*, dans son état actuel, est le résultat d'un processus cumulatif interdit de la traiter comme le produit d'un projet poétique unifiant tous ses épisodes et d'emblée fausse la perception du critique. Il est deux « lois » de la Gestalt-théorie qu'il sera sans doute difficile d'invalidier : dans un ensemble organisé, la compréhension du rôle d'un élément est subordonnée à la place que cet élément occupe ; l'adjonction ou la soustraction d'un élément dans un ensemble modifie sa structure et donc la relation entre les éléments. Lire la conversation entre Achille et sa mère, au chant XVIII, en supposant qu'elle a été composée à un moment où l'aède arrêta son récit à la mort d'Hector, dont le cadavre serait livré aux chiens, c'est en modifier radicalement la signification au regard de son insertion dans le récit actuel. Supposer que la scène de l'ambassade du chant 9 fait partie de la rédaction ionienne, c'est-à-dire, dans l'hypothèse de Fick, a été composée tardivement, au VI^e siècle, à Athènes, bien après le récit de l'envoi de Patrocle au combat, c'est radicalement modifier la signification de cet envoi et le sens de la mort de Patrocle. La lecture de l'*Illiade* requiert, de la part du critique, qu'il considère, comme hypothèse de base, que tous les épisodes font partie du projet primitif de l'aède. C'est l'analyse des composantes du texte à tous ses niveaux (phonétique, morphologiques, lexical, syntaxique, micro-unité narrative ou discursive, épisode, programme narratif) qui permettra ensuite de dégager des scories, s'il en est. Les philologues et autres homéristes feraient bien de remarquer que l'analyse que j'ai proposée de l'*Illiade* a au moins un mérite : elle en respecte absolument tous les épisodes et elle dégage les liens divers qui les rattache les uns aux autres. Elle ne touche pas à la structure du récit.

Dans l'hypothèse d'un processus cumulatif, le « rédacteur ionien », s'il a ajouté des épisodes, a remodelé l'ensemble dont il disposait pour l'adapter à un projet nouveau qui requérait de nouveaux épisodes. Il n'a pas pu se contenter de « traduire » en un mixte dialectal fait d'ionien et de résidus d'éolien (pour simplifier les choses) des pans entiers de récit auxquels il n'aurait rien retouché. Même s'il était écrivain, il ne pouvait se borner à « traduire » des épisodes entiers ; dans le contexte nouveau de sa propre invention poétique, il lui était plus simple, plus économique, plus pertinent et plus intelligent de tout recomposer. Si le chant IX résiste à une transposition en éolien, il entraîne dans sa résistance le reste de l'*Illiade*.

Enfin Fick a été induit dans sa reconstruction par le fait que les épisodes de la « Colère d'Achille » sont situés à Troie, sur un territoire occupé par des Eoliens au début du premier millénaire. Si l'épopée avait été éolienne, il est tout de même étrange que les villes de Lesbos n'y jouent aucun rôle et que celui de la Béotie, malgré l'importance de son contingent, y soit très secondaire. Refoulement délibéré des Eoliens de la part de l'aède ionien tardif ? Son travail n'aurait donc pu être celui d'une simple traduction.

*** Introduire ici l'hypothèse éolienne et la datation des différentes parties de l'*Illiade*.

Toutefois la tentative de Fick soulève un problème intéressant : se peut-il qu'un récit, composé sur le moule unique de l'hexamètre dactylique, l'ait été primitivement en recourant à la morphologie d'un seul dialecte, éolien⁵ ? Je me propose de montrer dans ce qui suit que la langue épique qui nous a été transmise comporte certainement des traits éoliens et ioniens, qu'elle a été, dès son origine, construite à partir d'éléments, de la morphologie notamment, puisés dans deux dialectes⁶, qu'elle ne permet donc pas d'attester l'existence d'une phase « achéenne », puis « éolienne », puis « ionienne⁷ » d'un côté, ou une continuité avec la période mycénienne, de l'autre. En conséquence, la tentative « fickienne » de

⁵ Fick ne niait pas la subsistance, dans l'épopée, de reliquats que l'on appelait alors « pélasgiens ».

⁶ Faire l'hypothèse que la langue épique a pu être élaborée sur un territoire comme celui de Chios où il a existé deux communautés linguistiques, ionienne et éolienne, cela n'implique pas que ces deux communautés parlaient un « Mischdialekt ». Heubeck (1981, p. 68) récuse l'hypothèse de G. Finsler (*Homer*, Leipzig, 1924, p. 61) en expliquant qu'il n'a jamais existé en Grèce de « Mischdialekt ». Qui voudrait le contredire ? Les aèdes n'ont pas composé dans un « Mischdialekt » ; ils ont construit une langue poétique à l'appui de la morphologie de deux dialectes. L'idée a pu être favorisée parce que, sur un territoire donné, deux groupes de dialectes différents coexistaient. Comment les hommes à qui Tyrtée s'adressait comprenaient-ils immédiatement la formule *πόσις Ἡρης*, qu'ils prononçaient *πόσις Ἡρας*, si ce n'est parce qu'ils savaient que telle était la façon de dire sur un autre territoire que le leur, chez les « Ioniens » ? Ne fallait-il pas qu'il en aille de même de toutes les autres terminaisons « bizarres », *-οιο*, *-εσσι*, etc. qu'ils entendaient ?

⁷ Je reprends, avec d'autres arguments, la thèse développée dans deux articles parus dans *Gaia* (8, pp. 59-122 et 9, pp. 103-135), partiellement repris et élargis dans *Illiade : langue, récit, écriture*, Lang, 2007, pp. 33-84.

restitution d'un texte de coloration éolienne n'a produit qu'une fiction langagière⁸, mais me paraissent non moins des fictions l'hypothèse des diverses phases de la langue épique que celle de la continuité mycénio-ionienne.

Dans ce qui suit, je poursuivrai trois objectifs articulés entre eux : je montrerai qu'il n'existe aucune preuve d'une continuité entre la tradition **formulaire** épique mycénienne et l'épopée homérique, qu'il n'existe aucune preuve non plus de différentes phases dialectales de la même épopée, que la langue de l'épopée ancienne, telle que nous la connaissons à travers Hésiode, Homère et les Hymnes homériques a, dès son origine, compris des éléments empruntés à deux dialectes, ionien et éolien.

Je commence par cette argumentation qui concerne de plus près l'entreprise de Fick.

I - Ionismes et éolismes appartiennent de manière constitutive à la langue épique

Etant donné l'hypothèse de Fick – une composition primitive en dialecte éolien – nous sommes soumis à une contrainte complexe : d'abord, il s'agit de confirmer l'existence d'éolismes dans les textes épiques qui nous ont été transmis *en montrant le caractère systématique de leur organisation*⁹ ; ensuite, il s'agira d'expliquer ces « éolismes » dans le cadre de l'histoire des dialectes grecs telle que les études mycéniennes et l'épigraphie permettent de la reconstituer ; enfin, articulée à cette argumentation, j'aurai à montrer que la morphologie de la langue épique, depuis son origine, que je suppose au VIII^e siècle, a compris des formes empruntées à deux dialectes, l'ionien et, disons, l'éolien¹⁰.

1. Morphologie du génitif

1.1 Exposé du problème

⁸ Il est inutile de répéter l'examen critique par Monro (*A Grammar of the Homeric Dialect*, Oxford, 1891) de la théorie de Fick. (Voir appendice, « Fick's Theory », pp. 386-395). Me paraît particulièrement pertinent le relevé des traits, (pp. 394-395) dont la présence serait peu probable dans le cas d'une rédaction éolienne primitive (le duel, l'usage de *nu* épheleystique, l'aspiration, les cas de distension vocalique, l'usage de ξως, οῶν pour ὄν, μην pour μάν). Une autre direction de la critique a été de montrer qu'il existait des passages homériques anciens d'où il était impossible d'expurger les « ionismes » sans modifier profondément le texte (voir Witte, *Glotta*, 4, 1913, fin de l'article. Witte y exprime l'idée qu'une traduction est inconcevable parce que l'adaptation des figures de mots au mètre ne peut avoir été le résultat que d'un long travail de la tradition aédique).

⁹ A ce sujet, on se reportera à la conclusion de 1957 in Chantraine, *Les éléments dialectaux de la langue épique* in GHI, pp. 509-512, et surtout à l'ouvrage de Wathelet (1970), qui offre un solide appui à la réflexion. A la différence de Wathelet (1970), je m'efforcerai de montrer le caractère systématisé du recours à une morphologie non ionienne. Hackstein (2003), dans un ouvrage à la science admirable, expose un point de vue décapant au regard des tenants d'une succession de phases épiques ou d'une continuité de l'épopée avec Mycènes, mais en même temps étrangement ingénu dans l'un de ses présupposés : aux yeux du linguiste, il va de soi que la langue de l'épopée homérique est de l'ionien oriental du VIII^e siècle avant J.-C. Aucun support épigraphique ne légitime un tel présupposé (les documents ioniens orientaux du VIII^e sont inexistant). Le présupposé va si loin que Hackstein ne relève pas la monographie de Wathelet dans sa bibliographie.

¹⁰ Voir la conclusion que je formulais à la suite d'un examen de la langue épique dans *Gaia* 9, 2005, pp. 131-133. J'examine, dans les pages présentes, des aspects de la langue homérique que je n'ai pas abordés dans les articles. Je reprends la question du génitif thématique en -ο à nouveaux frais. Je ne reviendrai pas sur les questions de la « labilité » variable de digamma (/w/), ni sur celle du duel, que j'estime, pour ma part, réglées. Une plus grande attention à la diversité des dialectes dits « éoliens » (thessalien, béotien, lesbien et éolien d'Asie Mineure) montre que l'usage de la qualification est problématique. Les raisons pour lesquelles je continuerai à parler d'éolien apparaîtront au cours de l'argumentation. Il m'est apparu de plus en plus clairement (et j'espère qu'il apparaîtra au lecteur de plus en plus clairement) que les premiers éléments morphologiques, de manière prégnante, ioniens de la langue épique *et lyrique que nous connaissons*, ont été adoptés en Ionie orientale (de ce point de vue-là je ne crois pas la position de Fick défendable, qui pensait que l'éolien était la langue épique du VIII^e siècle). Mais, au cours du VII^e siècle, le centre de la production épique (et de la formation des aèdes, donc) s'est déplacé d'Asie vers le continent, dans un espace dont Thespiès était peut-être l'épicentre, intégrant la Béotie, l'Eubée, l'Attique, sans exclure Mégare (?), Corinthe et Argos (?).

La désinence ionienne $\epsilon\omega$ du génitif, substitut de $\alpha\omega$, est un objet favori de la préoccupation des linguistes et des philologues¹¹. Elle entre, pense-t-on, dans le chapitre général de la métathèse de quantité. Deux questions liées entre elles sont à son propos soulevées. De quand date la fermeture ionienne attique de \bar{a} ? Homère a-t-il fait usage de la désinence ionienne $-\epsilon\omega$? (A-t-il été contraint de refaire des formules traditionnelles en recourant à la désinence $-\epsilon\omega$?) Dans son examen, Hoekstra (1965, pp. 31-41) pense pouvoir donner une réponse négative à la question. Cela revient à dire que, de son point de vue, l'essentiel de l'épopée homérique est antérieur à la métathèse de quantité en ionien. La réponse à la première question permettrait de savoir à partir de quand dater l'apparition de la métathèse dans le dialecte ionien. En gros, explique Miller, elle implique la chute de /w/ (il faudrait ajouter, et de /j/) intervocalique. Toute l'argumentation de ce dernier vise à montrer qu'il existe, dans l'épopée, des formules qui impliquent la chute de /w/ avant la métathèse de quantité, que cette chute de /w/ est un phénomène ancien en ionien, récent en éolien, qu'en conséquence la langue homérique comporte des traits spécifiquement ioniens qui ne peuvent être considérés comme la traduction de formules éoliennes (1982, pp. 119-120). Miller travaille avec un deuxième présupposé : dans la langue épique, l'abrègement dans les noms ne repose pas nécessairement sur une base phonologique (p. 125), mais s'explique par des nécessités métriques : $\Pi\eta\lambda\epsilon\acute{\iota}\delta\eta\varsigma$ / $\text{'}\text{A}\tau\rho\epsilon\acute{\iota}\delta\eta\varsigma$ ne sont pas des faits dialectaux, mais des artifices épiques. Je m'interdirai ce genre d'argument qui laisserait supposer que la corporation aédique pouvait manipuler selon ses commodités les phonèmes des langues vernaculaires.

Il me faut donc faire précéder la question des désinences du génitif d'un exposé d'une théorie de l'emploi des phonèmes ou des glides que l'on désigne communément du nom de *digamma* et de *yod*. Je parle de théorie, car la solution au problème ne peut être que théorique. Il est compliqué, en l'occurrence, par l'ambiguïté des usages graphiques concernant justement ces phonèmes.

1.2 /w/ et /j/ phonèmes ou glides

¹¹ Si Fick ne pouvait douter que la terminaison $-\alpha\omega$ était éolienne, le courant dominant parmi les spécialistes tend à privilégier l'hypothèse qu'elle est une trace, dans l'épopée, de l'ionien ancien, antérieur à la fermeture de \bar{a} vers \bar{a} (voir Monro, appendice, « Fick's Theory » ; Wathélet ; Miller ; Chantraine est muet sur la question). L'idée d'une continuité entre la morphologie de la langue épique, par delà les « Ages obscurs », avec une langue dialectale du second millénaire, trouve son seul appui sur une conception de la tradition épique, celle de la tradition formulaire : le langage épique est constitué de formules que les aèdes apprennent auprès de maîtres qui les transmettent de génération en génération. On trouve dans les formules (qu'elles soient idéalement formées, ou, au contraire, qu'elles aient dû être modifiées par ignorance d'une articulation tombée en désuétude) les traces de morphologie ancienne étant donné que, à partir du moment où elles ont été inventées et adaptées au mètre de tel ou tel type de vers, la souplesse de leur usage dépend de l'invariabilité de leur articulation. Selon cette logique, la formule, pense-t-on, résiste aux transformations phonétiques des langues vernaculaires. Pour le dire nettement : l'idée des formules-fossiles est elle-même une expression idéale de la fossilisation de la pensée dans la tradition philologique. C'est dans le monde des idées toutes faites, intellectuellement paresseuses, que l'on se transmet du prêt à penser prétendument bien dit. Il a sans doute existé des écoles d'aèdes où l'on a formé des conformistes ou des flatteurs des ordres invariables. Mais les aèdes appartiennent également à la catégorie des créateurs qui ont dû se donner les ressources langagières pour exprimer ce que tel groupe social à tel moment de son histoire requerrait d'eux. Il ne peut pas y avoir de continuité « poétique », ni sur le plan des contenus, ni sur le plan de la forme, entre ce que nous savons être désormais l'âge de bronze mycénien et la mise en place d'un nouvel ordre social en Grèce, dont les traces épigraphiques remontent, pour nous, au VIII^e siècle. Les aèdes exécutaient des performances devant des auditoires ; *nécessairement*, ils faisaient usage d'une morphologie *connue et comprise* de leur public. L'entreprise de Fick a au moins un mérite, celle de l'hypothèse d'une œuvre épique élaborée en cohérence avec un espace et une époque. L'erreur qu'il a commise, c'est d'avoir considéré que la langue épique *que nous connaissons* à travers Hésiode et Homère (pour simplifier) avait pu être élaborée avec les ressources morphologiques d'un seul dialecte. La coloration dominante du dialecte épique aurait pu être éolienne ; cela a peut-être été le cas ; quoi qu'il en soit, cette langue épique à coloration dominante éolienne ne pouvait pas ne pas comporter d'éléments morphologiques empruntés à l'ionien. Pourquoi pas le dorien ? D'abord, parce que le dorien, comparé à l'éolien, ne présente pas la diversité des différences morphologiques qu'offrirait l'ionien, ensuite, parce que l'usage poétique des dialectes obéit à une règle structurale d'oppositions à fonction d'identification : une production chorale se reconnaît à sa coloration dorienne, une production lyrique à sa coloration ionienne, dont l'écart avec le dorien est optimal, une production épique à sa coloration mixte, ionienne et éolienne plus marquée que dans le lyrisme. Pour une mise au point récente, fût-elle discutable, voir Miller, 1982, pp. 103 sqq. Voir notamment le relevé des terminaisons dans les inscriptions et les conclusions qu'il permet de tirer : en ionien $-\alpha\omega$ devient $-\epsilon\omega$ (la métathèse est partout attestée ; en revanche, pour $-\eta\text{F}\omega\varsigma$ (génitif des noms en $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$), le résultat n'est pas uniforme. J'en tirerai personnellement la conclusion que l'on fait entrer dans une seule catégorie (métathèse de quantité) *deux* processus phonétiques différents. Le destin de $-\eta\omega\varsigma$ est lié au traitement de la syllabe intérieure (son ouverture) et à celui de /w/.

Les deux semi-voyelles ou semi-consonnes /w/ et /j/ jouent tantôt le rôle de consonne (elles sont des discriminants de syllabes), tantôt le rôle de son de transition (glide) formant une unité phonatoire avec la consonne qui précède¹². On donne à cette unité phonatoire le nom d'agglomérat (cluster en anglais). Aussi longtemps que l'on a considéré que l'épopée était une production écrite, la présence ou l'absence de /w/, le traitement des diphtongues (voir, pour -οιω, Reichelt, pour -ου Witte) se réduisait à un problème de métrique. A partir du moment où il est apparu que l'épopée était une production orale, il aurait été souhaitable d'en tirer les conséquences phonologiques qui s'imposaient. On ne pouvait pas alors ne pas apercevoir qu'une seule graphie pouvait recouvrir plusieurs « sons », que ce qui était écrit ι, par exemple, ne notait pas simplement un voyelle (/i/), mais pouvait également recouvrir un son consonantique (/j/). J'énonce une première règle de lecture de la langue épique : un graphème peut noter plusieurs phonèmes. Dans οίω en fin de vers, scandé ~-ω, décomposé ô-ι-ω, ι ne peut noter une syllabe longue que parce qu'il était articulé /ij-j/. Qui conteste que ce puisse être le cas devra expliquer pourquoi, en une occurrence (*Il.* 5, 272 : οὐδὲ σὲ πεισέμεν οἴω), οι- forme une seule syllabe longue, une diphtongue non abrégée devant voyelle. Cela ne se peut que parce que ο-ι peut se diphtonguer (devenir οι) et que, nécessairement, dans ce cas, οἴω s'articule *oi-jō ou, plus probablement à mon sens, *oj-jō ; *iota* s'articule donc *ij-j ou *j-j ou /i/. La palatalisation de la voyelle /i/ à l'époque de la composition de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* peut s'expliquer sans que cela implique la survie de *yod* dans les dialectes grecs entre la fin du second millénaire et le début du premier. En vérité, le statut métrique d'une série de mots ayant, dans leur formation, à leur initiale, de manière certaine ou selon de fortes probabilités, *yod*, légitime la conclusion que ce phonème n'a pas disparu du grec (il s'est maintenu dans une partie des dialectes) entre l'époque mycénienne et le moment de composition de l'épopée.

Une syllabe brève est une syllabe ouverte comprenant, au point vocalique, une voyelle brève ou une voyelle abrégée ; une diphtongue est ouverte, et donc brève, lorsque son deuxième élément est lié avec l'initiale du mot suivant « Une syllabe est brève, dit Grammont, *Traité de phonétique*, Paris, 1933, p. 112, quand elle ne contient, du point de vue vocalique à la fin de la syllabe, qu'une voyelle brève et rien de plus. » Il poursuit : « Une syllabe est longue quand elle contient, du point de vue vocalique à la fin de la syllabe, une voyelle longue ou une diphtongue, ou bien une voyelle brève suivie d'une ou plusieurs consonnes. » Il expliquait plus haut : « Le compte de la quantité d'une syllabe part du point vocalique. Tous les éléments consonantiques qui peuvent précéder ne comptent pas pour la quantité. » Il cite les premières syllabes, également brèves, des mots grecs *o-bolos*, *to-pos*, *tro-pos*, *stro-phos*. Voilà pourquoi, je le rappelle, α initial de ἄ-νδρο-τῆ-τα est bref, lorsque -ndr- est traité comme un agglomérat¹³. Il faut ajouter que la tendance de l'ionien-attique à la syllabe ouverte est perceptible, dans la langue épique, à la frontière de mots plus qu'à l'intérieur du mot (où elle est rare et où elle n'a pas l'étendue qu'elle atteindra en attique dans la langue du théâtre classique¹⁴). Je montrerai dans ce qui suit que le frein à l'ouverture de la syllabe interne s'explique par l'usage d'une double articulation syllabique, ionienne (tendance à la syllabe ouverte), éolienne (tendance à la délimitation nette de frontières syllabiques et donc à l'usage de la syllabe fermée). Il existe un balancement entre le traitement fermé (le plus souvent) des syllabes intérieures et le traitement ouvert (le plus souvent) des syllabes liminales.

Le phonème /w/ – il en va de même pour /j/ – qui fait partie de la face signifiante du signe (ex. *Φάναξ*, *δΦερός* / *ίεμαι*, *ίερός*), peut se comporter comme un glide selon l'entourage phonétique (ex : *Il.* 24, 449 : *ποίησαν ἄνακτι* ; la syllabe finale de *ποίησαν* est brève, ν doit donc être articulé avec la syllabe initiale de *Φάνακτι* ; il n'y a aucune raison de supposer, dans ce cas, une « négligence » du phonème qui joue un rôle de discriminant de syllabe dans la grande majorité des emplois du mot *Φάναξ* ; ν + F forment un agglomérat ; l'aède articulait *ποι-η-σα-νΦα-νακ-τι*). Les voyelles υ (/u/) et ι

¹² Je note phonétiquement digamma /w/, *yod* /j/ (et non /y/). Je note une consonne palatalisée, selon la convention, par le signe ' suivant la consonne ou par Cj (consonne + /j/).

¹³ Pour la définition de la syllabe brève, voir également Meillet (1924, p. 130 de la 5^e édition) ; Malmberg (1974, p. 196) ; Szemerényi (p. 111, 4^e édition, 1990) Cette définition que West (1987) prend à son compte n'a donc rien de singulier. Pour l'articulation ἄ-νδρο-τῆ-τα, voir A. Sauge, 2005, pp. 124-129.

¹⁴ Sur l'ouverture de la syllabe, voir Lejeune (1972), pp. 287-291. Lejeune n'examine le problème que sous l'angle des syllabes intérieures.

en position finale de mot jouent le rôle d'un glide (en raison du sandhi) devant une initiale vocalique. Dans ce cas, indifféremment, les diphtongues -ου, -αι, par exemple, peuvent être abrégées (le second élément est détaché du premier) ou elles peuvent préserver leur quantité (selon que l'on articule, par exemple, κα-ιάνδρα (/ka-jan-dra/) ou και ιάνδρα (/kaj-jan-dra/) (voir ci-dessous). En vérité, la gémination, dans ce cas, est exceptionnelle.

Devant /w/ ou /j/, les désinences élidables (α/ε) des familles du nom ou du verbe peuvent également l'être. Cela tient à ce que les deux phonèmes fonctionnent alors comme un glide. L'élision d'une désinence brève (le plus souvent, ε et α) a pour fonction d'économiser une syllabe dans la construction du vers. Devant consonne, l'élision est inutile de ce point de vue. En revanche devant une semi-voyelle, on obtient la même économie d'une syllabe, sans modifier, en raison de l'agglomérat, la quantité de la syllabe précédant l'élision (ex. *Il.* 2, 233 : 'Ως ἔφατ', 'Αργεῖοι δὲ μέγ' ἰαχον = 'Αρ-γερῖ-οι δὲ μέ-γ'Fί-φα-χο-ν ou encore *Il.* 22, 206 : οὐδ' ἔα ἰέμεναι = οὐδ' ἔα' ἰέμεναι, pour οὐδ' ἔ-ια-φε; le vers permet de constater l'identité des effets d'une élision devant voyelle (ἔφατ' 'Α) et devant un glide (δὲ μέ-γ'Fί; parce qu'un glide peut s'agglomérer avec une consonne (/g/ + /w/ > /gw/), il ne modifie pas la longueur de la syllabe qui précède l'agglomérat obtenu par élision).

Arrêtons-nous d'abord, dans ce qui suit, au statut de /w/ dans l'épopée grecque archaïque¹⁵.

La présence de ce phonème dans l'épopée se décèle aux nombreux cas d'hiatus apparent (ὠκεία Ἴρις, σμερδαλέα ἰαχων, etc.), à l'allongement d'une syllabe se terminant par une consonne et comportant une voyelle brève devant une initiale apparemment vocalique (*Il.* 7, 467 : πα-ρέσ-ταν-οῖ-νο-ν ἄ-γουσαι), dans le cas de mots comme δέος (= δφέος). On considère, par ailleurs, qu'il est apparemment négligé, lorsqu'il semble qu'il n'empêche pas l'élision ou qu'il ne provoque pas un allongement par position devant double consonne.

On peut déduire de ce qui précède la solution à cette absence apparente de digamma, liée à sa nature de glide : en tant que tel

a – il n'interdit pas l'élision ;

b – il peut former, avec la consonne qui précède, un agglomérat.

Les mêmes règles valent pour /j/ (appelé communément *yod*). Toutefois, le statut écrit des deux phonèmes n'est pas le même : le plus souvent, l'écriture de *yod* ne diffère pas de celle de iota (ι est un homographe, qui peut se lire /i/, /j/, /ij/, /ij-j/ /ji/ (voir, par exemple, *Il.* 2, 589, μάλιστα δὲ ἴετο. L'absence d'élision de la particule δέ implique que l'initiale du verbe est consonantique (/w/); la valeur longue de la syllabe représentée par ἴ- devant voyelle implique qu'elle doit être lue *wī-j- ou *wīj-j-). *Yod* initial a pu être noté par <i> + aspiration [ḡ ἴνα, première mesure, *Il.* 1, 203 ; ḡ non abrégé s'explique le mieux par une articulation /j/ à l'initiale de ἴνα = *jina* ; ἴνα s'explique le mieux, me semble-t-il, par la terminaison de l'instrumental -να (voir Chantraine sous ἴνα) et par le thème du déictique *j-*] ou bien, devant ε, par H (Hε-), devant /ε:/, simplement par H ('Hβη). Que iota représente un *yod* initial étymologique, nous en avons l'indice dans le traitement métrique de ḡ ἴνα – voir ci-dessus – ou, plus clairement, dans l'emploi de la particule ἰδέ (voir *Il.* 2, 697, Ἄντρονα ἰδὲ Πτελέον, etc. ; pour l'analyse de la particule, voir plus loin l'examen des prétendus achéismes homériques).

De nombreux contextes montrent que ι ne notait pas simplement la voyelle /i/, mais également le glide /j/, que l'on doit, selon les cas, articuler /ij/ ou même /jjj/. J'ajouterai qu'il me paraît fort probable que /j/ initial était noté H devant ε (signe de l'aspiration) parce que son articulation était accompagnée d'une aspiration (/hj/). Ainsi s'explique les groupes πότνια Ἥρη, πότνια Ἥβη ou bien

¹⁵

Après la mise en évidence de l'usage du digamma dans l'épopée, un moment important a été la définition du statut phonétique de /w/ par Hartel (son de transition = glide). J'ai examiné le problème dans l'article de 2004, paru dans *Gaia*. Je considère que /w/ - et j'ajouterai /j/ - sont des phonèmes qui font *intégralement* partie de la langue épique. En tant qu'éléments articulatoires du plan du signifiant, ils ne peuvent être tantôt articulés, tantôt négligés ; leur rôle dans le mètre est conforme à leur nature de semi-voyelle ou de semi-consonne. Tantôt ils forment un agglomérat, tantôt ils jouent le rôle d'une consonne discriminant deux syllabes.

Il. 16, 208, ἔργον ἔης, pour ἔργον *hj*ῆς (la syllabe -ον est longue par position¹⁶), *Il.* 2, 325, ὀπιτέλεστον ὄου pour ὀπιτέλεστον *hj*οῦ (-ον également long par position).

Pourquoi, si /w/ est un phonème de la langue épique, pouvant jouer le rôle de glide, n'est-il jamais attesté dans les graphies ?

Il n'est pas possible de répondre à cette question, formulée de manière spéculative, sans formuler quelques propositions sur l'écriture de l'épopée homérique.

Dans l'histoire des graphies de la Grèce ancienne, la réforme athénienne de 402 / 403 a joué un rôle axial puisqu'elle a conduit à une uniformisation des règles d'écriture sur le modèle ionien, adoptées peu à peu par les autres cités grecques.

L'hypothèse la plus obvie est celle qui considère que la rédaction écrite primitive de l'*Illiade*, par exemple, quelle qu'en soit l'étendue, est antérieure à la réforme de 403. L'écriture des textes épiques qui nous ont été transmis porte la trace de la réforme de 403. En conséquence, nous ne connaissons pas la graphie de la rédaction primitive. Nous ne pouvons que la reconstituer à partir d'indices que nous pouvons déceler dans des particularités graphiques actuelles.

Je travaille donc avec ce que je pense avoir mis en évidence¹⁷. Dans la rédaction primitive de l'épopée homérique, Ω a été utilisé pour noter /wo/ /jo/ /oj/ /ou/, Η pour noter /we/ /je/ /ej/.

Entre deux voyelles, υ peut noter /w/ géminé (*Il.* 3, 70, χαῖρας ἔχευαν, par exemple, se lira, en fin de vers, χαῖρας ἔχεF-*F*αν). Trois occurrences de l'*Odyssée* (*Od.* 15, 533, γένευς, 24, 394, θάμβευς, et 24, 398, Ὀδυσσεῦς, mis respectivement pour les génitifs γένεος θάμβεος et Ὀδυσῆος) attestent une écriture -ευ pour *-^eho- et -^ewo- monosyllabiques¹⁸. Ainsi ἐμεῦ, σεῦ, τεῦ (= τεο) doivent être lu**m*^e*hjo*, *s*^e*hjo*, *t*^e*hjo*, provenant de **mesjo*, **sesjo*, **tesjo* > **k*^w*esjo*. (Je reviendrai plus loin sur la lecture τευ pour τεο).

On considère généralement que ν éphelestique ou bien οὐκ pour οὐ ont été utilisés par les aèdes comme substituts de /w/ au moment de son amuïssement. Je suggère que ce sont des graphies artificielles introduites par les éditeurs, dès le IV^e siècle peut-être, plus probablement à la bibliothèque d'Alexandrie, me semble-t-il, dans les contextes d'un hiatus apparent, lorsque la désinence autorisait l'usage de cet appendice euphonique.

Qu'en était-il de F devant A et I ? On fait l'hypothèse que ο de Ὀιλέυς note F. Serait-ce la trace d'une écriture systématique O de /w/ devant I ? Le sens de οἷαξ (barre du gouvernail, anneau où passent les guides dans l'*Illiade* – voir Chantraine, *DELG*, s.u. – invite à mettre le mot en rapport avec la racine **wi-j-ak-s* : le sens en serait : « instrument qui met sur la voie ». L'adjectif composé ὁμοί-ιος paraît fort mystérieux. Supposons un mot composé **homoi-wij-jos*, signifiant « qui conduit au même endroit », soit, dans le monde des morts (guerre, vieillesse, querelles). Il est permis de faire l'hypothèse d'une trace de F dans les manuscrits : l'adjectif est écrit ομοιοιον et même ομοιηιον, *Il.* 4,

¹⁶ Je travaille donc avec l'hypothèse que, dans une transcription primitive, le manuscrit portait ΗΡΓΟΝΗΗΣ, que Η dans ΗΡΓΟΝ valait pour Fε-, dans ΗΗΣ, valait d'abord /hj/, puis /ε:/ . Après la réforme de 403, quand il s'est agi de recopier le texte, ΗΡΓΟΝ a été rendu conforme à la nouvelle orthographe (ἔργον), et Η dans ΗΗΣ, étant donné qu'en apparence il représentait une voyelle brève, a été transcrit ἔ- (HE), Η ayant été maintenu pour noter l'aspiration et la voyelle longue ouverte /ε:/ . Lorsque des manuscrits portent des graphies εοικώς, par exemple (initiale aspirée, *Il.* 2, 20, etc.), cela ne peut s'expliquer que parce que les anciens manuscrits portaient ΗΩΙΚΩΣ et qu'après la réforme de 403, la figure a été interprétée εοικώς (au lieu de FεΦοικώς).

¹⁷ A. Sauge (2007), pp. 258-304.

¹⁸ Toutes les écritures anciennes ευ relevées par Szemerényi [1956, pp. 203-204 : πλευρός, Λευτιχίδης, θευρός, γένευς, θάμβευς – omission de Ὀδυσσεῦς – οἰνοχοεῦντες, οἰχνεύσαν, πολεύμενε (Archiloque, 36 D), μυθεύμενος, φορευμένη (Sémonide), à quoi il faut ajouter Θεύγνιδος (Théognis, 1, 22)] sont mises pour une syllabe complexe comprenant au point d'articulation entre deux voyelles soit /w/ d'une part (πυληφορός, Ληφοτυχίδης, θηφορός, Ὀδυσσῆφος, et donc Θηφόγνιδος « celui qui reconnaît ou fait reconnaître ce qui est admirable »), /j/ d'autre part (dans toutes les formes verbales ευ est mis pour -ejo). Cela n'est pas en faveur de l'explication par Szemerényi de la transformation -αο > -εω > -ω > -ου du génitif attique. Sous ces écritures ευ, il est possible de soupçonner une écriture primitive -εω (= *-^ejo / *-^ewo), transcrite, au IV^e siècle ou plus tard, -ευ selon la nouvelle écriture des génitifs ioniens. La terminaison de Ὀδυσσεῦς au génitif ne peut, en une seule syllabe, que s'articuler **odus-s*^e*wos*. Supposons un bibliothécaire ancien d'Alexandrie ayant eu sous les yeux une écriture ΟΔΥΣΕΩΣ. Pour lui, ΕΩΣ peut être une terminaison adverbiale ou celle d'un nominatif du type Πηνέλεως, mais pas un équivalent de -ῆος. Comme il trouvait ailleurs μεω, équivalent, manifestement, de μευ ionien (génitif monosyllabique), il substitue à ΜΕΩ, ΜΕΥ et à ΟΔΥΣΕΩΣ, ΟΔΥΣΕΥΣ.

315, ce qui laisse supposer $o = F$ devant ι , soit $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\phi\iota\omicron\nu$ (voir Ludwich, au vers). *Il.* 13, 635, un manuscrit lit $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\omicron\iota\omicron$ pour $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\omicron\iota\omicron\upsilon$: le scribe avait $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\omicron\iota\omicron\upsilon$ sous les yeux ; il a supposé une erreur d'écriture du génitif et a corrigé $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\omicron\iota\omicron$. Les corrections des Alexandrins n'ont pas effacé toute trace de bizarrerie dans l'écriture du mot¹⁹.

O a-t-il également noté /w/ devant A ?

Il. 6, 507, $\kappa\rho\alpha\acute{\iota}\nu\omega\nu$ dans $\pi\epsilon\delta\acute{\iota}\omicron\iota\omicron \kappa\rho\alpha\acute{\iota}\nu\omega\nu$ en fin de vers : « martelant le sol » (de ses sabots) ; se dit d'un cheval. $\kappa\rho\alpha\acute{\iota}\nu\omega$ vient de $\kappa\rho\omicron F\text{-}\acute{\alpha}\iota\nu\text{-}\omega$, appartient à la famille de $\kappa\rho\acute{o}\upsilon\omega$. Le verbe était-il écrit primitivement $\kappa\rho\omicron\alpha\acute{\iota}\nu\omega\nu$? Si, dans $\delta\alpha\rho$, l'on fait l'hypothèse que o note /w/ (selon ce que suggérait Ruijgh ; voir Chantraine, *DELG*, sous $\delta\alpha\rho$), il est possible de partir d'une base $*sw\text{-}sr > (h)w\acute{a}har$, par dissimilation de /s/ \rightarrow /h/) $> w\acute{a}r$, « la femme du soi » (= du groupe, les « sœurs », répondant exactement à latin « soror »). Les hommes combattent contre des guerriers $\acute{o}\acute{\alpha}\rho\omega\nu \acute{\epsilon}\nu\epsilon\kappa\alpha \sigma\phi\epsilon\tau\epsilon\rho\acute{\alpha}\omega\nu$, non pas pour conquérir (ou protéger) seulement leur épouse, mais pour conquérir (ou protéger) les femmes de leur groupe, les « sœurs ». L'écriture $\acute{\omega}\rho\epsilon\sigma\sigma\iota$ (*Il.* 5, 486), comme l'occurrence du chant 9 ($\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\tau\alpha\iota \kappa\alpha\acute{\iota} \omega\rho\epsilon\omega\nu$, *scholie* T), laisse percevoir une hésitation entre deux écriture, $oa = /w\acute{a}/$ ou $\omega = /wa:/$. (Je ne pense pas que $\acute{o}\acute{\alpha}\rho\acute{\iota}\zeta\omega$, $\acute{o}\alpha\rho\iota\sigma\tau\acute{\upsilon}\zeta$, $\acute{o}\alpha\rho\iota\sigma\tau\acute{\eta}\zeta$ appartiennent à la même famille ; il me paraît plus vraisemblable, du point de vue sémantique, que les trois mots se rattachent à $*wer\acute{\alpha}$ - (parler), vocalisme zéro $*wr\text{-}$ + préfixe \acute{o} éolien = $\acute{\alpha}$ (ensemble) + suffixe d'état $-\acute{\iota}\zeta\text{-}\omega$, soit $\acute{o}\text{-}F\alpha\rho\text{-}\acute{\iota}\zeta\text{-}\omega$, « s'entretenir avec quelqu'un », « converser » ; $\acute{o}\alpha\rho\iota\sigma\tau\acute{\upsilon}\zeta$ ne comporte pas en propre le sens de conversation amoureuse). Le nom de l'assemblée, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\rho\eta$ (« l'action d'échanger verbalement ») s'explique également à partir de la base à vocalisme zéro redoublée : $*we\text{-}wr\text{-} > *we\acute{\iota}r\text{-}$.

Il me semble difficile que $\nu\epsilon\omicron\alpha\rho\delta\acute{\epsilon}\alpha$ soit autre chose qu'une transcription de $\nu\epsilon F\text{-}\alpha\rho\delta\acute{\epsilon}\alpha$ (« qui vient d'être arrosé ») plutôt que celle de $*\nu\epsilon F\omicron F\alpha\rho\delta\acute{\epsilon}\alpha$. Si $\acute{\alpha}\pi\acute{o} \acute{\alpha}\iota\rho\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$ ne fait pas difficulté en raison de l'aspiration, l'unique occurrence de $\acute{\alpha}\pi\omicron\alpha\acute{\iota}\nu\mu\alpha\iota$ (*Il.* 13, 262) requiert une explication. Je propose de lire $\acute{\alpha}\pi \text{ } F\alpha\acute{\iota}\nu\mu\alpha\iota$ (doublet de $\acute{\alpha}\acute{\iota}\nu\omega$, « séparer la balle du grain », « vanner »), de voir dans l'emploi de ce groupe une métaphore : un guerrier « sépare » du cadavre son armure et s'en empare. Dans tous les contextes où il apparaît, $\acute{\alpha}\acute{\iota}\nu\mu\alpha\iota$ comporte l'idée de « séparer de » (« l'élan vital », le $\theta\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$, du corps, par exemple) ; $\sigma\upsilon\nu\text{-}\acute{\alpha}\acute{\iota}\nu\mu\alpha\iota$ (geste de Lété rassemblant les flèches d'Artémis répandues à terre, *Il.* 21, 502)), c'est « faire un tas de » qq. ch., en le séparant du reste, pour ensuite le recueillir.

Sur le plan sémantique, il existe une correspondance entre $\delta\acute{\epsilon}\alpha\tau\omicron$ (*Od.* 6, 242) et la forme, plus fréquente, $\delta\omicron\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\tau\omicron$. Des formes du type $\acute{\epsilon}\upsilon\delta\acute{\epsilon}\acute{\iota}\epsilon\lambda\omicron\varsigma / \delta\epsilon F\alpha\lambda\acute{\omega}\sigma\alpha\iota$ (attesté à Mantinée ; voir in Chantraine, *DELG*, le *Supplément* sous $\delta\eta\eta\lambda\omicron\varsigma$) invitent à poser deux bases, simples ou élargies, $*di / dei\text{-}$ ou bien $*du\text{-} / deu\text{-}$ de la famille²⁰. L'imparfait $\delta\acute{\epsilon}\alpha\tau\omicron$ est formé sur $\delta\epsilon F\text{-}$ plutôt que sur $*\delta\epsilon\acute{\iota}\text{-}$. Pour le verbe suffixé, nous pouvons poser soit $*\delta\epsilon F\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$, soit $*\delta F\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$. Ainsi $\Delta\omicron\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\tau\omicron$ s'explique si nous lisons $\delta(\epsilon)F\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\tau\omicron$ « il se fit apparaître distinctement que », « il se rendit évident que... » et non simplement « il lui sembla que... », si donc nous traitons $o = F$. L'adjectif éolien (?) $\acute{\epsilon}\upsilon\delta\acute{\epsilon}\acute{\iota}\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ (*eu-*

¹⁹ $\acute{O}\acute{\iota}\omicron\zeta$ est formé sur le suffixe $-\alpha\kappa$ sur lequel ont été forgés des mots du vocabulaire technique (voir Chantraine, 1979, pp-380-381), $\acute{o}\mu\acute{o}\iota\text{-}F\eta\omicron\varsigma$ sur le suffixe $-\iota\omicron\varsigma$. Articulait-on primitivement $\acute{o}\acute{\iota}\alpha\zeta$, $F\acute{\iota}\alpha\zeta$? $\acute{O}\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$, $F\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$?, $\acute{o}\acute{\iota}\kappa\omicron\varsigma$, $F\acute{\iota}\kappa\omicron\varsigma$? La suite /wi/ initiale se serait-elle articulée /owi/, puis /w/ se serait-il vocalisé /o/ ?

²⁰ Il existe trois occurrences d'une base $\delta\acute{\epsilon}F\text{-}\omicron\mu\alpha\iota$ signifiant « se distinguer », homophone de $\delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$, « il est humidifié » et de « il manque ». Dans le vers d'Empédocle (*DK*, frag. 21, l. 14) $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\sigma\tau\alpha \delta' \acute{o}\sigma\sigma' \acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\epsilon\iota \tau\epsilon \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\rho\gamma\acute{\epsilon}\tau\iota \delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota \acute{\alpha}\upsilon\gamma\eta\acute{\iota}$, le contexte invite à comprendre : « tout ce qui, immortel, se distingue par l'éclat éblouissant de son aspect » plutôt que « tout ce qui, immortel, est humidifié dans son aspect et dans son éclat éblouissant » ! Idoméneé l'affirme sans ambages en s'adressant à Ajax fils d'Oilée (*Il.* 23, 484) : « Entre autres choses, tu te distingues parmi les Argiens par le fait que tu es d'une intelligence rigide (bornée). » Si l'on traduit $\delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$ par « tu es en retrait de tous les Argiens par le fait que... », il faudrait comprendre que tous les Argiens sont d'une intelligence plus rigide que celle d'Ajax ! Athéna, en habit de jeune fille, fait l'éloge de la reine Arété ; chacun l'accueille avec des signes de respect « $\acute{o}\tau\epsilon \sigma\tau\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\eta\sigma' \acute{\alpha}\nu\acute{\alpha} \acute{\alpha}\sigma\tau\upsilon$. / $\acute{o}\upsilon \mu\acute{\epsilon}\nu \gamma\acute{\alpha}\rho \tau\iota \nu\acute{o}\omicron\upsilon \gamma\epsilon \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\eta} \delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota \acute{\epsilon}\sigma\theta\lambda\omicron\upsilon$, / $\acute{o}\acute{\iota}\sigma\acute{\iota} \tau' \acute{\epsilon}\upsilon \phi\rho\nu\acute{o}\nu\acute{\epsilon}\eta\sigma\iota$, $\kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{\alpha}\sigma\iota \nu\acute{\epsilon}\acute{\iota}\kappa\epsilon\alpha \lambda\acute{\upsilon}\epsilon\iota$ » (*Od.* 7, 72-74). La leçon retenue, ici par van der Muehll, ne permet pas de rendre compte de l'emploi du relatif $\acute{o}\acute{\iota}\sigma\acute{\iota}$ ($\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha} \acute{\alpha}\sigma\tau\upsilon$... $\acute{o}\acute{\iota}\sigma\acute{\iota}$?) ni de la coordination $\kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{\alpha}\sigma\iota$. Je propose la lecture suivante : « $\acute{o}\tau\epsilon \sigma\tau\acute{\epsilon}\acute{\iota}\chi\eta\sigma' \acute{\alpha}\nu\acute{\alpha} \acute{\alpha}\sigma\tau\upsilon / \acute{o}\upsilon \mu\acute{\epsilon}\nu \gamma\acute{\alpha}\rho \tau\iota \nu\acute{o}\phi \tau\epsilon \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\eta} \delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota \acute{\epsilon}\sigma\theta\lambda\acute{\omega}$, / $\acute{\eta}\sigma\acute{\iota} \tau' \acute{\epsilon}\upsilon\phi\rho\nu\acute{o}\nu\acute{\epsilon}\eta\sigma\iota \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\alpha}\nu\delta\rho\acute{\alpha}\sigma\iota \nu\acute{\epsilon}\acute{\iota}\kappa\epsilon\alpha \lambda\acute{\upsilon}\epsilon\iota$. » On accueille donc la reine avec des signes de respect lorsqu'elle « traverse la ville où elle se distingue en effet par la qualité de son intelligence et par son attitude réfléchie, et même apporte aux hommes une solution à leurs querelles. » La grammaire de la phrase a été modifiée par confusion entre $\delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$ « être privé de » et $\delta\acute{\epsilon}\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$, « se distinguer ».

dej-je-los) / εὔδειλος (Alcée) repose sur une base **dei-*. Je ferai l'hypothèse que la forme ionienne-attique ne repose pas sur **δέαλος*, mais sur la base **dew-elos* > *dwēlos* puis *dēlos*, à laquelle εὔδέελος appartient²¹.

Pour conclure sur ce chapitre du digamma.

Un raisonnement fondé sur le fonctionnement du phonétisme d'un état de langue à un moment donné de son développement permet d'affirmer que si un aède articule *Ἐργον* dans un contexte donné, il articulera le mot de la même façon en tout contexte étant donné que /w/ est un phonème et qu'il participe de l'identité de la figure signifiante du mot. Admettre que /w/ est tantôt articulé, tantôt inarticulé, dans le même texte, c'est admettre que ce texte est le résultat d'un amalgame, produit successivement dans le temps par des aèdes différents. A cela on peut objecter que l'on devient aède par un apprentissage auprès de maîtres qui transmettent la connaissance de la langue dont ils font usage ; il est donc difficile qu'un phonème disparaisse comme par enchantement à l'intérieur d'une tradition objet d'un long effort d'apprentissage. Ma seconde objection est plus radicale : l'*Iliade*, pour l'essentiel, est un texte de composition unitaire, qui laisse supposer à l'œuvre un aède. S'il y a eu des adjonctions, elles ont été tardives. Si cet aède, dans un contexte, articulait *Ἔειπε* ou *Ἐπέεσσι*, la figure des mots restait invariable en tous les autres contextes²². Si en *Il.* 10, 542, nous devons articuler *ἡσπάζοντο Ἐπέεσσι* (-οντο exclut l'usage de *v* éphelcystique), alors nous devons également lire *ἀγανοῖσι Ἐπέεσσι* (et non *ἀγανοῖσιν ἔπεσσι*) en 9, 113. Ce qui vaut pour l'*Iliade* ou l'*Odyssee* vaut *a fortiori* pour la *Théogonie*, dont la tradition ne met à aucun moment en doute que l'aède en était béotien, en tous les cas de dialecte éolien.

L'existence, dans la langue épique, du phonème /j/ paraîtra sans doute plus difficile à admettre que celle de /w/. Parmi les spécialistes, on adopte globalement la position de Lejeune pour qui /j/ s'amuïssait dans l'ensemble des dialectes dès la fin du II^e millénaire²³. Rix (1976, p. 60) note que

²¹ Si nous rattachons *δῖος* à cette famille (base **di-* et non à la base **diew-*), nous pouvons rendre compte des emplois de l'adjectif. *Δῖος* résulte probablement d'une formation avec suffixe causatif **di-ej-os* > *dij-jos* et signifie soit « celui / celle qui rend distinct en faisant briller » (tel est le cas de l'aurore), soit ce que la lumière « fait briller » (la mer, la terre, l'éther « brillants » / « lumineux »), soit « celui qui se fait briller », aux yeux des troupes par exemple, « celui qui se distingue » ; tel est le cas notoire de quelques guerriers, mais d'Achille et d'Ulysse avant tout. Dans l'*Odyssee*, le plus *δῖος* des personnages après Ulysse, c'est le porcher (ὕφορβός) Eumée (jamais l'adjectif ne qualifie Télémaque). L'adjectif ne qualifie pas le caractère « divin » du porcher ou son appartenance au monde de Zeus, mais le fait qu'il se distingue aux yeux d'Ulysse. *Δῖα θεάων* ou *διὰ γυναικῶν* le sont celles qui se distinguent à la lumière du jour « parmi les déesses » ou « parmi les femmes ». Si Calypso ou Circé sont *διᾶ(ι) θεάων*, c'est qu'elles peuvent « se faire apparaître à la lumière du jour » aux yeux d'un mortel. Jamais Athéna, dans l'*Iliade* ou l'*Odyssee*, n'est dite *διὰ θεάων*. C'est que, en tant qu'elle-même, elle est invisible aux hommes.

²² Je me permets de donner ici un argument en faveur de l'articulation de digamma dans la langue épique. Le vers 109 du chant 11 de l'*Iliade*, offre un exemple d'hiatus difficilement recevable. Agamemnon tue Antiphos en le frappant *παρὰ οὔς*. Dans le contexte, *οὔς* est nécessairement un accusatif neutre ; il appartient à une formation de noms neutres en -s, du type *ἔπος*. Chantraine explique le mot comme un nom racine (GHI, p. 230). Il est suivi par Fischer (1996) qui propose **ow-s*. L'explication ne permet pas de rendre compte du syntagme *παρὰ οὔς* (seule occurrence où *παρὰ* n'est pas élidé devant O sur 18 comptées dans l'*Iliade*. La dernière, 21, 491, se lit *παρ' οὔατα* !) Soit une formation sur le paradigme des noms neutres, avec initiale vocalique o, nous obtiendrons **owes-*, nominatif (τὸ) ὄφος, puis, par métathèse *of-* > *Fó-ος* ; *oo* > *ou*, soit, *Foús*. Ainsi peu s'expliquer attique *οὔς* / ὄτος (= *Fó-ατος* > ὄτος). En revanche, l'occurrence du neutre pluriel, 21, 491, se lira *ow-wa-ta*. Si l'hypothèse est correcte – elle permet du moins de faire l'économie d'une suite (*παρὰ ὀ-*) – le texte primitif portait ΠΑΡΑΩΥΣ (diphthongaison *ou* de *oo*).

²³ Sur la question, voir Adrados (1950), Hart (1966), qui ne pense pas que le signe mycénien transcrit Z note déjà la dentale affriquée sonore (dz), Wyatt (1968), Lejeune (1969), Rix (1976 : pp. 60-61, § 68-70). La discussion porte sur l'époque mycénienne et le destin de la suite C + /j/ ou des variations dans la transformation de /j/ initial (Wyatt, Lejeune). Dans sa discussion de Wyatt, Lejeune affirme que les transformations de /j/ sont « panhelléniques ». On transcrit communément par Z le signe notant des syllabes dérivant de *ky* ou *dy* ; le signe écrit a un effet d'entraînement tel qu'il est lu /dz/ ; Lejeune a de la peine à admettre qu'il puisse en être autrement (voir sa discussion de l'exposé de Risch, 1979, p. 278). Je ne vois pas ce qui l'autorise à affirmer que les transformations des palatales sont allées du même pas dans tous les parlars grecs du II^e millénaire, si ce n'est le préjugé qu'il partage avec de nombreux spécialistes, que le mycénien est un reflet de tout le grec de cette époque, selon la règle que « ce que l'on ne voit pas n'existe pas ». Hart, pour sa part, suggère que *ky* et *dy* n'ont pas subi les mêmes transformations (*ky* étant devenu une sibilante). Nagy (1970, pp. 108 sqq.) suggère la possibilité qu'en éolien, en thessalien notamment, le procès de dépalatalisation n'ait pas été achevé à l'époque classique. Des écritures *pollios* (*poleōs*), *kurron* (*kurion*) en seraient la trace (voir également Brixhe, 1996, pp. 32-34, 2006, p. 59). Je fais personnellement l'hypothèse que les écritures de consonnes géminées (-λλ-, -σσ-, -ττ) peuvent être la trace de la subsistance de consonnes palatalisées. Qu'au temps du futur ou aux aspects

l'absence de contraction (homérique, ἦιτεε) est l'indice de *yod*. Est-ce un archaïsme de la Kunstsprache, se demande-t-il ? Que les nécessités métriques aient contribué au maintien d'un « son de transition », c'est bien possible. L'essentiel, c'est l'ensemble des indices qui attestent sa présence et le maintien d'une articulation palatale²⁴. Les diphtongues αἰ, οἰ ne s'abrègent que devant voyelle ou semi-voyelle ; cela ne se peut que parce que le détachement du second élément de la diphtongue (ι) ouvre la syllabe ; la voyelle /i/, par là, est liée avec la voyelle qui suit ; cela ne peut se faire que par une articulation palatale /j/. Nous verrons qu'il existe des indices qui laissent percevoir que le relatif, dérivant de *jo-, allonge, par position, la syllabe qui précède, en raison du maintien à l'initiale de la palatale, aspirée selon toute vraisemblance ; de même la conjonction ὤς, formée sur la même racine, n'implique pas nécessairement l'élision de la voyelle qui précède (voir *Il.* 2, 3, κατὰ φρένα ὤς, etc.) ou permet un allongement par position (*Il.* 2, 764 : τὰς Εὐμήλοσ ἐλαυνε ποδώκεας ὄρνιθασ ὤς). Nous verrons que seule une articulation *jide* permet d'expliquer la suite τε ἰδέ, que αὔθις s'explique le mieux comme une dérivation de *αὔτ' jις « à nouveau là-même », « où l'on est » / « d'où l'on est parti ». Si Z est un homographe, comme je persiste à le penser, transcrivant non seulement /dz/, mais également /dj/ (= d') et /gj/ > /dj/, alors il n'est pas besoin de contorsions articulatoires pour comprendre que διά ait pu s'écrire ζα-, que ἴεμαι et δῖεμαι sont les mêmes verbes en raison du fait que /j/ initial a tendu à s'articuler²⁵ /dj/ > /di/ (cf. ζυγόν, latin *jugum* ou bien *ius*, anglais, *juice*, grec ζυμοί). Si, dans l'épopée, la première syllabe de ἀνέρες/ ἀνέρας, etc. est toujours traitée comme une longue, c'est que la nasale était palatalisée et que l'aède articulait *an-je-re-*. C'est à l'appui de cette hypothèse²⁶ qu'il est possible d'expliquer le passage de ἀν(έ)ρος à ἀνδρός, etc. (**an-jros* > *andros*) ou l'abstrait ἠγορέη (< **ajnoreē*). A titre amusant, je signale que dans le parler familier de la région genevoise, un individu se dit un « gnère » (le mot est exclusivement masculin). A mes yeux, il est impossible de comprendre le traitement épique de la suite ἀνέρος, etc., sans l'hypothèse d'une persistance de l'articulation palatale aux temps homériques, ce qui veut dire, pour moi, encore au VI^e siècle, non pas en Asie Mineure, mais dans un espace englobant la Béotie, l'Eubée et l'Attique²⁷.

aoriste et parfait, la « gutturale » se soit maintenue dans des verbes du type πράττω / πρήσσω est l'indice que l'aspect duratif également a longtemps conservé trace de son articulation primitive, sous la forme d'une sibilante (**prēssjō*) ou d'une dentale (**prattjō*) palatalisées. A l'époque archaïque, du VIII^e aux guerres médiques, il faut clairement distinguer des espaces de contacts égéens et asiatiques les espaces de contacts entre éolien et ionien continentaux (Thessalie, Eubée, Attique) auxquels il faut ajouter les zones de contact avec le dorien (Mégare, Corinthe, Argos). Du point de vue dialectal, dans cet ensemble, la Béotie occupe une position particulière (Vottéro, 2006).

- 24 Hodot (1990, p. 85), à propos de l'éolien, disait : « Contre le postulat selon lequel le signe Z correspondait à une prononciation [dz] dans tous les dialectes et en particulier en lesbien (ainsi Lejeune, *Phonétique*, p. 114), il faut rappeler que dans nos inscriptions dialectales antérieures à l'époque romaine (note 209 : c'est-à-dire celles qui ne sont pas directement soumises à l'influence littéraire [...]) on ne relève aucune trace assurée d'une articulation affriquée. »
- 25 Hodot interprète l'écriture ζά comme une trace de /dja/ et non celle de l'affriquée.
- 26 Sur la possibilité d'un lien entre le renforcement de /j/ par /dj/ et une articulation populaire, voir Brixhe, 1979, pp. 253-254. Si le procès de dépalatalisation a été conduit jusqu'à son terme en mycénien même (voir, toutefois, les réserves de Risch), la question est de savoir si nous avons le droit d'inférer que cela a donc été le cas dans l'ensemble des parlers grecs de la fin du I^{er} millénaire. Il me semble qu'ainsi formulée, la question laisse immédiatement apparaître l'abus dans le raisonnement : on ne peut conclure de la partie au tout.
- 26 Voir, en français médiéval, les deux réalisations de *melior* latin : d'un côté le cas sujet *li meldres*, de l'autre le cas régime *el* (en le) *meillor* (par exemple, respectivement pp. 86 et 90, *La mort du roi Artur*, Paris, 2007). Dans le premier cas **meliores* donne *mel-jres*, par renforcement de /j/ devant la liquide, *mel-dres* ; dans le second cas, avec une syllabation différente, impliquée par le fait que /r/ ferme la syllabe finale et n'est pas en contact de la palatale, *melior* > **mel-ljor* puis palatalisation de la liquide..
- 27 Voir dans Peters (1980, pp. 113-115) les remarques à propos de πόννα θεά (dans l'*Odyssée*) : étant donné la terminaison θεά, il s'agit là d'un syntagme éolien (je pense qu'il est plutôt attique) ; une autre marque caractéristique d'un éolisme est la syncope de ι devant voyelle (πόνν(ι)α) ; plutôt que d'une syncope, il est légitime de parler d'une palatalisation, **pot-nja*. Une telle palatalisation paraît aller à l'encontre de la loi de Sievers-Edgerton [pour une présentation succincte de la loi, voir Szemerényi (1970, pp. 110-115 de la 4^e édition)] ; tel serait le cas si nous faisons une coupe syllabique πόν-ν(ι)α ; si nous coupons πόντ-ν(ι)α, il n'y a aucune dérogation à la loi de Sievers. En revanche ce traitement de ι en éolien conforte l'idée que je formule, d'une tendance éolienne à fermer la syllabe et à offrir à la voyelle un appui consonantique. C'est à l'appui de tels phénomènes, sans doute, que Peters pense que l'aède de l'*Odyssée* en tous les cas était un Ionien occidental. Hackstein (2002, pp. 31-32) présente d'autres exemples de particularités métriques résolubles en terme de palatalisation. Pages 10-11, il éclaire l'importance de la syllabation dans

Incidentement, je propose aux spécialistes de l'étymologie d'examiner si les prépositions n'ont pas été formées sur un module *j- + consonne (*jn, jk, jp). Serait-ce là l'explication des variations ἐν, εἰν, ἐνί ? De la neutralisation de la liaison devant ἐπεὶ dans certains contextes ? De la syllabe longue ἐ-πεὶ en début de vers (à lire *ej-peî) ?

Ma conclusion est que /w/ et /j/ sont des phonèmes qui appartiennent de plein droit à toute la langue épique archaïque [et, selon ce que montrent les graphies (des inscriptions ou des manuscrits), à l'éolien continental et à l'attique]. En conséquence, un élément essentiel de la thèse de Miller pour dater la métathèse de quantité s'écroule²⁸. La succession des transformations n'a pas été, par exemple, en ionien, *nāwos > nāwos > nāos > neōs mais *nāw-os > nā-wos > ne-wos > neos (ionien oriental) > neōs (attique). Je suggère que l'abréviation de la voyelle est liée au phénomène de l'ouverture de la syllabe intérieure et que l'allongement de la syllabe finale résulte de l'amuïssement, tardif, à partir de la fin du VI^e siècle à Athènes, de /w/ ou plus probablement de sa coalescence avec la voyelle. A un stade intermédiaire, les deux voyelles ont été brèves, d'où νε-φός. (trois occurrences dans le chant 15 de l'*Iliade*, quinze dans l'*Odyssee*), ou traitées comme une seule syllabe longue, d'où Ὀδυσσεύς = Ὀδυσσεώς = *O-dus-s^ewos*).

Considérons les deux formes nominales sur lesquelles Miller (1982, p. 125) s'appuie pour conclure que la chute de /w/ intervocalique est ancienne, Ἄτρεΐδης et Πηλεΐδης (au lieu de Πηληιάδης le plus souvent). La seconde et la troisième syllabes des deux noms sont toujours au temps faible ; ils étaient donc articulés Ἄτ-ρε-ΐ-δης / Πη-λε-ΐ-δης ; si la suite ε-ι ne se diphtongue jamais, c'est qu'elle était séparée par un phonème, soit par φ. Pourquoi Ἄτρεΐδης, Πηλεΐδης et non Ἄτρηΐδης, Πηληΐδης ? C'est que les deux syllabes internes étaient ouvertes²⁹ et que l'aède articulait Ἄτ-ρε-ΐ-δης, Πη-λε-ΐ-δης, comme il était possible au même aède d'articuler soit νη-ος (=nāw-os), soit νεός (ne-wos), et non d'abréger librement des syllabes. Le second type d'articulation atteste un état récent de l'évolution de la langue orale ; il ne nous offre aucun appui pour la datation de la métathèse de quantité. Miller ne peut malheureusement pas s'appuyer sur cet élément pour considérer qu'il existe une formularité ionienne dans l'épopée antérieure à la « phase » éolienne.

Parce qu'il me permettra de préciser des données théoriques de phonétique, je traiterai d'abord le problème des génitifs de la déclinaison thématique en -ο. L'étude suivante de la terminaison éolienne du datif pluriel -εσσι nous permettra de préciser le tableau, c'est-à-dire l'appartenance à l'éolien et à l'ionien des deux types de désinences utilisées dans la langue poétique pour une même fonction.

1. 3 Génitifs de la déclinaison thématique en -ο.

le traitement métrique des mots ; page 32, il a oublié ce qu'il formulé antérieurement, pour nous proposer une explication fort savante de la prétendue irrégularité *Il.* 15, 89, en début de vers, ἀσβέστοφ οὐδ', qui suppose, paraît-il, une synzèse -φ οὐδ'. Appliquons la règle de la syllabation ouverte ou fermée, instrument essentiel d'abrègement ou d'allongement de la syllabe selon la place du mot dans l'hexamètre et considérons que la terminaison du datif est *béotienne, donc brève* (Thumb-Scherer, p. 35) : nous lirons un dactyle tout à fait conforme à l'essence du dactyle : ἀσ-βε-στο-φουδ'. Certains préféreront parler de terminaison du locatif plutôt que de datif béotien ; le problème, c'est que, du point de vue grammatical, dans la phrase, ἀσβέστοι ne peut pas être un locatif.

²⁸ Pour Hoekstra, la métathèse est à peu près contemporaine de la composition de l'*Iliade* (au VIII^e s'entend ! Voir également Bartonek, p. 69)). Haug (2002, pp. 141-143), qui fait siennes les conclusions de Hoekstra, suggère une période vers l'an 1000. Ces datations sont évaluées en fonction de la période que l'on retient pour la composition de l'*Iliade*. Ce faisant, on commet une erreur de raisonnement. L'inscription de Naxos, trouvée à Délos, et que Jeffery date de 650 (voir plus loin) est un repère factuel. A partir de cette inscription, on peut affirmer que vers 650, dans un dialecte ionien, la terminaison du génitif, écrite **ao* et non exactement -ηο, était traitée comme une seule syllabe.

²⁹ On notera que j'économise autant que possible l'explication par la liberté que les aèdes auraient eue d'abréger ou d'allonger selon les besoins du mètre, en arguant de la Kunstsprache homérique. Un phénomène phonétique requiert d'abord une explication phonétique. Je n'interdirai toutefois à personne de se perdre dans les méandres des explications des meilleurs spécialistes. Wyatt, par exemple, sait très bien à quelles règles les aèdes obéissaient pour abréger ou allonger. Je veux bien reconnaître que Ἄτρηΐδης était métriquement impossible et que l'importune voyelle ait dû subir le corset du mètre. Comme le note Miller, il restait pourtant la solution de la formation traditionnelle, Ἄτρη-ι-ά-δης. Si l'aède a pu l'éviter, c'est qu'il n'avait aucun effort particulier, non pas pour écrire, mais pour articuler Ἄτ-ρε-ΐ-δης, Πη-λε-ΐ-δης, tandis qu'il articulait Πηληιάδης /pe:- lej-ji-a-de:s/. Il ne lui était pas plus possible de manipuler les phonèmes de la langue que cela ne l'est à n'importe quel usager. En revanche, « jouer » avec la syllabation, cela lui était possible. Mais s'il en jouait, c'est que la syllabe intérieure ouverte était vivante dans un parler dialectal.

Fick

Il. 1, 13-14 (page 18)

φέρων τ' ἀπερέσσι' ἄποινα
στέππατ' ἔχων ἐν χέρσι Φεκαβόλω Ἀπόλλωνος...

Il. 1, 19-20

Ἄλλ' ὕμμι μὲν δοῖεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἔκπερσαι Πριάμοιο πόλιν καὶ Φοίκαδ' ἴκεσθαι.

Il. 21, 104 (p. 63, vers 206, numérotation de gauche)

Φιλίοο προπάροιθεν ἔμαισ' ἐν χέρσι βάλῃσι

Du texte reconstitué par Fick, je n'examinerai que la morphologie ; je laisserai donc de côté le traitement du corps du mot, l'usage qu'il fait de la gémation (ἄμμυλαι) ou de la suffixation, pas toujours adéquate aux formations éoliennes. Βαθυδιυνάεντος, selon sa propre graphie, devrait être écrit avec digamma (son absence dans le texte d'Alcée ne peut valoir pour règle). Pour respecter le mètre, il lui arrive d'imaginer des redoublements vocaliques audacieux : 1, 36, Ἀπόλλωνι Φάνακτι, τὸν εὐῦκομος τέκε Λάτω : si l'on adopte la règle de doubler π dans Ἀπόλλων, de manière cohérente, ne vaut-il pas mieux supposer une gémation de κ dans εὐύκομος ? Ce n'est pas sur le plan des lexèmes (de la figure du mot porteuse du sens nominal ou verbal) proprement dit que l'entreprise de Fick offre la matière à discussion la plus intéressante (les transformations phonétiques produisent ici, en éolien, un redoublement consonantique, là, en ionien, un allongement vocalique ; la figure métrique du mot reste inchangée), mais sur le plan de la morphologie, soit des terminaisons (± thème + désinence). Mon premier examen portera donc sur les terminaisons (thème + désinence) du génitif des noms en -ο. Trois adaptations « éoliennes » par Fick nous serviront d'envoi : dans le vers 1, 14, Fick suppose, au VIII^e siècle, une terminaison éolienne -ω telle que la tradition textuelle des poèmes de Sappho et d'Alcée l'atteste. Je laisse, pour l'instant, de côté la question de savoir quel phonème précis note ω dans ce cas aussi bien que celle de la légitimité de l'hypothèse qui suppose une telle terminaison au VIII^e siècle. Je m'interroge sur le traitement métrique de la terminaison, certes conforme à la doctrine philologique de jadis et de naguère : ω peut être abrégé devant voyelle (Φεκαβόλω Ἄ) ou résolu en deux éléments (Φιλίοο π-) qui le composent. Fick n'avait rien à changer à la terminaison -οιο puisqu'elle est attestée en éolien. En revanche -ω et -οιο ne se substituent pas l'un à l'autre à l'intérieur d'un même espace ou d'un même niveau de langue ; la première est une terminaison d'Asie Mineure, la seconde est attestée en Thessalie. Supposons l'opération de Fick historique : pourquoi un aède d'Asie Mineure a-t-il éprouvé le besoin de recourir à deux figures du signifiant (-οιο / -ω ou bien -οιο / -ου) pour un seul morphème ? S'il l'a fait pour le génitif, est-ce que par hasard il ne l'aurait pas fait pour d'autres terminaisons ? Ces doublets de la morphologie étaient-ils assurément éoliens (ou, selon d'autres hypothèses, ioniens) ? Sont-ils plutôt, d'une part, la trace de formules héritées d'une antique tradition, d'autre part d'innovation ?

Je me propose donc d'examiner ces questions en m'en tenant d'abord au génitif thématique en -ο. Je traiterai dans ce qui suit les problèmes suivants :

Y-a-t-il eu d'emblée, dans la langue épique de la période archaïque [disons du VIII^e au début du V^e siècle], deux figures morphématiques pour un même paradigme (-ου / -οιο ; -σι / -εσσι, etc.) introduites en même temps ?

Ces deux figures proviennent-elles d'un seul dialecte ou de deux dialectes ? Cette seconde question revient à se demander si -ω, respectivement -ου et -οιο peuvent être considérés comme des transformations historiques du génitif indo-européen à l'intérieur d'une seule famille dialectale (le mycénien *via* l'ionien ou l'éolien).

Le recours à deux figures morphématiques pour un même paradigme s'explique-t-il par une création originale d'une langue appropriée à la performance orale de la narration (épique, hymnique) ou par une tradition formulaire ? (Ce qui revient à dire : le principal mérite de Fick n'a-t-il pas été de supposer l'existence d'une langue épique originale, son tort principal d'avoir enfermé cette langue dans les seules limites de l'éolien ?)

Ce « chapitre » montrera que

les deux terminaisons -οιο / -ου ne sont pas le résultat de transformations explicables à l'intérieur d'une seule famille dialectale ;

que la terminaison -ου est une véritable diphtongue et que donc elle ne s'élide pas ; de manière générale, ni les désinences du génitif, ni celles du datif ne s'élident ;

que -ου appartient dès le principe à la langue épique grecque archaïque ;

que donc la langue épique de la période archaïque a toujours compris en elle deux terminaisons du génitif empruntées à deux dialectes (pour nous, il n'y a qu'une phase épique connue et connaissable) ;

que donc, enfin, la seule chose qu'il est possible d'affirmer à propos de l'âge des formules, c'est qu'elles sont contemporaines du texte auquel elles appartiennent.

Je prends appui sur la proposition de Kiparski (1967), précisée par Blümel (1982), laquelle revient à supposer, pour les noms et pronoms, une seule origine *-osjo³⁰ du génitif, mais deux dérivations, l'une aboutissant, en ionien-attique à -ου, à une désinence écrite -ω en lesbien³¹, l'autre à -οιο en éolien (plus précisément en thessalien, si nous nous en tenons aux témoignages des inscriptions. Nous verrons qu'il ne faut pas exclure l'hypothèse de niveaux de langue à l'intérieur des dialectes).

Je ne suivrai pas, toutefois, exactement les détours de l'explication de Kiparski.

Pour traiter le problème il nous faut

1 – examiner le statut phonologique de la syllabe ;

2 – examiner les transformations de /s/ en grec ancien, spécifiquement devant les semi-voyelles (/j/ et /w/) dont le degré d'aperture n'est pas le même que celui d'autres sonantes du type /l/, /r/, d'un côté, /m/ et /n/, de l'autre (voir Grammont, édition de 1965, p. 99) ;

3 – examiner l'état des désinences épiques dans la tradition textuelle ;

4 – conforter les résultats par un examen des terminaisons éoliennes du datif pluriel des noms athématiques (objet du « chapitre » suivant).

1.4 La syllabe³²

Nous nous appuyerons sur les définitions de Grammont (1933, p. 98) : « Une syllabe se termine par un phénomène implusif ou décroissant, et commence par un phonème explosif ou croissant³³. » Grammont en tire la conclusion : un phonème est une abstraction ; dans la réalisation de la chaîne sonore, le même phonème est ou croissant ou décroissant. Appliqué à la diction épique, cela n'est pas sans conséquence, étant donné l'usage ou la neutralisation du sandhi (de la liaison). Nous le verrons à l'occasion des diverses réalisations de la terminaison écrite -ου du génitif. Mais nous pouvons déjà dire que si cette terminaison est bien une diphtongue (il nous suffira, pour l'affirmer, de montrer qu'elle fonctionne comme une diphtongue), en fin de syllabe, le second élément est décroissant, il aura donc tendance à être d'un degré d'aperture moindre que celui du premier élément -ο ; c'est tout naturellement que, en position finale, -οο tend à devenir -ου (l'aperture de /u/ est moindre que celle de /o/ ; pour les degrés d'aperture des phonèmes, voir également Grammont p. 99 ; le concept est emprunté à Jespersen).

³⁰ Telle était la position de Meillet (1924, p. 437 de la 5^e édition) : « Il est plus simple de partir d'une finale unique », disait-il, « *-osyo, d'où en grec commun *-ohyo-, qui a donné *-oiyo et *-oyo. » Pour la dérivation proposée, voir également Household (1960, pp. 179-190), s'appuyant sur W. Diver (*On the history of Greek consonantism*, Word, 14 (1958), p. 24. Wathelet (1970, p. 139) soutient, avec raison, nous le verrons, que la transformation est impossible. (Elle suppose, dans l'explication de Diver, reprise par Household, *-osjo > os's'o > ois'o > oio). Je montrerai qu'en réalité, il n'y a jamais eu d'aboutissement *-oio, que -οιο thessalien et épique ne peuvent être issus d'une diphtongaison *-oio.

³¹ Blümel tente d'expliquer par l'éolien lui-même la particularité de la terminaison lesbienne et la présence de formes en -οιο dans la poésie de Sappho et d'Alcée (à partir de *-osjo > oijo, et disparition de la gémiation en lesbien, d'où -ο-jo > oo). Je suggérerai une autre explication.

³² Pour le grec, voir Lejeune (1972), pp. 283-292 ; pour la définition de la quantité de la syllabe fermée, voir p. 286, § 326.

³³ Dans l'analyse contemporaine, on dira qu'une syllabe est constituée de trois moments, l'attaque et la rime, qui comprend le noyau et la coda ; le noyau, vocalique, est le sommet (le pic) de la syllabe. Voir L. Labrune, « Autour de la syllabe : les constituants prosodiques mineurs en phonologie » in Nguyen, Wauquier-Gravelines, Durant (2005), pp. 101 sqq. L'auteur affirme que cette structure de la syllabe est universelle.

Selon les états des langues parlées, l'usage dominant peut tendre vers l'articulation de syllabes fermées ou de syllabes ouvertes. C'est dans un état récent de l'évolution dialectale, ionienne-attique, notamment, que s'est manifestée nettement une tendance à ouvrir la syllabe (le trait se manifeste par l'usage fréquent de la liaison de la consonne finale d'un mot avec la voyelle initiale du mot suivant ; dans la tragédie attique, la tendance a atteint également les syllabes intérieures puisque l'on y articule *πα-τρός* et non plus *πατ-ρός*). Mais nous verrons que cette tendance s'est manifestée déjà à l'époque mycénienne. En revanche, en éolien, la tendance à offrir au pic vocalique de la syllabe un appui consonantique (la tendance à fermer la syllabe par une consonne) est, nous le verrons, un phénomène ancien qui s'est perpétué jusqu'au moment de l'établissement d'une *koinè*³⁴.

1. 5 Les transformations intervocaliques de /s/ devant sonante

Pour le processus le plus général, on se reportera à l'exposé de Lejeune (1972), pp. 121 sqq. (/s/ s'atténue /h/, puis, soit la sonante est géminée, soit la voyelle précédant le groupe est allongée : **esmi* > *ehmi* qui donne soit *emmi*, soit *ēmi*)

Qu'en est-il de la suite /s/ + /j/ ?

Pour répondre à la question et interpréter les faits (**mūthosjo* aboutit à *mūthoio* et à *mūthou*), il importe d'avoir à l'esprit :

a – la particularité phonologique de chacun des constituants de la suite **sj* ; /j/ est une semi-voyelle palatale (fonctionne tantôt comme une voyelle – elle forme, avec la consonne qui précède, un agglomérat –, tantôt comme une consonne). « Il est certain, disait Risch (1979, p. 73) que le grec a hérité de l'i.-e. une seule sifflante (**s*). Ce phonème unique avait en protogrec (comme dans quelques autres langages i.-e.) au moins deux allophones très différents : le *s* se prononçait /s/ devant et après les occlusives et en position finale, et /h/ dans les autres positions, p. ex. (dor.) ἴσταμες < **si-sta₂-mes*, *genehos* < **genes-os*, **ehmi* (d'où en éolien ἐμμι, dans les autres dialectes εἰμι, resp. ῥμι) < **es-mi*, etc. » ;

b – l'existence de deux réalisations possibles de la suite selon la coupe des syllabes, étant donné que /j/ peut subir deux traitements (consonne : **os-jo*, voyelle, d'où glide : **o-sjo*). Ce traitement n'est pas subordonné à un principe morphologique (coupe à la frontière des morphèmes) ; il est strictement phonologique. Ce qui le montre, c'est justement les deux réalisations diachroniques de **-osjo* (-οιο / -ου, -ω).

1. 6 OI de -OIO dans la langue épique n'est pas une diphtongue mais une syllabe fermée /oj/ et ne peut donc être issu de mycénien -o-(h)jo

Le fait : -οιο est toujours traité, dans la langue épique, comme un trochée (--) ; en conséquence il est toujours articulé **-oj-jo*. Cela signifie que la première syllabe y est toujours fermée et que οι ne transcrit pas, dans ce cas, une diphtongue mais une syllabe fermée qui s'articule **-oj-*. Dans -οιο, ι (iota) est un graphème qui note /j/ géminé.

Si l'explication de la dérivation de -οιο dans la désinence du génitif à partir de **-osjo*, par Lejeune³⁵ ou par Hajnal³⁶ était correcte, il n'y a aucune raison que OI ait toujours été traité comme une

³⁴ Hodot (1990, p. 67) remarque que l'écriture du type βασίληα s'est maintenue dans l'éolien d'Asie Mineure jusqu'à la fin du IV^e siècle. Le maintien d'une syllabe longue -λη- devant voyelle implique qu'elle était fermée et qu'une articulation d'une frontière (/w/ ? /j/ ?) y était perceptible (Arrêtez-vous à la suite 'y était' : en langue soutenue, le sujet parlant articulera /i-e-t/, en langue standard, on fera la liaison /i-je-t-/. Si la tendance française était à la syllabe interne fermée, l'articulation serait /ij-jet-t/). Plus important : une inscription de Métropolis en Hestiaeotide atteste l'écriture εἴντεσσιν, datif pluriel du participe du verbe être [pour la discussion de cette particularité, voir Morpurgo Davies (1978, pp. 157-166)]. Dans la formation, manifestement la loi d'Osthoff ne s'applique pas (εἰ = /e:/). L'explication du phénomène par une formation analogique (Morpurgo Davies, pp. 163-163) peut être complétée par une particularité de la diction thessalienne, la tendance à maintenir la syllabe fermée : εἴντεσσι est articulé εἴν-τεσ-σι ; εἴν-, syllabe fermée, tend vers /e:n/, c'est-à-dire à un renforcement de la continue.

³⁵ (1972), p. 132 : **osjo* > **ohjo* > *oi-jo* > *oi-o* > *oio*, soit une modification vocalique de **j* et formation d'une diphtongue avec la voyelle qui précède.

syllabe longue (une syllabe fermée par *j) ; il aurait été traité comme une diphtongue suivie d'une voyelle brève, soit comme une suite *de deux syllabes brèves*. La diphtongue -αι, traitée comme une syllabe longue, s'articule nécessairement *-aj-j ; και devient bref non parce que la diphtongue s'abrège devant voyelle (doctrine conventionnelle) et non parce qu'il s'articule, dans ce cas, *kaε, voire *ke (si c'était le cas, il aurait pu être abrégé entre deux consonnes), mais parce que le second élément de la diphtongue est détaché et articulé avec l'initiale vocalique du mot qui suit. La suite -δαί τε καὶ ἄλλοι du groupe Ἀτρείδαι τε καὶ ἄλλοι s'articule *dai te ka jal-lo-j. Seule cette explication rend compte de l'abrègement en résolvant l'hiatus. J'énonce une règle : après /i/ et /u/, il ne peut y avoir d'hiatus, car, devant voyelle, /i/ et /u/ sont traitées comme des glides, respectivement /j/ et /w/. Les voyelles /o/ ou /a/ peuvent également être traitées comme un glide (/w/ et non /j/) lorsqu'elles sont *longues*³⁷ ; elles ne le peuvent lorsqu'elles sont brèves. La terminaison brève de -οιο est fort rare devant voyelle³⁸. Je ne puis que confirmer ce que je disais ailleurs³⁹ : elle n'est jamais élidée.

L'explication de Bartoněk (1963, pp. 51-61), qui suppose un processus différent de celui supposé par Lejeune, aboutit au même résultat ; elle ne peut donc rendre compte de l'articulation -οιο⁴⁰.

La conclusion s'impose : -οιο note -OI-IO et provient de *-oj-jo (est-il bien utile de rappeler que iota grec est une adaptation de *yod* phénicien, que le nom de la lettre s'articule en français /jota/ et non /iota/ ? Pour la prononciation, voir *Le Gand Robert* sous 'iota'.)

En conséquence -οι dans -οιο n'est pas une diphtongue (il aurait autrement été scandé *-o-jo ; la première syllabe suivie d'une voyelle était nécessairement brève ; dans une perspective traditionnelle – voir Chantraine, GHI, p. 86 – on dira que les diphtongues s'abrègent devant voyelle) ; -οιο transcrit donc -oj-jo (-*oy-yo en notation traditionnelle dans les études indo-européennes) dont la formation s'explique précisément comme **une transformation éolienne** de la suite /s/ + sonante : /s/ s'assimile à la sonante (voir *esmi > emmi, *krinjō > krinnō, etc). La transformation éolienne s'explique par une articulation syllabique *os-jo, une première syllabe fermée par /s/ décroissant, tandis que /j/ à l'attaque

³⁶ (1995), pp. 48-51, explication reposant sur celle de De Chene – Anderson, « Compensatory lengthening », *Language* 55 : 505-535 (1979) : une voyelle allongée devient une diphtongue ; d'où l'on peut supposer : *-osjo > *-ohjo > *-ōjo et enfin *-oi-jo. Cette explication est d'autant plus « reizvoll » (« séduisante ») nous dit Hajnal qu'il en existe une trace en éolien de Lesbos : *pantj- y devient παῖσ- ; *tons, τοῖς. Or rien ne nous permet de décider que *iota* de παῖσα / τοῖς (= τοῦς) est la trace d'une diphtongaison plutôt que d'une palatalisation ou que *pantja ait jamais subi un allongement compensatoire avant diphtongaison. Hajnal doit aussitôt ajouter la restriction (p. 49) que l'écriture mycénienne n'atteste pas une telle diphtongaison (toujours de la forme -o-jo, jamais -o-i-jo). Hajnal montre, en revanche, qu'en mycénien (pp. 41-48) la frontière entre morphèmes n'a pas d'incidence sur la frontière syllabique.

³⁷ Voir De Chene – Anderson (note précédente) ; également Angoujard (1997, p. 86) : « La diphtongaison des voyelles longues ([aa] → [aw]) est un phénomène très répandu aussi bien diachroniquement que synchroniquement. »

³⁸ La plupart des suites -οιο plus voyelle invitent à restituer /w/ ou /j/ à l'initiale du mot. Il reste de rares suites οιο α (trois dans l'*Iliade*) et οιο ε (au plus six dans l'*Iliade* ; 23, 73, ποταμοῦ ἔωσιν peut être lu *jewōsin*, par exemple). Une seule suite οιο ο (23, 224), dans un contexte fort probablement interpolé : toute la nuit, pendant que soufflent les vents Achille verserait une libation de vin puisé dans un cratère en or, appelant l'âme de son compagnon, comme un père pleure un fils. Ainsi Achille ἐτάροιο ὀδύρετο, ἐρπύζων παρὰ πυρκαϊήν... ! Sans tenir compte d'un héros faisant des libations tout en rampant, l'unicité de la suite οιο ὀ suffit à condamner le passage par lequel un manipulateur voudrait nous faire croire aux beaux sentiments d'Achille envers un compagnon à propos duquel il refuse encore de reconnaître qu'il est partiellement responsable de sa mort. Il existe, par ailleurs, toujours dans l'*Iliade*, une seule suite οιο ὀπ'... L'aspiration suffit, dans ce cas, à neutraliser l'hiatus. Que, dans de rares occurrences, la désinence se maintienne en hiatus est un signe de sa résistance.

³⁹ A. Sauge (2007, pp. 50 sqq.) ; voir également <http://icp.ge.ch/saussure/pedagogie/toutes> les disciplines /grec /recherche, « Le génitif épique ».

⁴⁰ Pour l'exposé des explications de Lejeune et Bartoněk et pour les références, voir Wathelet (1970), p. 137. Pour Lejeune, on se reportera désormais à l'ouvrage de 1972, pp. 132-133. Wathelet (p. 138) et Hajnal (1995, p. 42) envisagent également le problème à l'appui des deux coupes syllabiques. Je considère que le traitement éolien (thessalien) de *-osjo en deux syllabes (*-os-jo) n'est pas le traitement mycénien ; dans -οιο thessalien, ι n'est pas une voyelle, mais une consonne discriminant deux syllabes ; lorsque, dans les inscriptions à partir du V^e siècle, le génitif est noté -οι, je prétends qu'il doit être lu *-oj-i, soit, qu'il était articulé autrement que la terminaison du datif. Le génitif épique en -οιο ne peut être lu que -oj-jo : le maintien en tous contextes de -οι- long ne peut s'expliquer que parce que ι note une frontière de syllabe, fermant la première, ouvrant la seconde, que parce que, donc, il s'articule /j-j/. Enfin, il n'est pas nécessaire de faire une hypothèse morphologique pour justifier le coupe *-os-jo. C'est le traitement éolien des suites Vs-sonanteV ou bien Vsonante-sV qui légitime l'hypothèse ; un sujet parlant ne partage pas nécessairement les syllabes selon leur identité morphologique.

de la syllabe suivante est croissant ; l'assimilation se fait avec le phonème croissant, d'un degré d'aperture plus grand que /s/. L'assimilation est également induite par l'allophone /h/ de /s/ devant sonante (-oh-jo > -oj-jo). Il est inutile d'ajouter que, dans cette transformation, attestée historiquement en thessalien, à aucun moment -o de la première syllabe n'a été allongé (puisqu'il n'y pas eu chute de /s/, mais assimilation⁴¹).

1.7 La terminaison du génitif ionienne-attique -OY se rattache à la terminaison indo-européenne -osjo

Comment cela est-il possible ? Comment est-on passé de *-osjo à -oo puis à -ou (achéen, ionien-attique) à partir du moment où l'on fait l'économie d'un fantôme *-oi-jo ? Au lieu de *-os-jo, la suite pouvait être articulée *-o-sjo, ce qui a induit une palatalisation⁴² de l'allophone de /s/, /h/, soit /h'/, puis son amuïssement : *-o-hjo > -o-h'o > o-hu > ou [h' (lire : allophone de /s/ palatalisé) ne pouvait se maintenir qu'en devenant *hijo ; si cette suite avait jamais existé, la terminaison du génitif aurait été constituée de trois syllabes formant un dactyle : *-ō-i-jo]. Jamais, dans la langue épique, le génitif n'est traité comme un dactyle. Il ne procède donc pas de mycénien -o-jo. Dans ce processus, comme dans le premier, il n'y a jamais eu allongement de -o thématique ; *-o-h'o ne s'est jamais articulé *-ō-h'o (puisque la voyelle thématique était en syllabe ouverte et que h' représente sj et non un amuïssement pur et simple de /s/). La transformation n'a donc pas été *-ohjo > ōjo > ōo comme la décrit Kiparski. Il est donc inutile d'évoquer un abrègement par la loi d'Osthoff, qui, de toute façon, était *en ce cas inopérante* puisque -o n'a jamais été suivie d'une sonante + consonne⁴³. Les reconstitutions d'une terminaison thématique *ōo ou bien -ō' ou bien -oō (obtenue par métathèse de quantité) donnent *pour faits de langue des êtres de fiction*.

On oppose à l'explication selon laquelle -ou provient de *-osjo deux objections : l'attestation en mycénien, de l'écriture -o-jo et l'hypothèse d'une terminaison du génitif *-o-so, empruntée à la désinence des pronoms⁴⁴ (type *to-so) ; les deux thèses sont défendues conjointement par Ruiperez (1979, pp. 283-293).

⁴¹ Telle est l'hypothèse que formulait Wathélet, de deux coupes syllabique (1970, p. 138). Mais de la coupe s-j, il déduisait h-j > i, supposant une vocalisation de /j/, que contredit sa position à l'initiale de la syllabe. En français familier, « il n'y a pas à dire » devient « japazadir ». La syllabation /i/ + voyelle donne /j/ + voyelle. Quant à l'objection que faisait Haug (2002, p. 80) (la coupe os-jo « n'est guère possible d'un point de vue synchronique »), elle présuppose deux coupes syllabiques à la même époque dans *le même dialecte*. Or rien n'oblige à considérer que ce qui s'est passé en mycénien faisait loi pour tous les parlers grecs du II^e millénaire. La différence de traitement des suites -sm, -sn, etc. en éolien et dans les autres dialectes montre au contraire que ce n'était pas le cas. Présupposer que le mycénien reflète un état de tous les parlers grecs de la seconde moitié du II^e millénaire rend impossible l'explication des deux lignes divergentes de la réalisation des génitifs thématiques à partir de *-osjo. Or il est possible de montrer par ailleurs (voir ci-dessous) que la dérivation de -ou à partir de *-so est controuvée.

⁴² Sur la palatalisation des suites C(onsonne) + /j/, voir Risch (1979, pp. 267-281). Pour un examen de tout le dossier mycénien, avec hypothèse de palatalisation et aboutissement à la sibilation, aux affriquées ou régression, voir Brixhe (1996), pp. 43-92. Le raisonnement sur le dossier repose sur l'interprétation que l'on fait du signe mycénien transcrit s. Est-il vraiment une notation univoque de la sibilante /s/ ? Les Mycéniens n'ont pas inventé un syllabaire à partir des « phonèmes » de leur langue, ils l'ont emprunté pour *l'adapter* à leur langue. Brixhe conclut le dossier en disant : « [...] ce survol nous a permis de constater que, contrairement à l'opinion commune, la dépalatalisation n'avait probablement pas toujours pris la forme d'une affrication. » Je reste, quant à moi, sceptique, sur l'interprétation du signe transcrit Z par une affriquée. Le doute émis par Hodot sur l'interprétation même, à date archaïque et classique, de la lecture /dz/ du graphème ζ est hautement motivé.

⁴³ Sur la loi d'Osthoff, voir Lejeune, 1972, p. 219, § 225.

⁴⁴ Dans sa bibliographie du génitif thématique (1992, p. 65), Meier-Bruegger est un peu court. Il escamote l'hypothèse d'un génitif *-so ; fût-elle fausse, il n'est pas interdit de la mentionner (Rix la retient encore dans sa grammaire de 1976) ; Lejeune ne s'explique pas autrement la terminaison ionienne. Meier-Brügger déduit -ou de *-ojjo. C'est aller vite en besogne. Si, dans un processus, il y a eu gémination, il faut expliquer comment la première des consonnes disparaît, puis la seconde. Mon explication revient à dire que, a- dans le processus qui a conduit à -ou, il n'y a justement pas eu de gémination, b- la gémination est un processus propre à un dialecte, l'éolien, c- que la différence dans les processus doit être expliquée (par un traitement spécifique de la syllabe), d- que le processus éolien est au moins contemporain du processus mycénien et qu'il en est indépendant, e- qu'en conséquence dans la seconde moitié du II^e millénaire, il n'existait pas deux mais *trois* familles dialectales (*contra* Lejeune, Wyatt, Heubeck, García Ramón, etc.).

Wathelet (1970, pp. 239-242), dans son ouvrage pourtant paru trois ans plus tard, ne cite pas l'article de Kiparski, mais fait grand cas de l'attestation de la graphie **o-jo* mycénienne pour imaginer une influence de l'achéen sur le thessalien, et donc une origine achéenne de -οιο. Or Wathelet lui-même concède : « On se souviendra également que la notation *ojo* du mycénien peut cacher éventuellement *oho* avec la notation d'un *h* intervocalique⁴⁵ par un signe de la série -*j*. » Le génitif thessalien -οιο n'a rien à voir avec la terminaison mycénienne -*o-jo* : ι dans la terminaison thessalienne note /*j-j*/, le signe transcrit **j* mycénien note au plus /*j*/, probablement /*h*/ . Ce qui est caractéristique de la graphie du génitif mycénien, c'est qu'il n'est jamais noté -*o-i-jo* ; la voyelle thématique -*o* y était donc *en syllabe ouverte*. Cette ouverture de la syllabe intérieure a laissé d'autres traces mycénienne : **i-je-re-wja* n'a pu aboutir à *i-e-re-ja* que parce que **-e-wi-ja* est devenu **e-wja* (puis > **e-jwa* > **e-jja*) ? > -*e-ja*⁴⁶.

L'explication selon laquelle -ου provient de **-osjo* (plus précisément **-o-sjo*) a été indirectement contestée par Ruiperez, qui s'appuie également sur l'existence de la graphie *o-jo* en mycénien⁴⁷. Le linguiste part d'un double constat : il doit admettre que *yod* n'est pas toujours attesté en mycénien ; il existe des terminaisons du déictique -*o-o* (ce que contredit donc Lejeune ; terminaisons probables de l'ablatif). Il lui faut ensuite expliquer pourquoi l'amuissement de /*h*/ n'a pas provoqué l'allongement de /*o*/ . Il s'appuie, pour cela, sur une particularité éolienne, l'écriture *ναῶς*, pour *νάφος*, provenant de **naswos* (le temple). L'hypothèse (p. 287) est que, dans **naw-wos*, le premier /*w*/ s'est vocalisé pour former une diphtongue avec la voyelle précédente (**nau-*) et que le second /*w*/, devenu intervocalique s'est amui (renvoi à Grammont, *Phonétique du grec ancien*, 1948, p. 54 et à Lejeune, 1972, p. 132 ; voir ci-dessus). Le processus aurait été analogue en mycénien pour **oy-yo*, devenant **oi-yo* > **oi-ho* > *oi-o*, transcrit donc -*o-jo* (voir plus haut Lejeune).

En admettant que tel ait été le cas en mycénien, je rappelle que -οιο dans la tradition épique n'a rien à voir avec une terminaison **-oi-o*. Il est en outre abusif d'assimiler un développement phonétique mycénien avec celui d'un dialecte Nord Occidental. Enfin, la méprise tient à la lecture que l'on fait de *ναῶς* éolien. J'affirme que, dans ce cas, υ notait⁴⁸ primitivement la géminée *FF* (*naw-wos*) et non la voyelle /*u*/ (l'on devrait accentuer *νάυος*). L'explication de Ruiperez est controuvée, *a fortiori* si la notation *ojo* « peut cacher éventuellement *oho* » ; si l'on admet une sibilante palatalisée (*h'*), la notation serait d'autant mieux appropriée. Il se pourrait que les notations mycénienne attestent justement la transformation **sj-* > **hj* > *h'* et son aboutissement à l'amuissement⁴⁹.

Je n'ai rien dit du tour de prestidigitateur pour faire disparaître deux *yod* : on confère au premier la nature – on en fait une voyelle – qui permet de faire disparaître le second. Sans chapeau, le magicien n'escamote pas le lapin. Comment Lejeune ou Hajnal se sont-ils rendus complices de ce tour de

⁴⁵ Renvoi à Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, 1955, p. 145.

⁴⁶ Voir Lejeune (1972), pp. 172-173 qui n'envisage la métathèse **wj* > **jw* que comme une possibilité tardive ; Hajnal (1995), pp. 43-48, spécialement p. 43 pour *i-je-re-ja*, p. 44 les alternances *me-u-jo* / *me-wi-jo* ; *di-wi-ja* / *di-u-ja*.

⁴⁷ Voir discussion du point de vue de Ruiperez par Blümel, 1982, pp. 241-242. On trouvera un exposé détaillé et clair sur l'écriture du génitif thématique mycénien dans Lejeune (1965, pp. 14-20). Lejeune montre d'abord qu'il n'y a pas d'attestation évidente d'un génitif -*oo* en mycénien ; tous les génitifs avérés sont écrits -*o-jo*. L'examen de l'écriture des suites primitivement du type -*esa* ou -*eja* montre qu'elles sont transcrites -*e-a* ; en conséquence, elles laissent supposer une transformation **-esa* > *eha* ou bien **-eja* > -*ea*. Jamais le génitif n'est écrit -*o-i-jo*, ce qui aurait dû être le cas s'il avait été la transcription de -**oj-jo*. En conséquence (conclusion personnelle), -*o-jo* note **-o-hjo*, voire **-o-h'o* ; cette notation justifie l'hypothèse que je fais, d'une coupe syllabique -*o-sjo* > -*o-hjo*, suivie d'une palatalisation. Pour anticiper sur ce que nous apprendra le datif : déjà s'esquisse à nos yeux une opposition, dont nous verrons qu'elle est systématique entre le mycénien et un dialecte X du second millénaire, historiquement représenté par l'éolien continental : ce qui d'un côté devient indifféremment **-e-ha* devient de l'autre **-ej-ja* ou **-es-sa*.

⁴⁸ A l'appui de l'affirmation, je ne peux mieux que renvoyer aux témoignages des textes épiques : *ἐχέυατο* pour *ἐχέφ-φατο* ; notamment *ἀνέρυσαν* pour *ἀφ-φέρυσαν* (*Il.* 1, 459), provenant de *ἀνα-φέρυσαν* > *ἀνφέρυσαν* par apocope éolienne du préverbe.

⁴⁹ Pour l'interprétation ambiguë de certains signes mycénien et le fait qu'ils portent probablement la trace d'une palatalisation de /*k*/, /*g*/ par exemple, voir Risch, article cité, 1979. Risch fait l'hypothèse d'une subsistance de la palatalisation après la fin du second millénaire ; il se montre audacieux par rapport aux hypothèses de Lejeune ; c'est se montrer encore plus audacieux que lui que d'en supposer la subsistance au VI^e siècle, en attique, par exemple, ou en béotien. Il est à mes yeux impossible de scander certains hexamètres de l'épopée sans supposer la présence de la palatale /*j*/, voire, sans supposer la subsistance de consonnes palatalisées. Si ζα- vaut pour διά, je le rappelle, c'est que, dans ce cas, ζ note une dentale sonore palatalisée (/d'/ et non l'affriquée /dz/).

magie ? En raison de la conviction qui était la leur, la disparition de *tous les dialectes grecs* de l'articulation palatale dès la fin du II^e millénaire. Or en inférant du mycénien ce qui s'est passé dans les autres dialectes, les spécialistes commettent un abus de raisonnement⁵⁰.

A-t-il existé une formation *-so du génitif des pronoms ? Pour l'affirmer, Ruipérez s'appuie sur une explication traditionnelle qu'il tente de conforter par une comparaison statistique (1979, pp. 289-291) : selon que l'on envisage le système du nom ou du pronom, les relations proportionnelles -οιο / -ου s'inversent ; dans le nom, la terminaison -οιο est la plus fréquente, dans la classe du pronom, c'est la terminaison -ου qui l'emporte avec une différence significative Ruipérez conclut (pp. 290-291) : « Vu ces taux, qui certes présentent des faits en gros, et compte tenu de la distorsion due au caractère artificiel de la diction épique, mais aussi de la nature non synchronique de ces traits, qui sont le produit d'une sédimentation ayant duré des siècles, il nous paraît légitime d'extrapoler ces résultats vers la préhistoire et d'établir un modèle d'état de langue où la flexion nominale ne comportait que la désinence -οιο (ou bien un de ses ancêtres), alors que la flexion pronominale ne comportait que -οο (ou un de ses ancêtres). »

Les taux de Ruipérez sont fondés sur l'examen de τοῖο, τοῦ, ἄλλου, τοῦδε, τούτου, κείνου, αὐτοῦ, τοίου, τοιοῦδε. Pourquoi avoir exclu de ces taux ceux des pronoms personnels ? Serait-ce parce qu'ils introduiraient de la confusion dans la clarté d'un tableau préconçu⁵¹ ? Pourquoi pratiquer la confusion des espèces ? Ἄυτοῦ adverbe à sens locatif, est-ce la même chose que αὐτοῦ pronom ? Existe-t-il une terminaison adverbiale -οιο ? A-t-il jamais pu exister des formes τοιότοιο pour τούτου, τοίοιο pour τοίου, τοιοίοδε pour τοιοῦδε ? Nécessairement *tojj-*oj-jo*, si un tel *monstrum* a pu exister, se dissimile et devient *toj-*jo*. *Τοιοτοιο ne peut subsister : à l'intérieur du mot /j/ s'amuit entre voyelles ; étant donné que les deux membres du composé sont de même nature, ils s'assimilent (**toiotou* est exclu). Autrement dit, dans la mise en place de données statistiques pour établir les fréquences relatives des emplois de -ου opposés à -οιο, le recours à des « pronoms » comme τούτου, τοίου, τοιοῦδε n'est pas pertinent. Ἄλλου, à s'en tenir aux règles de sa formation (thème + suffixe) peut être considéré comme un adjectif ou un nom et non comme un déterminant. La forme ἄλλοιο n'est nulle part attestée. Qui s'en étonnera puisque ἄλλος provient de *al-*jo-s* ; un génitif en -οιο donnait *aljo-*jo*, par dissimilation *alio-*o* ? L'exclusion de ἄλλοιο rend probable une articulation de /l/ mouillé (/l'/), dont rend compte la double graphie de lambda, à une époque tardive. Enfin κείνοιο n'existe pas chez Homère ; encore une fois, cela tient probablement à une dissimilation de /j/. Apollonios de Rhodes emploie cette forme du génitif, lui qui ignorait l'articulation palatale. Le statut phonétique des dialectes du III^e siècle n'est pas celui du VI^e et encore moins celui du VIII^e.

Pour l'opposition τοῖο / τοῦ, il faudrait ne pas s'en tenir à la seule apparence. Le couple joue la fonction d'article, de déictique *et de pronom relatif*. Question : en fonction de relatif, quelle est la désinence du génitif ? Réponse : jamais -οιο. La distinction des terminaisons -ου / -οιο permet d'opposer des pronoms entre eux, des pronoms à des adverbes, et non des noms à des pronoms.

Bref, les statistiques de Ruipérez pratiquent la confusion pour nous faire croire à l'existence d'un principe d'explication singulier (une hypothétique terminaison du génitif propre aux pronoms *grecs*, inexistante dans les autres langues indo-européennes⁵²) sous des apparences uniformes qui requièrent en vérité des explications diverses.

50 Lejeune en commettait un autre dans l'article cité plus haut (1965, p. 20). Il est exclu, disait-il que le mycénien se continue au premier millénaire par des parlers qui ont le génitif en -ου, « à moins d'admettre, précise-t-il en note, que *oo ait pu, à toute époque de l'histoire du grec, résulter phonétiquement de -οιο, ce qui est bien peu vraisemblable. » En vérité, *-oo ne résulte pas de *-οιο, mais de -*osjo*. Sur le plan phonétique, il n'est pas possible de confondre les deux figures. Lejeune considérait que *-oo découle de -*oso*.

51 Szemerényi (1956, p. 198) disait : « Certainly no one will resort to alternative formations with -*syo* and -*so* in order to explain the parallel forms ἐμεῖο ἐμέο ἐμεῦ, σεῖο σέο σεῦ, τοῖο τοῦ. » Il continuait : « Now when it is suggested that τέο may reflect an original *k^weso, it must be realized that this would be the only Greek trace of -*so*. »

52 Disons, pour être plus exact, le génitif gothique *hwis = cujus*, sur lequel on s'appuie pour l'hypothèse d'une désinence -*so*, n'est plus considéré comme offrant un appui certain (voir Szemerényi, 1956, p. 198). Ce dernier (*ibidem*) attire l'attention sur un point plus important : dans aucune langue indo-européenne, il n'existe, à l'origine, un double paradigme du génitif. Le grec serait un cas unique, s'appuyant sur un cas unique (τέο). Quant à la catégorie du « pronom », on peut se demander si les langues anciennes lui prêtaient une véritable identité.

Le principal argument sur lequel on s'appuie pour supposer l'existence d'un génitif indo-européen en *-so, c'est l'absence d'attestation de *τέϊο (< *k^wesjo) en face de (-)τέο, dont il existe six occurrences, 2 dans l'*Illiade* (Il.2, 225 et 24, 128), 4 dans l'*Odyssée* (2 sous la forme ὄττεο) [*Od.* 1, 124 ; 4, 463 ; 16, 305 (τεο) et 22, 377]. Dans les textes littéraires, il est par ailleurs attesté chez Hérodote seulement. Il y a, dans l'*Illiade*, 38 occurrences de ἐμέϊο, aucune de *μεϊο, probablement trois de μεο (10, 124 : νῦν δ' ἐμέο se lira aussi bien νῦν δὲ μεο, sur le même paradigme que σεο ; deux fois μευ vaut deux brèves à la *thesis*, 9, 345 et 13, 626). Si l'on décompte ces deux occurrences (mises pour μεο), les 23 emplois de μευ valent soit une syllabe longue à l'arsis (μευ est donc, dans ce cas, monosyllabique et, selon la suggestion que je faisais plus haut, s'articule *m^ljo, tandis que μεο s'articule *me-ho), soit, dans les contextes du type suivant, κλυθί μευ ἀργυρότοξ(ε), une brève (με-) + un glide (-jwar-gu-ro-, ce qui suppose que -joa devient -jwa). Naturellement ἐμέϊο vaut toujours une brève, une longue, une brève et s'articule donc -e-mej-jo. Les distributions métriques de σεῖο, σεο, σευ sont identiques, de même que celles de εῖο / ἔο (sauf 19, 384, qu'il faudrait soit écrire ἔυ, soit considérer comme non homérique). Le tableau étymologique de ces pronoms est clair : la dérivation de ἐμέϊο, σεῖο, εῖο est de type éolien (*emes-jo > *emeh-jo > *emej-jo), celles de μεο / μευ, etc., est de type mycénien (achéen), ionien-attique (*me-sjo > me-h'o (écrit μευ) > me-ho). Revenons à τέο ; tous les emplois en sont dissyllabiques (il occupe les deux syllabes brèves de la *thesis*) ; il s'articulait donc *te-ho. Sa dérivation s'explique selon le paradigme mycéno-achéo-iono-attique que je viens de mettre en évidence, des pronoms de thème monosyllabique : *k^we-sjo > *k^we-h'o (d'où τέυ / τευ), > k^weho > teho. S'il est vrai que τέυ / τευ s'articule t^ljo (= *te-jw en fonction de glide de la désinence), alors il n'est pas vrai qu'il n'existe pas en grec de trace de /j/ dans la dérivation de *k^we- > te-. Comme le formule Szemerényi : il serait étrange que tout un paradigme de la déclinaison dérive d'un bloc erratique dans l'ensemble des langues indo-européennes et d'une désinence comme destinée à distinguer un monarque parmi les non-personnes.

Il est, dans le propos de Ruipérez, un présupposé qu'il a hérité de la tradition philologique et dont il croit pouvoir user comme d'une prémisse dans l'argumentation : il s'agit de l'affirmation « de la nature non synchronique de ces traits, qui sont le produit d'une sédimentation ayant duré des siècles ». Qu'est-ce qui autorise à considérer que τοῦ βασιλῆος est le produit d'une sédimentation séculaire et que τοῖο γέροντος ne l'est pas ? Ne suffit-il pas de considérer les figures des mots pour savoir que τοῖο βασιλῆος tout comme τοῦ γέροντος sont métriquement impossibles ! L'usage des statistiques dans l'examen des syntagmes épiques est une piperie : il permet de faire passer pour formulaire ce qui ne l'est pas (ce dont la nature est purement métrique) ; il donne une apparence d'existence à des êtres de fiction ; il expose à des généralisations hâtives ; il fait l'économie d'une observation attentive des contextes phonétiques, morphologiques, syntaxiques, épisodiques, bref de l'ensemble des éléments investis dans la construction d'un sens. Hoekstra avait au moins le mérite d'observer le fonctionnement concret des formules.

Je formule une première conclusion : les deux terminaisons du génitif thématique en -o sont issues d'une seule terminaison indo-européenne (attestée notamment en sanskrit), *-osjo. En revanche, l'aboutissement de *-osjo à -οιο, d'une part, -ου d'autre part ne s'explique pas dans le cadre d'une seule diachronie dialectale, étant donné qu'il implique deux traitements syllabiques incompatibles entre eux et en même temps. Or les deux transformations ne peuvent pas avoir eu lieu successivement. Il est impossible, à partir de *-o-h'o que soit reconstitué *-oj-jo ; il est impossible que -οιο épique, étant donné la stabilité du premier élément, dérive de *-o-h'o. L'ancêtre de l'éolien historique (attesté en thessalien) est nécessairement contemporain du mycénien. Nous aurons à revenir sur ce point, au moment où il nous sera possible de définir la place de la terminaison de Lesbos -ω dans cet ensemble (voir plus loin, datifs -εσσι). Nous pouvons, pour l'instant, affirmer que Fick a usé avec raison de -οιο comme d'une terminaison éolienne (des grammairiens anciens la considéraient comme thessalienne⁵³).

⁵³ Voir, in van Leeuwen (1892) références, p. 200 : Apollonios le grammairien la donne comme une terminaison thessalienne, ὁ καὶ Ἀριστάρχω ἤρεσκεν. Voir également Hérodien, περὶ κλίσεως ὀνομάτων, Vol. 3, p. 702 : τὸ γὰρ καλοῖο καὶ σοφοῖο μὴ ἔχοντα εἰς τὴν οὐ δίφθογγον τὴν γενικὴν [...], ἐπειδὴ κατὰ διάλεκτόν ἐστι. Θεσσαλικά γὰρ ἐστίν. Il me semble qu'Hérodien était plus rigoureux que nos grammairiens. Je note, en passant, qu'Hérodien parle de la diphtongue -ου. Peut-être lui est-il arrivé de lire à haute voix les textes épiques.

1.8 La terminaison -OY du génitif thématique est une diphtongue ; elle ne s'élide pas

J'énonce une thèse, dont la validité apparaît, si l'on compare le comportement métrique de la terminaison -ου avec celui de εῶ par exemple⁵⁴ : -ου, génitif, résultant de -οο ne se comporte pas comme un voyelle longue, mais comme une diphtongue dont le second élément,

- devant consonne double peut être allongé (il forme, avec la première consonne, une syllabe fermée ; ex. Ἰλίου προπάροιθε, début du vers 66, chant 15 : Ἰ-λί-ο-υπ-ρο-πά-ροι-θε ; ce type de traitement laisse supposer l'existence d'une légère aspiration (trace de /h'/) devant le second élément de la diphtongue) ;

- devant voyelle, peut jouer le rôle d'un glide et permet ainsi d'abrégier la diphtongue ; ex. ἐκτιβόλου Ἀπόλλωνος (**we-kē-bo-lo-wap-pol-lō-nos*). Le traitement des voyelles finales /i/ et /u/ comme des glides, articulés réciproquement /j/ et /w/, est un phénomène induit par l'existence des liaisons entre les mots ; le phénomène peut être progressif (dans la liaison) ou régressif (à l'intérieur d'une diphtongue⁵⁵).

- devant /w/, peut s'assimiler (Ἰλίου ἴφι ἀνάσσειν, *Il.* 6, 478 : *wī-li-o- uwī-phi-wa-nas-sejn*. Je suppose une articulation proche de « oui » français ;

- devant voyelle peut jouer le rôle d'un glide tout en gardant son rôle de second élément de la diphtongue (qui donc n'est pas abrégée). Soit *Il.* 1, 114 : *κουριδῆς ἀλόχου ἐπεὶ οὐ ἔθ'έν ἐστι χερείων...*

Ce vers permet d'observer plusieurs phénomènes : les articulations *-khou-we-* (diphtongue + glide), *-epe- jou* (détachement du second élément de la diphtongue dans *ἐπεὶ*), *-ou-hwe-the-nes-* (/w/ + aspiration initiale, détachement de la consonne finale par sandhi dans *ἔθ'έν*).

On se reportera également à *Il.* 2, 229 : ἦ ἔτι καὶ χρυσοῦ ἐπιδέυει ὄν κέ τις οἴσει, dont je me bornerai à transcrire l'articulation : *ēw e ti - kai khrū - sou we pi - dew w e a - jhon ke ti - soj sej*.

A s'en tenir aux leçons recensées par Ludwich, aucun manuscrit ne propose les lectures ἀλόχοι' ou χρυσοῖ', soit un génitif en -οιο élidé. Si l'élision de la désinence du génitif avait été permise, les aèdes n'y auraient-ils pas eu recours justement dans ce genre de contexte ? La faute en est aux rhapsodes qui ne connaissaient plus la désinence -οιο ? Peut-on proposer une explication plus légère ? Faut-il donc constamment reposer la même question ? Que viennent donc faire les terminaisons en -οιο au chant 10 de l'*Iliade*, qu'aucun membre de la compagnie des homéristes ne tient pour ancien ? Archaïsmes délibérés ? Peu importe : si un « rhapsode » du VI^e siècle connaissait la terminaison et l'employait librement, *a fortiori* un fidèle gardien du chef d'œuvre d'Homère au cours du VII^e siècle ne pouvait-il pas ne pas et la connaître et la respecter !

Si l'élision de la désinence du génitif en -οιο est une fiction de philologues du 19^e siècle (à laquelle van Leeuwen ni Chantraine n'échappent), celle de la désinence du génitif en -ου ne l'est pas moins.

Je le rappelle avec force : la tentative de dater l'antiquité des formules nominales au génitif des noms thématiques en -ο en les manipulant par des élisions est purement arbitraire, et elle offusque le bon sens. D'abord, elle ramène l'aède à n'être qu'un exécutant d'une composition narrative apprise de manière mécanique. Ensuite, elle ne se soutient que d'un présumé : il existe, dans l'*Iliade*, des parties de récit qui ont été composées au VIII^e siècle. *Jamais* la démonstration n'en est faite. Enfin, on se garde bien d'examiner la pertinence de l'hypothèse cas par cas. On se contente de formules péremptoires, qui escamotent la difficulté, ou de renvoyer à un grammairien, pour estimer la question résolue, selon un comportement savant qui se recommande. Il nous faut décidément examiner de quelle façon Janko a construit des statistiques qui lui permettent, à l'appui des désinences du génitif thématique notamment, de « démontrer » l'antériorité de l'*Iliade* sur tous les autres textes épiques.

Considérons (1982 : pp. 50-54 et p. 207) les tableaux qu'il donne des génitifs singulier « of o-stems ». Écoutons le commentaire (pp. 50-51) « Troxler has demonstrated that instances where this (= -ου) cannot be resolved into *-oo in thesis before a consonant, or *-oi' or *-o' before vowels, in arsis and thesis respectively, are more common in Hesiod than in Homer. Thus (je souligne) there are

⁵⁴ J'ai traité le problème dans mon ouvrage de 2007, pp. 56 sqq.

⁵⁵ Voir LSAG, p. 401 + Planche 7, *AFYT... dans une inscription attique.

three categories of forms: -οιο, the resolvable cases, and -ου that cannot easily be removed. There are also some lines in Homer where an underlying -oo is certified by metrical irregularities »

Faisons un premier arrêt à ce moment d'un renvoi en note (24 de la page 50) à Chantraine I, p. 45 : « En quelques passages *la métrique exige que les formules sous leur forme la plus archaïque aient comporté la forme -oo* » (c'est encore moi qui souligne).

Formules de l'*Iliade* citées : 22, 313 : ἀγρίοο πρόσθεν (vulg. ἀγρίου); 2, 518 : Ἰφίτοο μεγαθύμου (vulg. Ἰφίτου); 15, 554 : ἀνεπιόο κταμένοιο (vulg. ἀνεπιού); 15, 66 ; 21, 104, 22, 6 : Ἰλίοο προπάροιθεεν (vulg. Ἰλίου). Janko, « e.g. » cite *Od.* 10, 60, Αἰόλου κλυτὰ δώματα. Aucune des écritures de Chantraine n'est attestée dans la tradition manuscrite. Toutes ces terminaisons prétendument résolubles « sous leur forme la plus archaïque » s'expliquent selon le comportement des diphtongues devant double consonne à l'initiale du mot qui suit (ex. : *ā-gri-o- /up-ros-/then*, etc.)

Quel besoin Janko avait-il de Troxler (*Sprache und Wortschatz Hesiods*, 1964, Zürich, pp. 58-59)? Il nous l'explique par l'emploi d'un petit connecteur argumentatif, *thus*. Troxler a *démontré* que les exemples⁵⁶ dans lesquels -ου ne peut être « résolu » sont plus « common » (courants ? fréquents ? répandus ? communs ?) que chez Homère. Question ? Ils sont plus « répandus » ? De quelle façon ? Comparativement au nombre total des emplois chez Hésiode et chez Homère ? On comprend que Janko avait besoin de cette référence pour pouvoir continuer : « *Thus there are three categories of forms : -οιο, the resolvable cases, and -ου that cannot easily be removed.* » *En conséquence de quoi ?* Du fait que Troxler a eu l'idée d'utiliser les distinctions entre -οιο, -ου résoluble, -ου non résoluble ? Ou du fait qu'il lui a découvert à lui, Janko, un *biais* qui lui permettrait de « démontrer », statistique à l'appui, ce qui était pour lui une évidence : l'*Iliade* est le texte épique le plus ancien. Car ce n'est pas parce que Troxler a démontré que les occurrences de -ου non résolubles étaient plus « fréquentes » chez Hésiode que chez Homère qu'il a en même temps démontré que la résolution de -ου était *légitime* ! Janko raisonne de la façon suivante : puisque chez Hésiode -ου non résoluble est plus fréquent que chez Homère, il faut utiliser la procédure de Troxler, car *il est vrai* qu'il doit y avoir comparativement plus de formes résolubles chez Homère, *puisque'il* est antérieur à Hésiode. Ce n'est pas la procédure qui attestera l'antériorité d'Homère, c'est l'antériorité d'Homère qui légitime la procédure. Voilà un beau cas de *lapsus* dans l'argumentation.

En vérité, Janko n'avait pas besoin de recourir à Troxler pour « analyser » les terminaisons du génitif thématique en -ο. Ni non plus à Chantraine. Il nous aurait été plus profitable qu'il nous renvoie à van Leeuwen, (1892, p. 202) : « Paenultima syllaba genitivi in -οιο exeuntis, si in thesi collocata est, corripitur potest secundum leges dictionis epicae. » Dès lors van Leeuwen nous renvoie au § 17 de l'ouvrage : une diphtongue ou une voyelle longue qui précède une diphtongue ou une voyelle, « in thesi potest corripitur ». Van Leeuwen a le mérite d'énumérer les autorités qui ont mis en évidence de quelle façon appliquer la règle pour le génitif. De Knight (qui s'est malheureusement permis de glisser un digamma dans la terminaison), à Platt (1888), en passant par Buttman et Christ, on consultera la liste et les références p. 202. Ce qu'exige la règle métrique, van Leeuwen a au moins le mérite de l'énoncer, et ainsi de dire les raisons philologiques.

La règle métrique qui exige la lecture Αἰόλοο, figurant dans la « vulgate » sous une terminaison « rajeunie », nous apparaît maintenant clairement : Αἰόλου est une *réécriture* de Αἰόλοο (induite par la contraction οο > ου) ; Αἰόλοο provient, *par loi de la diction épique*, de Αἰόλοιο, dans lequel οι était diphtongue, pouvant, après élision de la désinence, s'abrégé, à la *thesis* naturellement (puisque c'est le seul endroit où cela est utile !). C'est ainsi qu'avec une « loi de la diction épique », on *construit une terminaison fictive*. Car, que l'on examine *toutes les terminaisons en -οιο* chez n'importe quel aède : toujours -οι- y est *incorruptible* (pardon pour le jeu de mot). Etant donné le nombre de suites οο dans les textes épiques, étant donné que les formes non-contractes y sont les plus usuelles, si un aède avait jamais articulé une terminaison du génitif -οο, celle-ci aurait été transcrite -οο et non -ου. Cela aurait été d'autant plus le cas que l'aède ne pouvait articuler une terminaison -οο qu'en discriminant les deux voyelles par une légère aspiration, trace de *sj. Si, par ailleurs, la diphtongue dans -οιο à la *thesis* avait pu être résolue, étant donné le nombre de cas où une diphtongue réelle est

⁵⁶ *Instances*, en anglais. A propos, les « exemples » de quoi ? De formules ? De terminaisons ? Comment Troxler l'a-t-il *démontré*, alors que la quantité de vers hésiodiques est incommensurable avec celle des vers homériques ?

effectivement attestée à cette place⁵⁷, elle aurait également été attestée -οιο (puisque la voyelle élidée était primitivement notée) ; il n'était pas besoin de la réécrire -ου ; il n'existe aucune attestation d'un génitif -οιο à la *thesis*.

Les deux arguments suffisent à faire s'écrouler toute la belle construction. Si, ni la terminaison -oo n'est jamais attestée, ni -οιο à la *thesis*, c'est qu'aucun des deux cas envisagés n'était possible à l'époque archaïque.

Mais poursuivons. Je voudrais attirer l'attention sur la façon dont, en philologie homérique, l'on fabrique un être de fiction (qui est donné ensuite comme une forme appartenant de plein droit à la langue épique. Malheur à qui ne l'aura pas apprise au moment de soutenir son habilitation !) et, ensuite, comment *on l'entretient*.

On prend appui sur une « loi » de la « diction épique » : une diphtongue et une voyelle longue peuvent s'abrèger en telle position (qui impose, en réalité, de « voir » une abréviation ; c'est sa position à la *thesis* qui abrège une voyelle longue et non une voyelle longue qui s'abrège). A partir du moment où la « loi » est formulée, nul ne s'avise, semble-t-il, de Buttmann à Chantraine, qu'elle est *mal* formulée, parce qu'elle confond des phonèmes qui fonctionnent peut-être de manière analogue, mais ne sont pas réductibles l'un à l'autre, des voyelles *longues* avec des *diphtongues*. Seule une voyelle longue *peut* s'abrèger⁵⁸ ; une diphtongue ne s'abrège pas à proprement parler ; la voyelle qui la suit permet d'en discriminer, par le phénomène du glide, les *deux* timbres qui la composent. On ne perçoit pas ce phénomène (détachement du second timbre de la diphtongue) parce qu'il occupe exactement la même place qu'un autre phénomène : toute diphtongue épique comprend comme second timbre /i/ ou bien /u/, qui peut jouer le rôle d'un glide à l'initiale d'une syllabe vocalique. On ne « voit » pas ce second phénomène parce qu'on « lit » des yeux l'épopée et qu'on n'essaie pas de l'entendre. Or il suffit de considérer à quelle place *dans la chaîne sonore* et *non dans le mètre*, la diphtongue se « corrompt » pour comprendre la raison d'être de cette corruption : cela ne se peut que devant voyelle ou glide, soit *là où la liaison entre deux syllabes est possible*. La règle est exactement la même pour l'abrègement de la voyelle longue ; l'identité des positions a induit l'idée que les deux phénomènes étaient identiques. Or l'abréviation d'une voyelle longue est analogue à une élision et non à la résolution d'une diphtongue en ses deux éléments dont la présence est maintenue et dont le second fonctionne alors comme un glide.

La règle n'est pas qu'une diphtongue peut s'abrèger à la *thesis* devant voyelle, mais que toute diphtongue, devant voyelle, se décompose en ses deux éléments et que, dans cette situation, la première voyelle, **si elle est brève**, étant donné qu'elle est en syllabe ouverte, appartient à une syllabe brève⁵⁹. Le second élément /i/ ou bien /u/ de la diphtongue se lie à l'initiale, brève, du mot qui suit et s'articule alors, respectivement /j/ ou bien /w/. Dans une tradition narrative de composition orale, dans laquelle la longueur de la syllabe est primordiale et pour laquelle il était donc nécessaire de jouer avec les possibilités de l'ouvrir, pour l'abrèger, ou de la fermer, pour l'allonger, étant donné la fréquence des diphtongues, en /i/ notamment, dans les désinences, il était *impossible* que disparaisse le phonème /j/, tout simplement parce qu'il était maintenu en vie par le jeu du sandhi. La modification diachronique du timbre de la terminaison du génitif ionien-attique a offert aux aèdes de l'époque

⁵⁷ Soit *Il.* 1, 152 : δένδρέφ ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσιν ἰεῖσι. Ce n'est pas seulement une diphtongue qui est résolue, mais, apparemment la synizèse d'une diphtongue comprenant une voyelle longue ! Je note qu'étant donné la fonction de δένδρέφ, la terminaison est celle du locatif -οι, et non celle du datif. Ensuite, la lecture proposée l'est par Aristarque. Avec raison Wackernagel (1916, pp. 109-110) propose la seule solution « raisonnable » : la forme employée est celle du nom attique de l'arbre, δένδρον (je rajoute le digamma) ; les premières mesures du vers se lisent : δένδ-ρον-je-φες-δό-με-νοι, avec, effectivement, « résolution » de la diphtongue. Dans ΔΕΝΔΡΩΙ, Ω note /wo/ (o bref) et non la terminaison du datif. Pour parler de cigales « sur » un arbre, on emploiera, en grec ancien, soit le locatif, soit le génitif partitif, mais certainement pas le datif (qui impliquerait que les cigales recouvrent la totalité de l'arbre !) Des manuscrits attestent la leçon ΔΕΝΔΡΩ. Le nom aurait-il été au génitif ? Pour des raisons d'articulation de la liaison, il me semble que l'hypothèse du locatif est préférable. Les manuscrits attestent l'écriture avec oméga, ΔΕΝΔΡΩΙ. Lire cet oméga comme une notation de /wo/ permet d'offrir une solution éminemment satisfaisant à tous les problèmes que pose la terminaison ΩΙ (étymologique, grammatical, métrique) ; refuser la lecture, c'est s'enfermer dans un problème métrique insoluble et un emploi grammatical absurde (le datif).

⁵⁸ L'abréviation d'une voyelle longue revient à l'élision du second moment articulatoire de la voyelle, *de même timbre* que le premier moment.

⁵⁹ Tout premier élément long d'une diphtongue reste long en syllabe ouverte ; il n'y a pas abréviation de la terminaison du datif -ω, mais usage de la diphtongue à premier élément bref du locatif, -ο-j (ou , nous le verrons, du datif béotien).

archaïque une autre désinence qu'il leur était possible de traiter comme une diphtongue s'achevant non sur /i/, mais sur /u/ pouvant devenir /w/.

On ne s'avise donc pas d'abord que l'on confond avec une « loi » un constat d'évidence : à la *thesis*, une diphtongue, c'est bizarre, est toujours abrégée ! L'évidence obnubile le regard et empêche de percevoir ce qui est précisément en jeu (-οι de -οιο **n'est jamais** à la *thesis*). Comme la règle est « infaillible », elle est communément reçue pour une loi. Vient alors une seconde opération : on *élargit indûment* l'application de la loi. Voici une suite ἀγρίου πρόσθεν, dont le premier élément a toutes les apparences d'un crétique (---) alors que la suite -ρίου devrait se scander comme un choriambre (---). Il manque manifestement une mesure brève. Où la trouver ? Mais bien sûr ! Nous sommes de malins détectives, nous les savants ! Dans une voyelle cachée. Ου, c'est bien connu, peut provenir de οο ; on se souvient soudain de la loi de la « diction épique » ; évidemment, le premier -ο appartient à une diphtongue (οι) abrégée devant voyelle. Le tour est joué. On a regardé du côté du mètre, qui obnubile et qui permettait de passer outre. On commet la même erreur de raisonnement que ceux qui pensent pouvoir déduire l'existence de Dieu de sa définition (de son essence). La formulation d'une loi résulte d'une inférence ; la loi elle-même n'autorise à inférer aucun objet qui n'est pas une donnée de l'expérience. Avec une loi, on ne peut faire exister ce qui n'est pas donné. Une critique de la raison philologique est encore à faire.

D'abord, jamais la « vulgate » n'atteste une écriture -οο comme terminaison du génitif.

Ensuite, on doit formuler la réciproque de la « loi » : jamais une diphtongue au temps fort, devant voyelle, n'est résolue. Il faut aller au texte pour constater ce qui se passe.

Seule l'élision des terminaisons -οια / οῖα est attestée ; dans ce cas, à l'*arsis* ou à la *thesis*, -οι- / οῖ- restent long ; ι manifestement doit s'articuler /j-j/. La prétendue diphtongue ne s'abrège ni à l'*arsis* ni à la *thesis*. On cite deux exemples d'une élision du génitif, σεῖο (6, 454) et ἐμεῖο (23, 789)⁶⁰. Dans les deux cas, les leçons σεῦ et ἐμεῦ sont également attestées. Quoi qu'il en soit, sur plus de mille occurrences dans la seule *Iliade*, jamais le génitif -οιο n'est élidé. Toujours -οι est au temps fort, -ο à la première mesure de la *thesis*, rarement devant voyelle (une dizaine d'occurrences). Les exemples de οῖα montrent que si -οιο avait pu être élidé, -οι serait resté long. Enfin -οι- de -οιο est la seule prétendue diphtongue devant voyelle qui ne s'abrège jamais. La conclusion est claire : -οι- de -οιο est une syllabe *toujours fermée*, qui s'articule donc toujours *-οj-jo.

De cela nous pouvons déduire

a- que la loi « métrique » qui autorise à « résoudre » une diphtongue à la *thesis* ne s'applique pas à la « diphtongue » -οι- et qu'elle est mal formulée (elle n'a pas de valeur universelle ; ce n'est pas une « loi ») ;

b- qu'en réalité -οι de -οιο n'est pas une diphtongue à proprement parler (puisque -οι a toujours la nature d'une syllabe fermée) ; la suite -οιο ne s'articule donc pas -οi-ο, (diphtongue plus voyelle) mais -οj-jo.

D'une autre manière, nous constatons que -οιο épique ne provient pas de *-οj-jo. Reconstituer dans les formules des suites *-οιο, abrégées *-οο, c'est imputer aux aèdes une diction fondée sur la définition et l'extension abusives d'une « loi » *infalsifiable*⁶¹ (puisque la reconstitution d'une forme *ἀγρίο' ne s'appuie sur aucune donnée expérimentale).

La définition de la diphtongue (une voyelle qui *change de timbre* au cours de son émission) et, par l'usage de la liaison, la consonantisation de /i/ et de /u/ suffisent à expliquer les quatre comportements des terminaisons -ου :

- devant consonne, la diphtongue vaut une syllabe longue (οὐ-λο-μέ-νην) ou bien le second timbre est détaché (ce qui a pour conséquence que le premier timbre occupe la position du point vocalique d'une syllabe ouverte, donc brève) et est associé à la consonne qui suit pour former une syllabe fermée (ex. Ἰλίο -υ προ-) ;

⁶⁰ Pour plus de détails, voir [http://icp.ge.ch/saussure/pédagogie/toutes les disciplines/ grec/recherche/](http://icp.ge.ch/saussure/pédagogie/toutes%20les%20disciplines/grec/recherche/) « génitif épique ».

⁶¹ Une inscription sur stèle attique datée de 540 (voir LSAG, la translittération de la page 401 et la figure 31 de la planche 4 consacrée à l'Attique) est composée en trimètre iambique. Selon la transcription de Jeffery, le premier vers en est le suivant : τοδ' Ἀρχιο ἴστι σε:μα : κάδεληφ ε:ς φιλ ε:ς : (ε: note η). La syllabe longue du génitif Ἀρχιο est si tenace que, loin de s'abrèger devant voyelle, c'est l'initiale du verbe qui subit une aphèrèse.

- et devant voyelles : le second timbre de la diphtongue est détaché *au point* que le premier timbre occupe la position du point vocalique d'une syllabe ouverte, donc brève ; le second timbre est alors traité comme un glide (ex. ἐκηβόλο -υ Ἀπόλλωνος). Il se peut également que l'unité vocalique de la diphtongue soit maintenue (qui reste donc longue) ; le second timbre est en même temps le moment implosif de la syllabe et glide (ex. κουριδίης ἀλόχου ἐπεὶ οὔ).

Considérons spécialement la suite ἀγρίου πρόσθεν. On ne peut dans ce cas expliquer la particularité métrique de la figure -ου comme résultant de l'abréviation de la diphtongue, impossible devant consonne. C'est parce que l'on refuse de voir dans la terminaison du génitif une diphtongue à deux timbres /ou/ ou bien parce que l'on suppose que -ου masque en réalité une voyelle longue -ō, que l'on doit supposer une trace d'un génitif ἀγρίοο πρόσθεν et un allongement de la désinence devant double consonne (puisqu'il est impossible de lire, en l'occurrence, une terminaison longue du génitif). Si on lit -ου de ἀγρίου comme une diphtongue, l'hypothèse est absolument inutile (-υ second élément de la diphtongue, détaché, forme, par liaison avec la consonne initiale de πρόσθεν une syllabe fermée ; -ο en syllabe ouverte forme le second élément bref du dactyle, αγ-ρι-ο-). Seuls les éditeurs modernes ont éprouvé le besoin de modifier la lecture de la terminaison. Si une hypothèse (la terminaison -ου du génitif est une diphtongue et non une voyelle longue) permet à la fois d'économiser une reconstruction qu'aucune graphie ne légitime et d'offrir une solution à une difficulté métrique, elle est la seule recevable. Des syntagmes du type ἀγρίου πρόσθεν, Ἰλίου προπάροιθε prouvent que la terminaison ionienne-attique du génitif des noms thématiques en -ο était articulée comme une diphtongue et non comme une voyelle longue. Nous verrons que ce n'était pas le cas de la terminaison éolienne -ω.

Revenons à Janko. Il doit nous être clair désormais que les tableaux 15 (p. 54) et 37 (p. 207) reposent sur une analyse des terminaisons du génitif qui n'a rien avoir avec la diction épique, ni même avec la diachronie de l'ionien (il n'existe aucune attestation dans les inscriptions d'une terminaison -οο). Il était difficile à Janko de s'en apercevoir puisque les pourcentages comparatifs qu'il en obtient s'accordaient avec d'autres pourcentages et « collaient » merveilleusement avec tout ce que la tradition affirmait d'une voix presque unanime : l'*Iliade* est au début de toute la « littérature » grecque et occidentale. Le résultat n'était pas étonnant, puisqu'il était celui que Janko recherchait et qu'il avait pris les moyens (voir l'emploi de *thus* plus haut) pour l'obtenir⁶².

⁶² Je ne rappelle pas les biais qu'il a introduits dans le décompte des digammas. J'en évoquerai un autre (1982 pp. 62-63, tableau pp. 215-216). Janko pense établir que l'accroissement relatif des formes Ζῆν- comparées à celles du nom du dieu en Δι- correspond, dans les œuvres, à l'accroissement de digammas « négligés ». Pour établir cela, il lui faut éliminer l'accusatif Ζῆν, « archaïque », étant donné sa terminaison « indo-européenne » et Δία, trop récent. Puisqu'il est un ionisme, Ζην- est la forme « récente » du nom du dieu dans l'épopée (je passe sur le présupposé d'un tel raisonnement) : plus celle-ci s'accroît, plus nous sommes engagés dans la « phase » la plus récente, ionienne, de l'épopée.

Premier point : Janko ne peut établir la corrélation entre l'accroissement de Ζην- et des négligences de digamma que sur deux œuvres, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; Hésiode inverse la relation, par *hyper-ionisme* naturellement ; les *Hymnes* sont inutilisables. Si l'on tient compte des emplois de Ζῆν et de Δία dans les deux textes homériques, le pourcentage de la corrélation diminue et ne correspond plus aux résultats de digamma.

Deuxième biais : Janko estime recevable l'hypothèse de l'ionisme Ζῆν- par le fait qu'il n'est attesté que dans les inscriptions d'Ionie orientale. Il nous fait obligeamment remarquer que deux inscriptions de Chios et de Délos sont écrites Ζανός (note page 245). Admettons que le paradigme Ζην- est en effet ionien. Rien ne nous assure que tout le paradigme ne soit pas archaïque. Déjà en mycénien, δι- pouvait se palataliser. L'accusatif Ζῆν ne peut s'expliquer que comme la trace d'une formation ancienne d'un accusatif, dont l'ionien aurait hérité. On explique Ζηνός, etc. comme une formation sur cet accusatif. Elle est donc ancienne et la figure du mot ne peut absolument pas servir de critère pour une phase récente de l'épopée.

Il nous faut poursuivre. On ne peut prétendre expliquer correctement le paradigme sans tenir compte de l'existence de Ζανός. La figure du mot laisse supposer une formation **dwān-* > **dwān-*, d'où *dwān-* en ionien. Selon cette analogie, fragile, certes, il se pourrait que **dwān-* (*dyaus* en sanskrit) soit une forme ancienne maintenue en éolien d'Asie Mineure et que Ζανός soit à Chios et à Délos une trace d'éolisme oriental. Ce qui serait ionien, c'est le vocalisme Ζην-. On se souviendra que la tendance à la palatalisation *di-* > *dj-* est un phénomène vivant en éolien. A partir d'une telle construction, je me garderai de rien conclure sur le caractère plus ou moins récent, parce que peut-être d'origine éolienne, des emplois de Ζηνός, etc. dans l'épopée. Je ne pense pas que la construction de Janko soit plus solide ; elle a l'inconvénient de laisser de côté ce qui dérange. Ensuite, à vouloir trop prouver, elle affaiblit l'argument du digamma : Janko oublie, étant donné leur nombre respectif, que les fréquences relatives de Ζην- et des digammas « labiles » sont incommensurables.

Il importe de soumettre son entreprise à une autre critique. On peut montrer qu'il y a statistiquement, dans l'*Iliade*, par des comparaisons de pourcentages, un plus grand nombre de traits anciens de la langue que dans tous les autres textes. On n'aura pas encore montré que cela fait de l'*Iliade* le texte le plus ancien. Il faut encore faire l'hypothèse qu'il existe entre ce plus grand pourcentage de traits anciens et la diachronie de l'ionien une corrélation. De même, il faudrait montrer que le plus faible pourcentage de traits anciens dans l'*Odyssee*, la *Théogonie*, etc. et, corrélativement, le plus grand pourcentage de traits récents, seraient à mettre en rapport avec une transformation de l'ionien.

On considère (dans l'école oraliste héritière de M. Parry) que ce type de corrélation permet de tirer des conclusions sur la chronologie relative des œuvres parce que la langue de l'aède serait un reflet de la langue de son auditoire.

A quoi l'on répondra que ce n'était certainement pas le cas à Athènes, où pourtant, paraît-il, l'*Iliade* était « récitée » aux Panathénées, encore moins à Sparte, Corinthe ou à Thèbes, etc. si l'*Odyssee* y a jamais fait l'objet d'une récitation publique !

Le grand nombre de désinences non ioniennes ou, en tous les cas, tombées en désuétude dans les dialectes ioniens, en outre, contredit à cette idée d'une corrélation entre langue épique et langues vernaculaires.

Mais là n'est pas la critique principale que je veux adresser, elle est dans l'usage que fait Janko des comparaisons de pourcentages pour établir la corrélation en jeu. Cet usage implique qu'il existe une corrélation entre la plus grande fréquence de formules formées sur des désinences récentes (il faudrait plutôt parler de syntagmes) et le caractère récent de l'ensemble du texte où se trouvent ces désinences. Car l'aède composerait à partir d'un stock formulaire que les nécessités de la diachronie dialectale obligerait à modifier peu à peu. Sans tenir compte de cette dernière hypothèse, contestable – elle s'appuie sur une conception mécanique de la performance des aèdes –, une argumentation de bon sens montre qu'il n'est pas possible de prouver statistiquement la corrélation entre la plus grande fréquence de désinences récentes et le caractère plus récent d'un texte. Ce qui détermine au premier chef l'usage d'une formule avec ses désinences, ce n'est pas son caractère traditionnel, c'est, en raison des contraintes syntaxiques subordonnées à ce que l'aède *veut dire ou veut raconter, est invité à dire ou à raconter, sa compatibilité métrique avec son entourage consonantique et vocalique*. La fréquence relative des terminaisons -οιο et -ου dépend des entourages phonétiques et de la place dans le mètre des syntagmes au génitif. Tout ce que les statistiques de Janko mettent en évidence, c'est que, pour un texte de 15 600 vers les fréquences relatives des terminaisons -οιο sont de 51, 9 %, dans un texte de 12 000 vers de 46, 6 %, dans un texte de 1000 vers de 38, 8 %, etc. Plus un texte est court, plus les écarts seront aléatoires (55, 4 % pour l'*Hymne à Hermès*, de moins de 600 vers). La fréquence relative ne dépend pas que du nombre de vers ; elle peut également dépendre des contenus véhiculés et des types de texte. Seules deux *Iliades* véhiculant des contenus analogues et comprenant à peu près le même nombre de vers offrirait des points de comparaison utilisables pour une datation relative.

Examinons l'emploi d'une désinence en particulier, *Il. 2, 379-380* :

εἰ δέ ποτ' ἔς γε μίαν βουλευσομεν, οὐκέτ' ἔπειτα

Τρωσὶν ἀνάβλησις κακοῦ ἔσσεται οὐδ' ἠβαιόν.

Le second vers paraît offrir une occasion idéale d'écrire ἀνάβλησις κακοῦ ἔσσεται et de tirer la conclusion que l'hexamètre est relativement ancien. On notera, à condition que l'on dispose d'un moteur de recherche ou d'une *Concordance*, que dans le vers 380, aucun des groupes n'est formulaire ; les suites Τρωσὶν ἀνάβλησις et κακοῦ ἔσσεται sont uniques dans l'épopée. Ni les groupes, ni le vers ne sont formulaires : l'ensemble est le résultat d'une libre association, unique, de chacun des éléments des syntagmes ; il n'est donc pas la trace d'une « modification formulaire », qui aurait permis de supposer, par exemple, une formule « mycénienne » *κακοῖ ἔσσεται. (J'ai bien conscience de ma naïveté quand je porte un tel jugement ; pour les reconstructeurs de la langue épique du XII^e siècle avant notre ère, il suffit qu'une formule dérrange l'idée platonicienne qu'ils se font de son essence pour être légitimés à lui supposer un ancêtre conforme à leur imaginaire. Il leur arrive ce qui arrive à la relation entre l'idée de cheveu et le cheveu réel chez Platon : l'intermédiaire d'une idéalité reste une idéalité et ne rejoint le réel que par la transformation du cheveu en une ficelle.)

Poursuivons : si la désinence de κακοῦ avait été élidée, le mot aurait été écrit ΚΑΚΟΙΟ ou ΚΑΚΟΟ ; il n'en existe aucune trace dans les manuscrits (encore une fois, selon les leçons données

par Ludwig). Enfin admettons qu'il faille tout de même lire *κακοῖ ἔσσειται*, mis pour *κακοῖ-ἰ ἔσσειται* et que nous en tirions la conclusion que l'hexamètre est donc « relativement » ancien. Selon le même raisonnement, nous dirons que *Il. 10, 341 ἀπὸ στρατοῦ ἔρχεται* est également « relativement » ancien et de la même époque que le vers 380 du chant 2. Il est vrai que le génitif *στρατοῦ* est rare ; il est réservé aux chants 10, 13 et 14, dans des contextes formulaires et vocaliques différents. Disons-nous que le « rhapsode » du chant 10 s'est appuyé sur ce qu'il a « trouvé » (lu ? entendu ?) dans les chants 13 et 14 pour s'autoriser un usage parfumé de mycénien d'un génitif élide qu'il ne pouvait pas connaître autrement ? Décidément, au fur et à mesure que l'on progressait dans le temps, le métier de « rhapsode » devenait bien compliqué s'il fallait à ce dernier d'abord « lire » ce que la tradition lui avait transmis avant d'entreprendre la composition d'aucun hexamètre ! La théorie selon laquelle les désinences des génitifs en *-ου* sont plus ou moins de composition ancienne selon qu'elles sont élidables ou non, théorie corollaire de celle qui énonce que les désinences épiques sont le reflet de l'évolution du dialecte ionien, en l'occurrence, *est tout simplement absurde*. Elle confond la façon de travailler d'un aède, maître de l'improvisation, avec celle d'un savant en chambre disposant sur son bureau d'un fichier des occurrences des génitifs et de leur contexte. Le second travaille sur ce qu'il lit, qu'il décompose, le premier compose un texte en vue de faire entendre du sens et non, d'abord, des formules bien faites parce que bien apprises, ou bricolées lorsque son auditoire lui a endommagé sa langue idéale⁶³.

Poursuivons avec le chant 10 ; les analyses (Janko, tableau p. 206) nous révèlent qu'il s'y trouve 46, 8 % de terminaisons « anciennes » (*-οιο*), soit un peu plus que dans le chant 24 (46, 3) ou que dans le chant 15 (43, 6 %). Dans le même chant 10, il y « aurait » 23 occurrences de *-ου* « résolubles » pour seulement 10 qui ne peuvent être résolues. C'est nettement mieux que dans le chant 24 (38 pour 27) ou le chant 15 (22 pour 22). Décidément, ce petit rhapsode du chant 10, contemporain de Pisistrate à la botte de qui il travaillait, connaissait, semble-t-il, mieux sa tradition formulaire que l'aède du chant 24, dont Fick fixait la composition immédiatement dans la suite de la *Colère* et que l'on tient, habituellement pour un beau chant homérique. Si nous considérons les autres critères pris en compte, la situation du chant 10 n'empire pas. La conclusion s'impose : la *Dolonie* a été écrite au VIII^e siècle, elle a été soigneusement conservée dans une cassette, elle a été retrouvée vers 540 par un rhapsode, qui l'a offerte au maître du moment afin d'orne sa bibliothèque. Ah ! Pardon ! La spécialité des épigones, c'est de multiplier les archaïsmes pour masquer leurs maladresses de tard-venus. Admettons-le : en conséquence, l'usage de la fréquence des traits langagiers anciens pour dater des œuvres relativement les unes aux autres ne permet aucune conclusion. Qu'est-ce qui décidera qu'ils sont archaïques et non archaïsants ? Justement pas leur fréquence, plus probablement une convention ou, pire, un argument d'autorité. Il est des cas où la garantie d'Aristarque vaut mieux que celle d'Aristote. Mais quand Aristarque devient une autorité dans l'argumentation, il est plus certainement garant de l'impuissance de l'argumentateur que de la force de l'argumentation.

Les spécialistes de l'épopée homérique, quoique, pour la plupart, ayant reconnu la pertinence de la théorie de la composition orale, continuent à faire comme s'ils avaient sous les yeux du texte écrit. Ils oublient les particularités de l'articulation orale et notamment le fait qu'un aède pour qui la liaison entre les mots est une pratique normale n'a pas besoin d'éliider une désinence qui peut lui servir de voyelle de transition (de glide) entre deux mots. Tel est le statut de la désinence *-ου* du génitif et de la désinence *-ι* du datif singulier. En revanche, les désinences *-α*, *-ε*, s'élident parce qu'elles ne permettent pas la réalisation d'un glide ; *-ο*, syllabe brève en fin de mot, ayant statut de désinence du génitif, ne s'élide pas, d'abord parce qu'il ne permet pas d'obtenir une syllabe brève, souhaitée dans certains contextes (*-οιο* ne devient jamais *-ο-ι'*), ensuite, et surtout, parce que l'aède *dispose* d'une terminaison qui lui permet d'obtenir, au lieu d'une seule variation dans la mesure (d'un trochée ou d'une longue) plusieurs variations (*-ου*, valant une seule mesure longue entre consonnes, devant

⁶³ Voici l'opinion de Chantraine (GHI, p. 87) sur l'écriture des génitifs : « Mais dans la tradition *-αο* et *-οιο* ne sont attestés que devant consonne ou en fin de vers, *probablement parce qu'il était aisé d'introduire les formes plus récentes en -εω et en -ου* » (je souligne). Question : *A qui a-t-il été aisé de le faire ? En quoi a-t-il été aisé de le faire ? Est-il honnêtement possible de construire une doctrine sur des « probablement » aussi vagues ? Est-ce qu'un aède faisait un jeu de construction avec des formules ou bien est-ce qu'il construisait du sens en situation, dans le contexte d'une performance ?*

voyelle, d'abord neutralise toujours l'hiatus, ensuite peut valoir ~- ou bien ~- ou bien ~. Considérons les valeurs métriques des deux désinences alternantes du génitif, -οιο et -ου : -οιο en représente une seule, ~- ; -ου peut valoir - / ~- / ~- / ~- ; les deux ensembles représentent toutes les variations possibles portant sur une ou deux syllabes (une syllabe : - / ~- ; deux syllabes : / --/ ~- /~-) à l'exception d'un spondée. Une telle organisation laisse entendre un usage intentionnel des deux terminaisons et non un bricolage résultant d'un système formulaire fixé qu'il aurait fallu adapter aux aléas des diachronies dialectales.

Fick, dans sa restitution de l'éolien, ne pouvait recourir à la terminaison de Lesbos -ω que si cette dernière est une diphtongue et non une voyelle longue. Pour en juger, nous ne disposons malheureusement, sauf erreur de ma part, que d'un indice dans les textes de Sappho. A la graphie ἀελίω (Lobel-Page, frag. 96, ligne 7) répond la crase τὼελίω (*ibidem*, frag. 58, ligne 26). C'est peu, mais suffisant. Dans la langue homérique et hésiodique, une crase formée avec la terminaison -ου du génitif n'existe pas. Cela signifie que la terminaison lesbienne du génitif est une voyelle longue étant donné qu'elle peut se contracter et qu'elle n'est pas préservée par la possibilité de former un glide.

En vérité, Fick ne pouvait pas renoncer à l'usage de la terminaison ionienne (telle était la conclusion de Witte à la suite de son examen des terminaisons -ου du génitif). Dans son fonctionnement, la langue épique nécessitait le recours à deux types de terminaison du génitif des noms thématiques en -ο, l'un éolien (interdisant la liaison), l'autre ionien (permettant la liaison). Dans notre examen d'autres particularités de la morphologie de la langue épique, nous aboutirons à la même conclusion.

1.9 De l'élision des désinences. Contre-épreuve : le datif

« Au datif singulier, nous dit pourtant Chantraine, il y a quelques exemples d'élision de l'ι final » (GHI, p. 86). La rareté des exemples peut déjà nous alerter : s'agit-il bien d'une élision ou d'un traitement particulier de la désinence ? Reprenons les exemples cités ; l'examen d'un seul suffit à expliquer le phénomène : la désinence -ι devant voyelle n'est pas élidée, elle fonctionne comme un glide (/j/). Ce qui était primitivement écrit (puisque l'élision n'était pas notée) ΗΜΑΤΙΟΠΩΡΙΝΟΙ (= ἤματι ὀπωρινοῖ) était articulé : ḥ-ma-tio-pw-ri-nō (voir *Il.* 16, 385). Examinons, à titre de contre-épreuve le vers 6, 217 : ξείνισ' ἐνὶ μεγάροισιν εἰκόσιν ἤματ' ἐρύξας (= ἤματ(α) Φερύξας), articulé ē-ma-twe-ruk-sas.

Chantraine poursuit : « La diphtongue οι ne s'élide pas en ionien-attique. Dans les poèmes homériques les datifs des pronoms μοι, σοι, φοι admettent l'élision. » (GHI, p. 86). Examinons la première des occurrences citées (σ' est censé recouvrir σοι) :

Il. 1, 168-170

νῦν δ' εἶμι Φθίηνδ', ἐπεὶ ἧ πολὺ φέρτερόν ἐστιν
οἴκαδ' ἴμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν, οὐδὲ σ' ὄτῳ
ἐνθάδ' ἄτιμος ἐὼν ἄφενος καὶ πλοῦτον ἀφύξειν.

Achille, dépité, annonce à Agamemnon sa décision : « Maintenant, je vais en Phthie, puisqu'il est bien plus profitable de retourner à la maison avec les navires recourbés » ; selon l'interprétation retenue, il ajouterait : « et je n'imagine pas que, étant ici méprisé, je puiserai pour toi (σ') opulence et richesse. » Achille exprime d'abord la raison principale de sa décision : il vaut mieux retourner chez soi *avec ses navires* ; étant donné le comportement d'Agamemnon, étant donné qu'il ne reconnaît pas à Achille sa valeur (ἄτιμος ἐὼν), la défaite est assurée. Mieux vaut donc assurer immédiatement son retour. Il ajoute « et je ne crois pas que, étant donné que ma valeur n'est pas reconnue, toi (Agamemnon) tu puiseras ici opulence et richesse. » Le second argument explicite le contenu du premier. Le pronom élidé est un accusatif, sujet de l'infinitif qui suit.

Un raisonnement analogue peut être tenu à propos d'autres occurrences citées.

Il. 6, 165 : la femme de Proitos accuse Bellérophon : « il voulait que je m'unisse d'amour (avec lui), alors que je ne le voulais pas » (selon une scholie, οὐκ ἐθελούση doit être lu οὐκ ἐθέλουσαν).

Il. 9, 673 et 10, 544 : εἴπ' ἄγε μ' ὦ πολύαιν' Ὀδυσσεῦ pourraient se lire sans difficulté : εἴπ' ἄγε μοι, πολύαιν' Ὀδυσσεῦ... « Eh bien, allons, redoutable Ulysse, dis-moi... » Il reste, dans cette

hypothèse, à expliquer la confusion possible $\mu\omicron\iota$ / $\mu' \tilde{\omega}$. Il est remarquable que la particule exclamative ne s'abrège pas devant une voyelle : $\tilde{\omega}$ Ἀχιλεῦ / $\tilde{\omega}$ Ὀδυσσεῦ. On trouve d'autre part ὦ μοι, pour exprimer une surprise douloureuse ou désagréable. L'emploi de $\tilde{\omega}$ devant le vocatif d'un nom propre est également l'expression du désagrément. Les suites ὦ μοι, $\tilde{\omega}$ Ἀχιλεῦ, etc., doivent être lu οἷ μοι, οἷ Ἀχιλεῦ, etc. Nous avons là un autre indice de la pertinence de l'hypothèse que je développe par ailleurs : Ω, dans une transcription primitive de l'épopée homérique, a également servi à noter OI. Relisons la formule εἴπ' ἄγε μ' οἷ πολύαιν' Ὀδυσσεῦ... Μ' οἷ résulte de la syncope de οἷ dans la suite μοι οἷ... L'haplologie permet d'exprimer à la fois la personne de celui qui parle en préservant la forme du cas voulu (« dis-moi ») et l'expression d'une surprise douloureuse : étant donné que les héros, Ajax et Ulysse reviennent de l'ambassade sans la compagnie de Phoenix, étant donné, sans doute aussi, la triste mine des ambassadeurs, les hommes présents sous la tente d'Agamemnon n'avaient pas besoin qu'on leur parle pour soupçonner une mauvaise nouvelle.

Il. 13, 481 : Idoménée, isolé, qui voit Enée l'attaquer, appelle ses alliés : δεῦτε φίλοι, καί μ' οἶφ' ἀμύνετε. « Par ici, mes amis, et défendez-moi, moi qui suis seul » On notera d'abord que la scansion invite à lire οἶφ', οἶφοι (terminaison du locatif : notation, en ce cas, de FO par Ω). L'expression entière du datif aurait produit la suite μοι οἶφοι, soit trois οἷ de suite ; nous n'avons pas affaire à une élision mais, encore une fois, à une syncope, par économie d'une diphtongue : on lira donc καὶ μοίφοι ἀμύνετε. La règle est que μοι s'élide, si nous pouvons appeler élision la coalescence de deux diphtongues en une (l'haplologie), seulement en présence de οἷ, si bien que le morphème du datif (μ'οἷ) était entendu.

Il. 17, 100 : τὸ μ' οὔ τις Δαναῶν νεμεσῆσεται ὅς κεν ἴδῃται / Ἑκτορι χωρήσαντ', ἐπεὶ ἐκ θεόφιν πολεμίζει. Ménélas délibère de se retirer devant Hector. Le lecture με de l'accusatif ne fait pas difficulté ; le pronom est complément de ἴδῃται, auquel s'accorde le participe à l'accusatif χωρήσαντ(α). Le complément de νεμεσῆσεται n'est pas exprimé ; il se déduit aisément du contexte.

Il. 23, 579: εἰ δ' ἄγ' ἐγὼν αὐτὸς δικάσω, καί μ' οὔ τίνα φημι / ἄλλον ἐπὶ πλῆξειν* Δαναῶν· ἰθεῖα γὰρ ἔσται. (*ἐπὶ πλῆξειν : lecture personnelle pour ἐπιπλήξειν). « Eh bien, allons, dirait Ménélas qui veut demander raison à Antiloque de sa mauvaise conduite lors de la course de chars, je prononcerai moi-même la sentence, et j'affirme qu'aucun autre parmi les Danaens ne me fera de reproches (= μοι ἐπιπλήξειν), car elle sera sans détour. » En vérité, en dehors d'une élision problématique qui ferait prendre un datif pour un accusatif, d'autres questions se posent : ἐπί est-il préverbe ou adverbial ? Quel est le sens de πλῆξειν en contexte ? Et d'abord, pourquoi Ménélas dit-il qu'aucun autre Danaen ne (le) πλῆξειν ? La formulation implique que quelqu'un déjà l'a fait, et ce ne peut être qu'Antiloque. Or ce dernier, bien loin qu'il ait rien reproché à Ménélas, n'a pas encore pris la parole. Le verbe ne peut être, en contexte, ἐπιπλήσσειν, qui signifierait « réprimander » ; ce ne peut être que le verbe simple πλῆσσω, qui signifie « frapper du plat de la main de côté » et, du coup, « dévier » (faire dévier). Ce sens apparaît clairement dans l'Iliade ; Polydamas met en garde les Troyens de s'aventurer dans le camp achéen ; si les ennemis opèrent un retournement, dit-il, s'ils nous refoulent hors de l'espace des navires et que τάφρω ἐνιπλήξωμεν ὀρυκτῇ (12, 72), alors nous risquerions fort d'être tous anéantis. Que peut signifier ἐνι τάφρω πλῆσσειν ? Plus loin (15, 344) la formule sera : Ἀχαιοὶ / τάφρω καὶ σκολόπεσσιν ἐνι πλῆξαντες ὀρυκτῇ / ἔνθα καὶ ἔνθα φέβοντο, δύνοντο δὲ τεῖχος ἀνάγκη. « Les Achéens, πλῆξαντες dans le fossé, parmi les pieux, s'égaillaient çà et là et étaient contraints de franchir la circonvallation. » Quel est l'effet d'un fossé sur la trajectoire des hommes qui fuient ? Il la fait dévier. On prend la pente d'un fossé par le travers ; les pieux enfoncés dans la terre obligent également à dévier de sa trajectoire. Tel est le sens du verbe⁶⁴, construit avec l'accusatif, dans le propos de Ménélas : « Je l'affirme, aucun autre parmi les Danaens ne me fera

⁶⁴ Πλήσσω, πλάζω (« repousser », « faire dévier »), πλάγιος (« de travers ») appartiennent probablement à la même racine (voir Chantraine, DELG). Le sens précis de πλῆσσω n'est pas simplement celui de « frapper », mais « frapper de côté », « frapper pour repousser de côté », d'où « écarter », « (faire) dévier », frapper avec le travers et par le travers. Ainsi, ζίφει πλῆσσειν, c'est frapper non avec la pointe de l'épée, mais avec le côté, « de taille ».

dévier encore une fois (ἐπί : comme Antiloque m'a fait dévier de ma trajectoire une première fois), car (ma sentence) ira droit au but. »

Dans l'*Odyssée*, l'occurrence 4, 367, lue μ' οἴω ἔρροντι correspond exactement à la syncope que nous avons rencontrée dans *Il.* 13, 481 ; elle se lira μοίφοι. *Od.* 10, 19, δῶκε δὲ μ' ἐκδείρας ἀσκόν βόος (« Eole) me donna une outre qu'il avait fait tailler dans une peau de vache ») se lira mieux δῶκε δὲ μοι ἑκδείρας (aphérèse de ε. Tous les manuscrits portent⁶⁵ μοι). Enfin, en 23, 21, que le passage fût authentique ou non, il est possible de lire μ' comme un accusatif, appelé par l'emploi de ἀνέγειρε au vers suivant : « Si quelque autre femme avait annoncé ces choses et (pour cela) m'avait réveillée... » Mais il est également possible de faire l'économie de μ' devant ἄλλη et de lire εἰ γὰρ τις ἄλλη... (τις reste long par gémination de sigma ; il est probable qu'au vers 486, chant 19, il faille également lire σίγα, μή τις ἄλλος...).

On cite une occurrence essentiellement où il faudrait supposer 'F' pour 'Foi (*Il.* 5, 310 : γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινή νύξ ἐκάλυψε). Ludwich relève pour ce vers : γρ' (= γράφεται, « on trouve écrit ») δ' οἱ / δ' ἔ ». Si la seconde lecture est impossible, du point de vue métrique et grammatical, la première ne fait pas difficulté : ἀμφὶ δ' Foi ὄσσε κελαινή νύξ ἐκάλυψε peut se scander : ἀμ-φί δ' Fo-|ἰῶσ-σε- κε-|λαι-νή- |νύξ ἐκά |λυψε. « Nuit noire (de la mort) lui enveloppa les yeux. » Ἄμφι δὲ ὄσσε est une restitution de grammairien pour qui l'écriture de οἱ introduisait apparemment dans le vers une mesure de trop. La difficulté se résout et par l'hypothèse de l'agglomérat (δ' Foi) et par celle d'un glide (ο-ιοσ-σε) (pour l'élision de la particule, voir *Od.* 11, 442, μηδέ Foi = μη-δ' Foi).

Aussi longtemps que l'on ne reconnaîtra pas l'existence du caractère opératoire de phénomènes comme l'agglomérat (/dw/ peut s'articuler /d^w/, /di/, /d'/) et comme le glide (/i/ > /j/, /u/ > /w/), normaux dans un genre narratif comme l'épopée de composition orale, on s'enferra dans des difficultés de lecture de l'hexamètre artificielles, dont on ne se tirera que par bricolage (du phonétisme, de la morphologie, de la grammaire).

Nous pouvons conclure que dans aucun contexte il n'existe une élision de la désinence I ou bien, pour les pronoms, OI du datif⁶⁶. De même, en tant que marque du génitif, O (respectivement Y) ne s'élide pas. Tel est le statut des cas obliques, par lequel ils s'opposent au cas direct de l'accusatif, dont la désinence A peut s'élider. Cette opposition est liée sans doute à la nature des voyelles de désinences (/i/ et /u/ peuvent jouer le rôle de glide ; ce n'est le cas de /a/, ni de /e/, ni de /o/), mais également à une raison fonctionnelle. Les désinences ne peuvent s'élider sans introduire des risques de confusion ; nécessairement les possibilités doivent en être limitées. L'opposition marqué / non marqué articule le système des cas : les cas obliques (génitif et datif), par opposition aux cas directs (nominatif, vocatif, accusatif) sont marqués : nécessairement leur repérage implique la présence d'une marque⁶⁷.

Conclusion du chapitre

la désinence, ionienne-attique (et achéenne) du génitif -ου est une véritable diphtongue, dont l'ancêtre le plus lointainement repérable est mycénien -o-jo. Il n'existe pas d'attestation d'un état intermédiaire -oo ; dans les plus anciennes inscriptions, cette terminaison est écrite O et la syllabe à laquelle elle appartient est traitée comme une longue. La langue épique s'en est emparée sous sa forme de diphtongue ; aucune tradition manuscrite n'atteste qu'elle ait jamais été résolue. La théorie

⁶⁵ Voir Homeri *Odyssée*, von der Muehl, au vers. La lecture μ' ἐκδείρας est celle des éditeurs modernes. Pour l'aphérèse de ε devant ἐμῶ, ἐμῆ, voir *Il.* 9, 654 et 11, 608. Dans les deux cas, les éditeurs modernes préfèrent lire respectivement τῆ ἐμῆ et τῶ ἐμῶ (abréviation de τῆ et τῶ). Dans les deux cas, les terminaisons sont clairement celles du datif. J'énonce une règle : une diphtongue longue ne s'abrège pas ; la voyelle longue est protégée par la désinence ι. La lecture correcte est celle des manuscrits τῆ ἑμῆ / τῶ ἑμῶ. Nous avons vu, dans une inscription, un cas d'aphérèse qui permet de préserver la quantité d'une terminaison.

⁶⁶ On m'objectera quelques cas d'élision de ὅμμι et un cas de ἄμμι (voir Meier-Brügger, 1986, p. 132). Si je dis que *Il.* 7, 76, par exemple, peut être lu ἄμμι ἐπιμάρτυρος et scandé *amm-jepi-mar-turo-s, on risque de me répondre que si ce n'est inaudible, c'est du moins inouï, ou mieux, unerhoert, et je risque fort de rester unerhoert.

⁶⁷ Il n'y avait pas de raison que ο ne s'élide pas, disait van Leeuwen (1892, p. 299) pour justifier la reconstitution de formules prétendument primitives. J'en propose deux. Quoi qu'il en soit, qu'il y ait des raisons ou pas, si les éditeurs anciens ont transmis le texte sans élision (à moins de dix exceptions près sur plus de 1000 occurrences, et jamais dans tous les manuscrits pour chacun des cas), c'est qu'il ne leur est pas venu à l'esprit d'en supposer dans le cas du génitif.

traditionnelle selon laquelle une terminaison -ου peut recouvrir une suite -οο, résultant de -οι-ο est construite à partir d'une généralisation abusive d'une « loi » d'abrègement de la voyelle longue, étendue au traitement des diphtongues. En revanche, la terminaison -ω du génitif lesbien était vraisemblablement traitée comme une voyelle longue.

Le comportement épique de la terminaison -οιο montre qu'elle n'a rien à voir avec mycénien -o-jo ; elle s'explique par une dérivation de type éolien des groupes /s/ + sonante ; il en existe des traces dans les inscriptions thessaliennes. En conséquence, cette désinence est une trace de morphologie éolienne dans l'épopée.

Dans la langue épique, les deux terminaisons ont été adoptées en même temps étant donné le rôle complémentaire qu'elles peuvent jouer dans la construction métrique des syntagmes du génitif.

L'analyse de la terminaison -ου en ses différents composants (*-οο, οi', -ο') est une procédure qui comporte deux arbitraires ; elle s'appuie sur l'hypothèse, à l'époque archaïque, d'une figure du génitif ionien dont rien n'atteste l'existence ; elle procède à l'élision d'une désinence nominale dont rien n'atteste clairement qu'elle ait pu être pratiquée dans la langue épique.

L'analyse des fréquences relatives des terminaisons, dont l'une est prétendue « ancienne », l'autre « récente », est fondée sur un présupposé dont l'examen montre qu'il peut conduire à des résultats aberrants. Les désinences, de manière générale, n'offrent aucun repère pour la datation des textes de l'époque archaïque. Elles permettent, considérées toutes ensemble, de définir un état de langue particulière, la langue de la narration épique sur le moule répétitif de l'hexamètre.

Dans sa tentative de reconstitution d'une *Iliade* en dialecte éolien, Fick ne pouvait pas ne pas recourir à des désinences éoliennes, sans doute, mais également ioniennes. Il convertit systématiquement la terminaison -ου dans la terminaison -ω de Lesbos, telle que l'attestent les textes de Sappho et d'Alcée. Ce faisant, il pensait sans doute résoudre élégamment le traitement ionien de cette terminaison. Sa procédure est toutefois abusive : l'état des terminaisons de Lesbos au VI^e siècle ne permet pas de reconstruire leur état au VIII^e siècle (où il situe la première composition de la « Colère d'Achille »). Ensuite, de l'écriture Ω, il n'est pas possible de déduire avec certitude la prononciation, voyelle longue ou diphtongue de la terminaison. Par ailleurs, même à l'intérieur d'une famille dialectale, les parlers locaux ne sont pas interchangeable. Fick ne pouvait donc recourir à deux terminaisons du génitif thématique sans s'interroger sur les raisons d'être d'un tel usage. Enfin il ne pouvait substituer -ω à -ου sans pratiquer la résolution des voyelles longues. Pour voir surgir les difficultés, on se reportera, p. 18, au vers A 14 : στεππατ' ἔχων ἐν χέρσι Φεκαβόλω Ἀπόλλωνος. Très vite dans son entreprise, Fick se heurtait à deux apories morphologiques. Si la restitution du digamma ne soulève guère de difficulté, en revanche χέρσι n'est pas un éolisme ; l'usage de ce type de datif dans la lyrique éolienne s'explique par un emprunt à la langue épique (voir ci-dessous). Ensuite Φεκαβόλω ne pouvait satisfaire au mètre que par abréviation d'une terminaison supposée formée d'une voyelle longue. L'abréviation maintient intact l'hiatus. Il est vrai que, dans le contexte philologique dans lequel Fick faisait cette opération, il ne pouvait venir à l'idée que d'un ingénu en procédures philologiques de lui faire ce reproche.

2 - Les noms thématiques en ā masculins

2. 1 La terminaison ionienne -ΕΩ est homérique

Il s'agit de montrer⁶⁸ que les deux terminaisons αο / εω sont, dans l'épopée *homérique*, indissociables et primitives, et que donc Πηληιάδεω Ἀχιλῆος, etc., n'est pas le résultat d'une modification formulaire intervenue dans le contexte de la transmission rhapsodique ionienne (VII^e siècle) d'une épopée élaborée au VIII^e siècle au plus tard à l'appui de la seule désinence αο, indifféremment achéenne, ionienne, ou éolienne.

Je procède d'abord à un relevé des occurrences.

Hésiode

⁶⁸ Voir également, avec quelques variations, « génitif épique » in <http://icp.ge.ch/saussure>.

Théogonie

311 : Κέρβερον ὠμηστήν, Ἴδιδεω κύνα χαλκεόφωνον,
572 : παρθένω αἰδοίη ἴκελον Κρονίδεω διὰ βουλᾶς·
768 / 774 : [ἰφθίμου τ' Ἴδιδεω καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης]
832 : ταύρου ἐριβρύχεω μένος ἀσχέτου ὄσσαν ἀγαύρου,
994 : ἦγε παρ' Αἰήτεω, τελέσας στονόεντας ἀέθλους,
870 : νόσφι Νότου Βορέω τε καὶ ἀργεστέω Ζεφύροιο·

Les Travaux et les jours

71 : παρθένω αἰδοίη ἴκελον Κρονίδεω διὰ βουλᾶς·

L'usage hésiodique est toujours le même : εω apparaît au temps fort devant consonne ; chez les lyriques éoliens (Sappho, Alcée), le génitif de la déclinaison masculine thématique en -ā est celle que l'on relève dans les inscriptions, ā. Chez Hésiode, εω peut se réécrire -ā. En admettant qu'Hésiode ait dit Ἴδιδεω, il aurait employé une forme éolienne, et non un génitif élidé.

On notera que la désinence du génitif de βορέω résulte de *βορέαο. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ω de βορέω est toujours devant voyelle et n'est pas abrégé ; ce génitif serait-il le résultat d'une syncope de ε dans βορέεω ou bien serait-ce tout simplement un génitif attique⁶⁹ ?

Iliade

Je me bornerai à un relevé des emplois dans l'*Iliade* ; je classe les occurrences par types.

Type 1 : -εω est au temps fort ; il est suivi d'une voyelle (absent chez Hésiode).

Telle est la figure qui apparaît dès le premier vers de l'*Iliade*.

Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος : 1, 1 ; 1, 322 ; 9, 166 ; 16, 269 ; 16, 653 ; 24, 406

Ἄτρεϊδεω Ἀγαμέμνονος : 2, 185 ; 11, 231

Νηληϊάδεω ἀφίκοντο : 11, 618

Πηλείδεω Ἀχιλῆος : 15, 64 ; 17, 195 ; 20, 85

Μενoitιάδεω ἀποτίση (fin de vers) : 18, 93

αἶ κέν πως σὺν νηυσὶν ἄρεω ἀλκτῆρες ἴκωνται. : *18, 213

Ἄτρεϊδεω · αὐτός : 23, 434 :

Πηληϊάδεω ἀφίκωμαι / ἀφίκοντο : 24, 431 / 448

Cela fait dix-sept occurrences, comprenant toutes, à l'exception de 18, 213, à mes yeux tardif⁷⁰, des patronymes, notamment celui d'Achille. Parmi ces désignations des personnages principaux associés à leur patronyme, la suite Μενoitιάδεω ἀποτίση est peut-être d'invention récente (si l'on considère récente l'invention de Patrocle et donc celle de sa carte d'identité légendaire). Considérer qu'Achille est un personnage de l'épopée remontant à une haute antiquité, ce n'est, sans doute, pas faire une hypothèse imprudente. En revanche la morphologie de la terminaison est récente, comme est récent le vocalisme de Ἄτρεϊδης (ε bref). Quelle était la figure sonore et métrique de ces formules dans un état antérieur de la langue épique ? Je ne crois pas qu'il soit d'une grande utilité de tenter de la reconstituer (malgré Hoekstra). Si, dans l'épopée homérique – puisque la question ne se pose pas pour Hésiode – il avait été possible d'éliminer la désinence -ο du génitif, les manuscrits auraient systématiquement attesté l'écriture Πηληϊάδαο Ἀχιλῆος. L'hypothèse d'une dégradation formulaire due à la transmission rhapsodique ionienne est une construction *ad hoc*, requise non pour expliquer l'usage d'une désinence, mais pour sauvegarder un préjugé (la première composition de l'*Iliade* au cours du VIII^e siècle). Seuls les modernes (Fick y compris) se sont amusés à supposer une telle lecture, impliquant l'élimination de la désinence du génitif⁷¹. Si, dans cette situation, l'aède avait adopté le génitif contracte de type lesbien

⁶⁹ Les grammairiens (voir Chantraine GHI, p. 65) notent que ce génitif contracte se trouve après voyelle ; voir par exemple ἐϋμμελίω, Ἐρμείω (seul exemple de génitif), Ἄτρεϊίω (une fois) dans l'*Iliade*. J'y vois une écriture Ω pour la terminaison attique -ου (au lieu de -εω ionien).

⁷⁰ A. Sauge (2007, pp. 242 sqq.

⁷¹ Chantraine, GHI, p. 200 : « Le génitif masculin repose sur une forme en -āo créée en grec d'après l'analogie des masculins en -oo. ». Brugmann (1913), p. 263 déduit -ao de -oo. .

(ou dorien, il est vrai), ce qui aurait été une commodité, des manuscrits auraient attesté la lecture Πηληιάδα Ἀχιλλῆος. Il arrive que l'on trouve attesté Πηληιάδεο (voir Ludwig, 16, 269, 653 ; 24, 406), jamais Πηληιάδα.

Type 2 : fin de vers. 2, 305 ; 2, 319 ; 4, 75 ; 9, 37 ; 12, 450 ; 16, 431 ; 18, 293 (sept occurrences)

Κρόνου πάϊς ἀγκυλομήτεω : fin de vers (une seule formule). Jamais la lecture ἀγκυλομήτα n'est attestée ; ce cas rend évident que la langue épique *homérique* exclut la terminaison contracte de timbre -ā.

Type 3 hésiodique : temps fort suivi d'une consonne ou d'une aspiration.

Τυδεΐδεω δ' ὑπερ... 5, 16 ; 5, 60 (Ἀρμονίδεω ὅς) ; 8, 16 (ἔνερθ' Αἰδεω ὅσον) ; 10, 565 : οἱ δ' ὅτε Τυδεΐδεω κλισίην ; 11, 180 : Ἀτρείδεω ὑπο ; 13, 624 : Ζηνὸς ἐριβρεμέτεω χαλεπήν ; 15, 519 : Φυλείδεω ἔταρον ; 16, 74 : Τυδεΐδεω Διομήδεος ; 16, 76 : Ἀτρείδεω Φοπός ; 16, 554 : Μενoitιάδεω Πατροκλῆος ; 20, 77 : Πριαμίδεω. τοῦ ; 23, 405 : Τυδεΐδεω ἵπποισιν (douze occurrences)

Des variantes de lecture sont proposées du type Τυδεΐδαο Διομήδεος ; une telle lecture est exclue par le mètre. Aucun manuscrit ne propose la terminaison éolienne (ou dorienne) Τυδεΐδα... Encore une fois, la lecture d'une diphtongue, écrite εω, s'impose.

Type 4a : temps faible suivi d'une consonne ou d'une aspiration.

9, 558 : Ἴδεώ θ' ὅς ... (début de vers)

20, 484 : Πείρεω υἰόν (fin de vers)

21, 86 : Ἄλτεω, ὅς (début de vers)

Πείρεω, 20, 484, est problématique. Voici ce que disent les scholies :

Ariston. Πείρεω υἰόν· ὅτι Ζηνόδοτος γράφει « Πειρέως υἰόν », ἄμετρον ποιῶν τὸν στίχον καὶ παράλογον· ἔστι γὰρ Πείρωσ τὸ ὄνομα (cf. B 844. Δ 520. 525). νῦν δὲ ἐσχημάτικεν ἀπὸ τοῦ Πείρεως, ὡς Μενέλεω. ἀδελὸν δέ, εἰ τοῦ Θρακῶν ἠγουμένου ἢ ἐτέρου τινὸς ὁμώνυμου. A

Πείρεω υἰόν· ὡς Μενέλεω· ἢ γὰρ εὐθείᾳ ἐστὶ Πείρεως, ὅπερ ἐν ἄλλοις « Πείροος » (B 844) λέγεται καὶ « Πείρωσ » (D 520. 525). b(BCE3)T ὁ δὲ Ζηνόδοτος « Πειρέως » γράφει ἀπὸ τῆς Πειρεὺς εὐθείας. T Did. <Πείρεω:> οὕτως Πείρεω, ὡς ἀπὸ εὐθείας τῆς Πείρεως. Aint

Les premières occurrences du nom dans l'*Illiade* (2, 844 ; 4, 525), au nominatif, sont écrites Πείροος, attesté également sous la forme Πείρωσ si l'on en croit un scholiaste. On supposera donc la formation d'un nom avec suffixe /w/, Πείρῳσ ou même Πέρῳσ. Il ne serait pas invraisemblable que l'occurrence du chant 20 ait été primitivement écrite Πείρω, à lire Πείρῳσ. Mais on ne peut pas exclure le génitif d'un nom, forgé pour le besoin du contexte, Πείρης.

Des manuscrits ont la leçon Ἄλταο, supposent donc une élision. La lecture Ἄλτεω est également attestée ; même hésitation pour une seule autre occurrence (*Il.* 18, 93), ce qui fait deux cas sur environ 250 terminaisons -ao dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Deux *hésitations* sur un tel ensemble : il n'est en tous les cas pas possible de prendre appui sur elles pour affirmer que la désinence -o du génitif s'élidait dans l'épopée homérique.

Type 4b : temps faible suivi d'une voyelle ; néant, si l'on considère l'aspiration comme un marqueur de frontière de mot (voir les deux occurrences ci-dessus).

Il n'y a pas à contourner l'évidence textuelle au nom de ce que devrait être la langue épique conformément à un préjugé sur l'âge d'Homère⁷² : il existe, dans l'épopée homérique, une désinence *ionienne* du génitif des noms masculins de thème -ā (elle est attestée dans les inscriptions archaïques) ;

⁷²

Les grammairiens Monro, Van Leeuwen, Chantraine sont unanimes ; les désinences ioniennes sont imputables à la transmission d'une *Illiade* du VIII^e siècle par les rhapsodes ioniens au cours du VII^e siècle, voire ont été adoptées au moment de la recension athénienne du VI^e siècle. Un présupposé, la composition de l'*Illiade* au VIII^e siècle, ne se soutient que d'une hypothèse supplémentaire, la transmission rhapsodique ionienne ultérieure. Serait-ce à celui qui fait l'économie d'une explication romanesque en matière d'histoire de donner ses preuves ?

$\bar{a} > \text{æ}$ en ionien-attique ; $-a\omicron > -\epsilon\omega$ est une transformation ionienne orientale. La plus ancienne attestation de la transformation est l'inscription de Naxos, trouvée à Délos, datant d'environ 650, notant /æ/ d'un signe graphique particulier⁷³. Il n'est pas difficile de reconstituer, dans la première et la troisième lignes, des hexamètres ; la seconde ligne $\theta\acute{o}\rho\eta \Delta\epsilon\iota\nu\omicron\delta\acute{\iota}\kappa\eta\omicron \tau\omicron \text{Nax}\acute{\sigma}\acute{\iota}\omicron \xi\eta\sigma\omicron\chi\omicron\varsigma \acute{\alpha}\lambda\lambda\acute{\eta}\omicron\nu$ est donc également un hexamètre ; il n'est possible de l'obtenir que si nous lisons $-\kappa\eta\omicron$ et $-\lambda\eta\omicron\nu$ comme une seule syllabe, c'est-à-dire comme si nous avions, dans un texte épique, $-\kappa\epsilon\omega$ et $-\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu$ (pour $\acute{\alpha}\lambda\text{-}\lambda\acute{\alpha}\omicron\nu$). Nous aurons à revenir sur l'inscription et sa graphie.

2. 2 Les déclinaisons des noms thématiques en \bar{a}

La formation des génitifs des noms thématiques masculins en \bar{a} est objet de débats. Van Leeuwen suggérait que la terminaison dérive de $*-asjo$ [§ 55, p. 193, *Enchiridium*, 1892. Voir également Blümel (1982), p. 234]. L'explication a été mise en doute en raison des témoignages mycéniens⁷⁴, qui attestent, pour ce type de génitif, l'écriture $-a-o$, et non $-a-jo$ comme il existe, parallèlement, $o-jo$ pour la désinence thématique en $-o$. Wathelet comme Ruipérez (1979, p. 387) nous le rappellent : dans le syllabaire mycénien, la notation de $*j$ n'était pas constante, à l'initiale ou à l'intérieur du mot. Enfin, mycénien transcrit $*-o-jo$ peut être interprété $*-o-ho$, voire $-o-h'o$ (palatalisation). En tout état de cause, une équivalence mycénienne $-a-jo / -o-jo$ n'est pas attestée.

Dans les inscriptions archaïques, deux types de terminaison apparaissent ($-\epsilon\omega$, $\epsilon\omicron$ ou $-a\omicron$ d'un côté, $-a$ de l'autre ; il est probable qu'il faille rejeter l'existence d'une terminaison $-\alpha\varsigma$, encore que, nous le verrons, le doute reste permis). Pour la modification, à l'époque mycénienne, de la terminaison du génitif des noms thématiques en $-a$, Hajnal (1995, pp. 51-54) a proposé une explication qui rend compte et de l'écriture mycénienne et de la diachronie : les noms masculins en \bar{a} ont adopté le nominatif et le génitif des noms-racines, athématiques, en $-t\bar{a}s$ ⁷⁵, qui eux-mêmes ont été assimilés aux noms thématiques. Par assimilation avec la déclinaison thématique, $*-tas$, tan , tos , ti sont devenus $-tas$, tan , $taos$, tai . Les noms primitifs en \bar{a} ont été déclinés selon le nouveau paradigme ($-as / -an / -aos / -ai$). Posons un paradigme transitoire, nominatif $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\alpha\varsigma$, accusatif $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\alpha\nu$, génitif $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\alpha\eta\omicron\varsigma$, datif $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{o}\tau\alpha\eta\acute{\iota}$. A l'exception du génitif, le paradigme est analogue à celui de la déclinaison des noms thématiques en $-o$, où la désinence $-os$ est celle du nominatif. Elle ne pouvait donc être maintenue comme désinence d'un génitif thématique, d'où $\bar{a}hos > \bar{a}ho$. Ainsi sont unifiées les désinences ($-\varsigma$, $-v$, $-o$, $-i$) de la déclinaison thématique masculine, qu'elle soit en $-o$ ou en \bar{a} , cela en mycénien. La formation a été adoptée en ionien, où elle est devenue $-\eta\omicron > -\epsilon\omega$.

Je suggère l'hypothèse que l'uniformisation ne s'est pas répandue dans tous les dialectes : des inscriptions (voir LSAG, p. 265, note 5 ; p. 227 et pp. 379-380 : $\text{Bou}\lambda\iota\alpha\delta\alpha$ et $\text{M}\iota\kappa\upsilon\theta\alpha\varsigma$ sur le même support du début du V^e siècle, trouvé en Acarnanie) attesteraient, sous la forme d'un *lapsus*, la survie

⁷³ Pour la datation sur des critères d'écriture, voir Jeffery, LSAG, p. 291.

⁷⁴ Voir Wathelet (1970), p. 235, note 36, qui cite Chantraine, *Morphologie historique du grec* (édition de 1973, p. 55. Chantraine se contente, comme dans *Grammaire homérique*, de supposer une formation analogique sans proposer aucune dérivation.) La proposition de Geiss H., *Glotta*, 35, (1956), pp. 142-144 ($-o$ dérive du génitif pronominal $-so$) serait de l'eau apportée au moulin de Ruipérez ; elle s'appuie sur l'hypothèse d'une désinence dont on peut faire l'économie. Lejeune (*Le génitif singulier thématique*, *Rph*, 69, 1965, p. 20) « propose deux solutions, nous dit Wathelet : reporter dans un passé très lointain la création de $-\bar{a}o$, à une époque où $*oo$ coexistait encore avec $-oio$ ou bien voir dans $-\bar{a}o$ un remodelage approximatif du génitif pluriel en $-a\omega\nu$, avec le $-o$ final du génitif thématique (qu'il s'agisse de $*-oo$ ou de $-oio$. » La valeur du premier terme de l'alternative dépend de la valeur de l'hypothèse sur laquelle il repose ; j'ai montré plus haut que mycénien $*oi-o$ est une reconstruction inadéquate d'un processus dont elle ne peut pas rendre compte.

⁷⁵ Sur la formation du suffixe $-tas$ à partir de noms racines, voir Risch, *Kleine Schriften*, pp. 176-186, d'abord paru dans *BSL*, 69 (1974) : 109-119. Risch rappelle que c'est le mérite de Leukart d'avoir perçu le processus : $*ores-s\bar{a}-s$ (« celui qui se tient (debout) dans la montagne » (« le berger » ?) est articulé $*orest-as$ et est interprété comme un nom à suffixe thématique $-t\bar{a}-s$. Ce qui paraît le plus pertinent dans l'explication de Hajnal, c'est la dérivation de $-a\omicron$ à partir du génitif de la déclinaison athématique, $-o\varsigma$. Pour une mise au point du processus primitif du passage de la déclinaison athématique à la déclinaison thématique en \bar{a} (avec modification du paradigme), voir Leukart (1994), pp. 41-45. Pour une explication, articulant « esprit de géométrie » et « esprit de finesse », de la formation des noms en $-t\bar{a}s$, voir, *ibidem*, pp. 147-160.

tardive des terminaisons du nominatif $-\bar{a}$ et du génitif $-\bar{a}\zeta$ ⁷⁶. Nous pouvons faire l'hypothèse que dans les dialectes du Nord-Ouest, notamment, par conséquence en dorien et également en thessalien, le processus de transformation n'a pas été le même qu'en mycénien : la corrélation nominatif $-a(s)$ / génitif $-as$ ou $-os$ n'est pas systématiquement devenue nominatif $-\bar{a}s$ / génitif $-\bar{a}\omega$, mais nominatif $-\bar{a}s$ / génitif à désinence zéro $-\bar{a}$. Ainsi, les terminaisons $-\bar{a}$ des génitifs doriens et du génitif de Lesbos pourraient avoir toujours existé dans le cadre du nouveau paradigme ; elles ne sont pas certainement le résultat d'une contraction. D'où les aèdes ont-ils donc *certainement* emprunté la terminaison $-a\omega$? De l'achéen survivant en Arcadie (il existe à Tégée une trace de la terminaison $-a\omega$ dans le groupe $\Delta\iota\omicron\varsigma$ $\Sigma\tau\omicron\rho\pi a\omega$, fin du VI^e ; voir LSAG, p. 210) ? Le milieu géographique dans lequel s'est développée la langue épique suggère une réponse plus simple, obvie : ce sont les aèdes béotiens qui l'ont introduite dans la langue épique⁷⁷ ainsi que les formes brèves $-\bar{a}$ du nominatif. Il me faut donc réviser ce que je suggérais plus haut : en même temps que cette terminaison $-\bar{a}\omega$, devenue « éolienne » par l'appropriation que les Béotiens en ont faite, par contact avec l'Eubée ou l'Attique (où l'on a hérité la terminaison du mycénien), les aèdes de Béotie, et donc Hésiode, ont adopté la terminaison ionienne monosyllabique, indifféremment utilisable devant consonne ou voyelle, $-\varepsilon\omega$. Les Béotiens de l'ère post-mycénienne, venus entre autres régions de Thessalie, ayant obligé une partie de la population locale à chercher fortune ailleurs (à Lesbos, par exemple) ont adopté la déclinaison $-a\zeta$ / $-a\omega$ après leur installation (d'où l'alternance $-a\zeta$ / $-a$ à Lesbos), avant que le processus de fermeture de $\bar{a} \rightarrow \bar{a}$ ne soit engagé en Eubée⁷⁸.

Pourquoi les aèdes ont-ils donc adoptés la terminaison $-\varepsilon\omega$ du génitif plutôt que la terminaison en \bar{a} ? Il est une réponse simple à la question, me semble-t-il ; la terminaison ionienne a un double mérite : elle permet de préserver la désinence $-o$ du génitif ; devant voyelle, $-\varepsilon\omega$ préserve sa quantité tout en évitant un hiatus (la désinence s'articule alors comme un glide).

⁷⁶ Il est vrai que l'hypothèse de Bechtel a été mise à mal par trois travaux successifs parus dans *Glotta* à quelques années d'intervalle : D'abord A. Morpurgo (1961), en établissant la liste, a mis en évidence que plus d'un génitif prétendument masculin devait être interprété comme féminin ; puis elle a relevé dans les listes des erreurs qui devaient être dues à des étourderies de lapicide. Ensuite O. Masson (1965) a éliminé tous les génitifs en $-a\zeta$ qu'A. Morpurgo avait pensé authentiques, enfin Méndez Dosuna (1982) a pensé démontrer qu'aucun nominatif en $-a$ ne pouvait être retenu (les occurrences béotiennes peuvent être considérées comme des vocatifs, par exemple ; les autres exemples cités peuvent être tenus pour des erreurs ou de mauvaises lectures). Encore une fois, raisonnons. Les nominatifs de matronymes en $-a$ sont non moins des hypothèses que celles de génitifs masculins. Nombre des terminaisons $-a\zeta$ qui doivent être considérées comme des nominatifs et non comme des génitifs, ou, inversement, nombre de celles en $-a$ qui doivent être considérées comme des génitifs et non comme des nominatifs sont imputées à des erreurs de lapicides. Les terminaisons en $-a$ notamment sont attestées dans des inscriptions tardives, en Acharnanie, par exemple, dans des régions qui subissent depuis peu l'influence des pratiques des Cités historiques (établissement des listes de magistrats, etc.). Je crois légitime de se demander si les erreurs ne sont pas significatives : ne seraient-elles pas dues à l'interférence entre deux systèmes de terminaison, un système qui devient commun à tous les dialectes non attiques ou non ioniens, celui d'une uniformisation de la déclinaison des noms masculins en $-\bar{a}$ sur un seul paradigme, nominatif $-\bar{a}s$, génitif $-\bar{a}$? Dans les régions continentales qui ont exercé, sous des formes diverses, leur domination (Sparte, Corinthe, Mégare, Athènes, Thèbes), par des influences réciproques, les terminaisons $-\bar{a}s$ du nominatif, $-\bar{a}\omega$ ou $-\bar{a}$ du génitif auraient diffusé depuis la période mycénienne, période à laquelle le système a été adopté. Il ne l'a peut-être pas été de la même façon partout : dans le domaine dorien, par exemple, et à Lesbos, on a pu, en quelque sorte, simplement « roquer » les formes du nominatif et du génitif primitifs ($-\bar{a}$ / $-\bar{a}s$). Ce « roque » a pu être accompli plus tardivement dans les régions des marges, au moment de l'adoption d'une *koinè*. Les lapicides commettaient des erreurs parce qu'ils inscrivaient, par automatisme, la terminaison primitive ($-\bar{a}$ / $-\bar{a}s$) qui était encore en usage dans la langue parlée. On ne peut exclure que le béotien archaïque ait employé une terminaison $-a$ du nominatif en face de $-a\omega$ du génitif. Un usage des terminaisons du vocatif pour le nominatif, aussi bien chez Homère, Hésiode ($\mu\eta\tau\acute{\iota}\epsilon\tau\alpha$) que dans les inscriptions, me laisse fort dubitatif.

⁷⁷ Pour les traces du génitif $-a\omega$ dans les inscriptions béotiennes, voir Thumb-Scherer, pp. 35-36 ; O. Hoffmann, p. 538. La terminaison béotienne est un emprunt probable à l'ionien occidental (eubéen ?).

⁷⁸ Voir l'inscription eubéenne du VII^e siècle, Πύ(ρ)ρος μ' ἐποίησεν Ἀγασιλῆφο, Tarbell et Buck (1902, pp. 41-48) ; Buck (1955, p. 171) ; SGDI, 3292 ; LSAG, p. 402, planche 6, aryballe, N° 22). Jeffery la date de 650 environ. Nous aurons quelque raison de revenir sur l'écriture Ἀγασιλῆφο. Je ne retiens ici que la trace de la fermeture eubéenne de $-\bar{a}$ au contact de la désinence $-o$ ($-\bar{a}\omega$). Le destin des désinences attiques du génitif ($-\bar{a}\omega > -ou$; $-\bar{a}\omega\bar{n} > -\bar{o}\bar{n}$) laisse place à l'hypothèse que, dans ce contexte, $-\bar{a}$ ne s'est pas fermé, mais s'est assimilé à $-o$ / $-\bar{o}$. Les Béotiens ont donc adopté la terminaison $-\bar{a}\omega$ au cours du IX^e ou du VIII^e siècle.

Voici donc où nous en sommes arrivés : la terminaison $-ao$ est d'origine mycénienne ; elle a été empruntée à un dialecte apparenté au mycénien (eubéen attique) en Béotie à la période post-mycénienne des mouvements de population, après l'émigration éolienne en Asie Mineure ; dans les autres dialectes du Nord-Ouest, rien ne permet d'affirmer que la terminaison $-ā$ du génitif est le résultat d'une contraction. En ionien oriental $ā$ se ferme si bien que $-āo$ s'articule $-æo$. La langue épique atteste la présence de ces deux types de terminaison, qui se requièrent l'une l'autre en tant que, sur le plan métrique, elles jouent un rôle complémentaire. La langue épique que nous connaissons est donc contemporaine de l'époque où ces deux terminaisons ont coexisté dans les dialectes historiques ; elle est postérieure à la transformation $-āo \rightarrow -æo$. Avons-nous des indices qui permettent de délimiter l'époque de cette transformation ?

2. 3 Époque de la métathèse ionienne $-āo \rightarrow -eō$

Quand a eu lieu la fermeture de la voyelle longue en ionien oriental et occidental ? La question n'est pas sans intérêt puisque la morphologie de l'épopée telle qu'elle nous a été transmise et l'usage de la terminaison monosyllabique ionienne $-εω$ sont étroitement corrélés (voir l'argumentation plus haut).

La fermeture de $-ā$ est un processus que l'on peut dater de manière plus précise qu'on ne le fait. On explique habituellement qu'au moment où les aèdes ioniens ont pris le relais de la composition épique, ils ignoraient l'articulation de $-ā$, l'ayant perdue à la suite d'une fermeture de la voyelle longue, ne l'ayant pas encore retrouvée à la suite d'un ultime allongement compensatoire par amuïssement de v devant ς (*boulans* > *boulās*). La fermeture de $-ā$, pense-t-on, doit se situer à l'époque où Ioniens orientaux et habitants de l'Attique se fréquentaient (puisqu'elle leur est commune), donc au X^e siècle au plus tard⁷⁹ ; le retour de $-ā$ doit se situer après une époque où les Mèdes sont apparus sur la scène méditerranéenne, puisque *Mād-* est devenu *Mĩδ-* en ionien (voir Lejeune, 1972, p. 235), soit, pense-t-on généralement, au cours du VIII^e siècle⁸⁰. Un raisonnement sur les règles de l'allongement syllabique compensatoire et sur des faits épigraphiques, isolés, certes, mais irrécusables, permettent d'invalider une telle explication.

⁷⁹ Peters (1995, p. 193) la situe déjà comme un fait accompli en 1150 !

⁸⁰ Je me permets de rappeler ici les considérations de Laroche (1972), fondées sur des données épigraphiques, qui suggèrent une connaissance tardive des Mèdes dans l'espace Moyen-oriental. Certes Gusmani (1976), pp. 77-82 a montré que les conclusions de Laroche n'étaient pas contraignantes. *Mĩδος* n'est pas nécessairement devenu *Mĩδος* en ionien ; il est possible de supposer que déjà les Ioniens ne connaissaient plus $-ā$ au moment de l'apparition des Mèdes et qu'ils ont adapté à leur propre phonétisme un son qu'ils ne connaissaient plus. A quoi l'on répondra qu'il fallait donc que les Ioniens sachent encore que $-æ$ était pour eux un équivalent de $-ā$; la transformation était donc récente. Il semble que ce soit un point de vue unanime des spécialistes de supposer que, à un moment de l'histoire de l'ionien, $-ā$ avait totalement disparu du dialecte. J'ai raisonné moi-même à partir de ce présupposé (première section de mon article de 2004), à tort. Le procès de fermeture de $-ā$ s'est développé différemment dans les diverses familles de l'ionien ; il n'a concerné, en attique, par exemple, la voyelle longue que dans certains contextes phonétiques (après consonne, par exemple) ; il n'a pas eu lieu en contexte de la désinence $-āo$ (puisque, en attique, $-āo$ est devenu $-ou$) ou en contexte vocalique ($/i/$, $/e/$) ou après ρ . En ionien oriental le processus s'est arrêté en contexte de $-ns$ dans certaines conditions (à la désinence notamment). Cela laisse ouverte l'hypothèse qu'en effet, en ionien, *Mĩδος* est devenu *Mĩδος* dans le contexte de la fermeture de $-ā$ et Laroche avait sans doute raison de suggérer que la fermeture de $-ā$ dans l'ensemble de la famille dialectale ionienne peut s'expliquer par une particularité articulaire.

L'inscription sur le vase du Dipylon⁸¹, à Athènes, (LSAG, p. 401, planche 1, N° 1 ; le vase y est daté de 725) écrit ὄρχεστον le génitif pluriel de ὄρχηστῶν, contraction de ὄρχηστᾶων (première attestation littéraire de ce génitif dans les *Mémoires* de Xénophon). Seul ὄρχηστήν apparaît chez Homère (*Il.* 16, 617). Le nom, ionien ou dorien, est de la forme ὄρχηστής / ὄρχήστας (ε de ὄρχεστον n'est donc pas la trace d'une fermeture de ā). Dans l'inscription, ορχεστον fait partie d'un hexamètre dactylique (en vérité, entièrement spondaïque*) ; -ον est donc une « contraction » de -ā dans -αων ; la fermeture -αων → -ηων aurait été notée *-εον. Nous avons là un indice que le processus de fermeture de ā, dans la désinence, n'était pas opératoire à Athènes au début du dernier tiers du VIII^e (ou, pour une datation plus large, dans la seconde moitié du VIII^e siècle). Je reformule l'hypothèse : l'a-t-il jamais été dans ce contexte vocalique en dialecte attique ? Le processus de fermeture de ā n'est pas le même en Attique qu'en Ionie orientale.

Une autre particularité graphique offre matière à réflexion : j'ai cité (voir note 77) la graphie eubéenne, datable, au plus tard, de 650, αγασίλεφο⁸². Chez Hérodote est attesté un personnage du nom de Ἡγησίλεως (7, 204, 5 et 8, 131, 5) ; le même nom apparaît, en attique, chez Xénophon et Démosthène (*Ambassade*, 290). Xénophon adoptera la forme spartiate du nom des rois, Ἀγησίλαος ; la syllabe initiale n'y est pas aspirée⁸³. L'écriture eubéenne du vase protocorinthien αγασίλεφο peut difficilement être autre chose que celle d'un nom qui deviendra en ionien et en attique Ἡγησίλεως, en dorien Ἀγησίλαος (ou Ἀγεσίλαος) « Guide de la troupe ». Lejeune⁸⁴ transcrit avec -a bref la syllabe -γα. Rien ne le légitime à le faire, si ce n'est le présupposé que, étant donné son écriture, cet alpha ne peut pas être long ! Qu'en est-il donc de l'alpha initial ? L'absence d'aspiration ne fait donc pas difficulté. En revanche font difficulté l'écriture de la syllabe initiale et la vocalisation ἀγασίλεφο au lieu de ἐγεσίλεφο attendu en Eubée. Schwyzer⁸⁵ cite une forme Ἀγασίλαος à Oropos, du début du VI^e siècle. La forme Ἀγασίλαος pouvait être une particularité locale, entre Eubée, Oropie et proche

81 Pour une discussion de l'inscription, avec références, voir Duhoux (1991). Sur le génitif pluriel, l'auteur se contente de la remarque : « Observer le génitif pluriel en -ῶν du thème en -ας, attesté chez Homère, mais qui est un atticisme. » (pp. 155-156). Il est vrai que cela est déjà trop en dire, peut-être. Comment un atticisme s'est-il glissé chez un Homère Ionien oriental du VIII^e siècle ? Cela dit, cette manie de voir Homère partout où il y a un hexamètre est agaçante, tant elle donne le sentiment d'une indigence du raisonnement. Même (?) au VIII^e siècle, il y avait des hommes ou des femmes capables de composer des vers ! On n'avait pas besoin d'être chantre épique pour faire un hexamètre, qui appartient également au domaine de la poésie lyrique.

Aux analyses qui ont été faites de la partie clairement lisible de l'inscription, je me permettrai d'ajouter deux remarques. Ce que l'on transcrit comme un signe de l'aspiration à l'initiale de ἠος, le rectangle posé de chant, barré en son milieu, ne serait-il pas plutôt une notation de /j/ (ὀ-ς provient de *jo-) ? L'inscription de Naxos nous donnera l'occasion de revenir sur ce problème. Ensuite, ne faudrait-il pas plutôt lire παῖζει, *paid-sei* (ζ = ds = temps futur), en raison de la situation et de l'emploi de νῦν : « Celui des danseurs qui, à partir de maintenant – = dans le contexte du concours dont le premier prix est l'œnochoé – exécutera la danse la plus légère, ceci sera à lui... »

82 Sur l'inscription, voir Tarbell (1902), pp. 41-46. Les épigraphistes ont été préoccupés de la présence d'un digamma. Voir Buck, qui défend l'authenticité du phonème (1902), pp. 47-48. En revanche, il ne dit rien de l'écriture de ā. Tarbell, qui note la position inversée de A suggère déjà l'hypothèse que le potier a pu poser le lécythe sur l'ouverture. Il fait de Ἀγασίληφο un précurseur de Ἀγασίλεω « the so-called Attic Second Declension ». Ni Ἀγασίλεω, ni Ἀγησίλεω ne sont attestés dans les textes attiques (Xénophon emploie le génitif Ἀγησίλαου). Le rejet par Hoffmann de l'idée que F puisse être considéré comme un phonème tient à sa conviction que dès le VIII^e siècle F intervocalique avait disparu en ionien (voir référence dans la courte note de Buck, 1902, p. 47).

83 Pour l'absence, sporadique, d'aspiration, voir Chantraine (1956), p. 92, en note. Chantraine attribue cette absence à la proximité entre ἄγω et ἡγέομαι. N'y aurait-il pas plutôt, là, une particularité de l'éolien où les mots dont l'initiale est ā ne sont pas aspirés ? Voir, par exemple, ἄλιξ / ἀέλιος.

84 Dans ses remarques sur l'écriture d'inscriptions anciennes (1945, p. 103). Dans *Phonétique* (1972, note p. 174), il se contente de donner le nom en référence, sans commentaire.

85 (1930), p. 103. Il remarque en introduction aux diverses formes composées avec -λαος / -λας qu'il s'agit difficilement (kaum) de reliquats d'une époque où l'on employait encore alpha long pour η en Attique ; il s'agit plutôt d'emprunts épiques et de formes qui ne sont pas celles du dialecte ionien ; elles témoignent plutôt de la suprématie spartiate au VI^e siècle ! Etant donné le témoignage de Pindare (voir ci-dessous), il paraît plus approprié de faire l'hypothèse que dans l'espace enveloppant le Nord de l'Eubée, Oropos et en tous les cas l'Est de la Béotie, le nom était vocalisé Ἀγασίλαος et non Ἀγησίλαος.

Béotie (elle est encore attestée tardivement à Oropos comme nom d'un Athénien⁸⁶ ; voir *IG VII*, 381, p. 183, Dittenberg éd., Berlin, 1892). Sur le vase d'Erétrie, faut-il tenir compte d'une bizarrerie graphique, la position inversée des deux A ? (voir LSAG, photographie, planche⁸⁷ 6) ? Est-elle accidentelle ? A-t-elle une signification ? Doit-elle servir d'indice à une prononciation particulière de /a/ ? Toujours est-il que le premier A renversé, à tout le moins, est la transcription de ā- dans une figure de mot où la seconde partie du nom atteste la fermeture -æ / -ē du même phonème.

La graphie « ΑΓΑ » atteste que la fermeture de -ā en ionien occidental n'était pas achevée vers le début ou le milieu du VII^e siècle⁸⁸, tandis que vers 650, à Naxos, (voir LSAG, p. 411, sous Naxos et Planche 55, N° 2) -ηο était traité comme une seule syllabe.

On objectera à l'affirmation qu'*Ἀγασίλαος* n'est pas formé sur la même réaction verbale que *Ἡγησίλεως* / *Ἀγησίλαος* / *Ἀγεσίλαος*, soit sur le verbe *ἡγέομαι*. Le nom formé sur le verbe *ἄγω* a produit *Ἀγέλαος*. Qu'*Ἀγασικλῆς* soit composé sur *ἄγαμαι* serait susceptible d'une explication sémantique : « Qui accorde un haut prix à la gloire ». Mais ce ne peut être le cas. *Ἡγησικλῆς* est attesté, chez Hérodote, comme le nom d'un roi de Sparte. Le nom existe également sous la forme *Ἀγησικλῆς*. Manifestement *Ἀγασίλαος* est à *Ἡγησίλεως* ce que *Ἀγασικλῆς* (*Ἀγασικλέ-ει* chez Pindare, frag. 94 b, ligne 38, Snell-Maehler edd.) est à *Ἡγησικλῆς*. Par ailleurs, **αγασι-* ne peut être qu'une formation sur un verbe dissyllabique ; aussi bien *ἄγω* qu'*ἄγαμαι* sont exclus ; seul reste *ἡγέ-ομαι* / *ἀγά-ομαι*, provenant de **sāgj-*. d'où en laconien (*h*)*āgejsi-* > (*h*)*āgēsi-* ou (*h*)*āgjesi-* > (*h*)*āgesi*. La forme eubéenne ou d'Oropos *ἀγασι-* est influencée par le béotien. Sur le vase d'Erétrie, l'écriture du nom est eubéenne ; c'est une articulation eubéenne que le peintre a transcrite. Dans cette articulation, il différenciait les deux A (longs) *ἀγασι-* de celui de *-λαος*, qu'il a écrit -E.

Un processus était en train de s'accomplir, venu d'Asie Mineure, inachevé en ionien occidental.

L'hypothèse se confirme que la fermeture de -ā est un procès entamé dans la population ionienne d'Asie Mineure, supposons, dans la seconde moitié du VIII^e siècle ; peu à peu, elle a diffusé jusque parmi les sujets du dialecte ionien d'Occident ; le processus de diffusion était peut-être en cours encore dans la première moitié du VII^e siècle ; il n'était pas achevé en Eubée et, par hypothèse, en Attique. Enfin, dans l'ensemble du domaine ionien, le procès de fermeture de -ā s'est réalisé selon des modalités différentes.

2. 4 Maintien de -ā en ionien oriental et en ionien occidental

En ionien oriental, la fermeture s'est réalisée en contact vocalique, semi-vocalique et consonantique mais non dans les suites **-antja* / *-ans* qui sont devenues respectivement (p)-āsa (-ās'a dans un premier temps ?) / (boul)-ās. Car, en ionien, une suspension du processus de fermeture de ā devant *-ns*

⁸⁶ Raisonons sur ce fait : à l'époque classique, à Oropos, qui faisait alors partie de l'Attique, le nom propre béotien (voir Pindare) *Ἀγασίλαος* s'est maintenu. Si, dans le même contexte dialectal, dans la première partie du VII^e siècle, *Ἀγασιλάου* était écrit *αγασιλεο*, c'est que ā dans le deuxième membre du composé subissait une fermeture, qui ne s'est pas étendue à tout le nom ; *Ἀγασίλαος* s'est maintenu dans le même espace dialectal. Cela signifie que *ἀγασιλεο* est la trace d'une modification de ā qui en est à ses débuts, mais qui ne s'est pas maintenue.

⁸⁷ Jeffery (LSAG, p. 84, note 2) ne s'explique pas autrement ces deux A inversés que par le fait que le peintre / potier aurait tenu l'oenoché à l'envers sur son tour. C'est, à une difficulté en ajouter une autre. Un potier dessine ou écrit en tenant l'objet sur ses genoux. Pourquoi, en écrivant à l'envers, ne se serait-il trompé que pour deux lettres ? La position particulière des deux lettres est délibérée.

⁸⁸ Pour la datation, voir l'hésitation de Jeffery, LSAG (pp. 83-84). La spécialiste s'abstient de tout commentaire sur la figure du nom *αγασιλεφο*. L'écriture est eubéenne (Buck, *l.c.*) l'aryballe d'imitation corinthienne. La morphologie du mot ne peut être corinthienne ni béotienne puisque la fermeture de ā est attestée dans *-λεφο*. La petite tasse de Pithekoussai (anoblie en « coupe de Nestor » !) attesterait la terminaison *αφροδιτες*, soit, vers la fin du VIII^e siècle, la fermeture de ā dans une désinence. D'une part, la lecture -E n'est pas sûre (voir la transcription in LSAG, planche 47, N° 1) ; une perception n'est pas ingénue ; elle est orientée par ce que l'on croit savoir d'un objet ; la conviction que la terminaison comporte E induira à lire E des traits indistincts. D'autre part, les deux inscriptions, celle de l'aryballe d'Erétrie et celle de la tasse de la colonie de Chalkis, pourraient être proches dans le temps. Les inscriptions eubéennes autorisent à situer le processus de fermeture de ā, en ionien occidental, à la terminaison du mot ou au contact de la désinence, au tournant du VIII^e et du VII^e siècle.

ou *-nsj* est plus probable qu'une réappropriation de la voyelle longue sous forme d'un dernier allongement compensatoire au moment de ce qu'il faudrait interpréter comme un amuïssement de *-n* devant *-s*. Ce qui est en jeu, c'est la particularité du comportement phonétique de la suite⁸⁹.

On distingue entre *-ns* ancien et *-ns* secondaire : *δήνεα* et *ἔφρηνα*, nous dit-on (Chantraine, GHI p. 171) font partie du premier ensemble, *πανσ-* / *βουλά-νς* du second. Nous ne pouvons intégrer dans le même ensemble *δήνεα* (formation ancienne) et les aoristes en *-σα*, de formation récente. Dans le cas de *δήνεα*, la chute de sigma est l'explication la plus probable (racine **dans-* ; voir Chantraine, *DELG*, sous *δήνεα*) ; elle provoque en effet l'allongement de *-a*, puis, en ionien, sa fermeture. C'est à tort que l'on suppose une analogie entre ce traitement et celui des aoristes des verbes en *λ, μ, ν, ρ*. Dans ce cas-là, il faut partir non de *φαν-* ou *μεν-* par exemple, mais de **phain-* et de **men'* (*menj*) (n palatalisé) qui deviennent **phajns-a* / *mejns-a* à l'aoriste, puis *-ajnsa* aboutit à *ana*, *-ejns* aboutit à *-ejna*, d'où *ἔφρηνα* / *ἔμεινα*. Les verbes de types *κρίνω* font de leur côté *krin'ō* > **krijnsa* > *krijna*, d'où *κρίνα*. Un allongement de *μέν-* aurait donné **μην-*, comme l'allongement de *ε-* initial par l'augment donne *η-* (*ἦθελον*) et non *ει-* (*εἶχον* provient de **ἔχεχον* > **ἔεχον*. Règle : lorsque deux voyelles de même timbre se suivent, l'articulation de la seconde est plus fermée que celle de la première ; *εε-* > *ει-*). Dans les aoristes du type *ἔμεινα*, *ἔνειμα*, *ἦγγειλα*, *-ει* ne peut pas être la trace d'un allongement ; il ne peut être que la trace d'un recul de la palatalisation, dont la conséquence est une diphthongaison compensatoire de l'amuïssement de /s/ (*-n's* > *-i-n*). La formation des aoristes des verbes à liquide ne peut pas être utilisée comme un indice de la fermeture de *ā* ni en ionien, ni en attique (puisque *ē* dans ce cas provient de *-āj* → *-æj* → *-ē* et non de *-ā* seulement).

Qu'en est-il des conséquences phonétiques de la chute de *-ν* devant *-ς* ? On remarquera d'abord, qu'à date ancienne, la chute de *ν* ne provoque pas d'allongement (voir Buck, 1955, p. 67, *kenstos* > *κεστός*). Dans la formation des datifs pluriels des noms de thème *-ν*, lorsque la voyelle du radical est brève, elle reste brève après la chute de *ν* (*δαίμοσι* / *ποιμέσιν* (*Il.* 3, 11)⁹⁰). La chute de *-n* devant *-s* ne peut donc pas être traitée comme la chute de *-s* après *-n*. S'agit-il bien d'un amuïssement de la sonante nasale à proprement parler ? Considérons la différence de traitement en éolien oriental et en ionien, *παῖσα*, *μοῖσα*, les terminaisons féminines *-αις* de l'accusatif d'un côté, *πᾶσα*, *μοῦσα*, *τάς*, (*τούς*) de l'autre. Les écritures *Μοῖσα* / *Μοῦσα* transcrivent les résultats de la transformation de **montja*, *παῖσα* / *πᾶσα* ceux de **pantja* : *a* + *-ntj-* > *-nsj-* diffère de *o* + *-nsj-*. Pourquoi *Μοῖσα* d'un côté, *Μοῦσα* (ou *Μῶσα*) de l'autre ? Après /an/ et /on/, /s/ perd son caractère apical et la racine de la langue recule pour l'articulation de toute la suite, au point qu'en éolien oriental, c'est la suite /ns/ qui subit une modification dans le sens d'une palatalisation (/jns/ > /js/) tandis qu'en ionien, c'est la suite /an/ et /on/ qui s'articule sur le voile du palais, si bien que /a/ devient /ā/ (recul de la racine de la langue dans la transition de /a/ vers /n/, puis effacement de /n/ résiduel), et que /o/ tend vers /ou/ (recul également de la racine de la langue dans la transition de /o/ vers /n/, d'où /ou/). Le processus a eu pour effet d'empêcher la totale disparition de *-ā* en ionien ; en revanche, en éolien, l'effet du recul de la langue s'est arrêté aux consonnes et s'est achevé à une palatalisation : dans l'écriture, *-ις* en est la trace⁹¹. Chez Hésiode, en une occurrence (*Théogonie*, 534) la voyelle dans la terminaison *-ας* de *βουλάς* est traitée comme une brève. Cela ne s'explique que parce que Hésiode traitait cette désinence avec /s/ associé à la palatale /j/ ; il articulait **boula-js* (*-sj* ?) (bref) ou **boulaj-s* (long). Ce traitement est impossible en ionien.

En Attique, la fermeture a atteint la plupart des désinences et les syllabes intérieures devant consonne, mais ne s'est pas réalisée dans les contextes où la voyelle longue était au contact de *ρ* / *ι* / *ε*. J'explique la limitation du processus en attique non par ce que l'on appelle la *Rueckverwandlung* de *-æ* vers *-ā* (à vrai dire, un étrange processus⁹²), mais par des raisons d'entourage phonétique (*-ā* reste ouvert par maintien de la voyelle fermée (/i/, /e/) à une distance optimale). Quant au maintien

⁸⁹ Pour une présentation du tableau, voir Buck (1955), pp. 67-69 ; Chantraine GHI, pp. 171-180.

⁹⁰ Il n'y a aucune raison de considérer que *ποιμέσιν* ne dérive pas de **ποιμένσιν*. Le datif *φρασί* est analogique des datifs des thèmes en *-ρ* (*ἀνδράσι*) ; *a* est issu de *ν* vocalique.

⁹¹ Dans ce sens, voir Blumel (1982), pp. 104-106. Il n'est pas impossible que l'articulation de *-ā* en ionien ait été nasalisée et que /s/ en éolien soit devenu chuintant (palatal).

⁹² Voir, dans le même sens, Caer, 1909, pp. 155-159.

dans tout l'espace ionien-attique de figures de mots comme βουλάς / πᾶσα, πάσα, etc., il s'explique soit par la nécessité d'éviter la confusion entre deux désinences (génitif singulier, accusatif pluriel⁹³), soit par la nécessité de préserver intacte la figure du mot monosyllabique (πᾶς garde à tous les cas et à tous les genres la voyelle qui définit son identité).

*** Ajouter le problème de θέη / θέα issus de **thāwā*. Voir évolution analogue de βασιλῆα vers βασιλέα.

Vers la moitié du VIII^e siècle, les aèdes ou les poètes lyriques ioniens disposaient, selon toute vraisemblance, de la terminaison du génitif singulier -αο ou, si le processus de fermeture était engagé en Asie Mineure, d'une terminaison encore dissyllabique, à première voyelle longue, -æο. Les textes lyriques de la première moitié du VII^e siècle (Archiloque, Tyrtée, Mimnerme) comportent des terminaisons -εω monosyllabiques (trois, par exemple, chez Tyrtée, une dizaine chez Archiloque), aucune terminaison -αο (la première et unique pour l'ensemble du VII^e et le début du VI^e apparaît chez Alcée dans le nom Ἀίδαο).

De ces différents éléments, je conclus qu'il n'est pas abusif de considérer que les langues épique et lyrique, *telles que nous les connaissons du moins*, ont été formées au moment où le processus de fermeture de -ā conduisait, en ionien, à la monosyllabation -αο > -εω. Dans la poésie lyrique éolienne, -ā peut être une terminaison du génitif. Dans la langue épique, une terminaison du génitif des noms thématiques en -a ou en -o comporte nécessairement le timbre -o de la désinence. Ce fait, car c'en est un (voir l'argumentation ci-dessus), montre qu'il existe un lien intrinsèque (une implication réciproque) entre la langue épique (celle d'Homère comme celle d'Hésiode) et l'adoption d'une double terminaison des noms thématiques en -a, soit -αο et -εω. (l'évolution de l'ionien a rendu possibles et la monosyllabation de la terminaison et le maintien de la désinence -o). Au moment de la constitution de la langue épique *telles que nous la connaissons*, ces deux terminaisons appartiennent à deux dialectes différents (elles s'excluent à l'intérieur d'un même dialecte pour des raisons phonétiques). Certes, elles sont toutes deux issues d'une transformation mycénienne de la déclinaison des noms masculins thématiques en -ā. En revanche, leur premier usage corrélé dans la langue épique peut être situé, au plus tôt, au tournant du VIII^e et du VII^e siècles. Le paradoxe, c'est que la terminaison dissyllabique, ayant préservé la voyelle longue -ā + la désinence -o, a pu être introduite dans la langue épique par l'intermédiaire d'un dialecte (le béotien) sans lien direct avec le mycénien, mais qui l'a maintenue en usage grâce à une particularité articulatoire de l'éolien et du dorien (maintien de la voyelle longue ouverte -ā en tous contextes phonétiques), opposée à celle de l'ionien oriental et occidental.

Comment s'explique la monosyllabation -āο → °ō. Si l'on mesure la quantité de la voyelle « brève » par une *more*, la voyelle longue comporte deux *mores*, et donc, la possibilité d'une modification dans l'articulation du « nœud » de la voyelle. L'ionien-attique, à la période archaïque et classique, s'est distingué de tous les autres dialectes par un traitement particulier de la voyelle longue -ā : avant la coda (la chute de la syllabe), au cours de l'articulation nodale, le voyelle (pic de la syllabe) subit une fermeture (ā → ε) plus ou moins étendue. Dans le système des voyelles, A occupe une position centrale, détendue, entre les voyelles antérieures vers /ε/ /e/ /i/ (avancée de la racine de la langue) et les voyelles postérieures vers /ɔ/ /o/ /u/ (recul de la racine de la langue). L'articulation ionienne orientale et occidentale de la voyelle longue se faisait avec une avancée de la racine de la langue vers les voyelles antérieures, l'articulation dorienne et éolienne se faisait en sens inverse, vers les voyelles postérieures (nous pouvons le déduire du destin différent de la voyelle dans les deux espaces dialectaux).

2. 5 Mécanisme articulatoire

La fermeture ā → æ est de même nature articulatoire que le passage de /u/ à /y/ en ionien-attique ; /u/ voyelle vélaire arrondie (postérieure, impliquant, pour son articulation un recul de la racine de la langue) devient /y/ par un mouvement inverse, vers l'avant, de la racine de la langue ; le mouvement des lèvres (arrondies) ne change pas. Cela confirme que la fermeture de ā, en ionien attique, est un

⁹³ Par hypothèse, en attique, ἐκκλησίας (génitif) ne s'articulait pas comme ἐκκλησίας (accusatif pluriel provenant de ἐκκλεσείαν).

phénomène lié à une particularité articulatoire des sujets parlant le dialecte. Or, dans les plus anciennes inscriptions chalcidiennes, des graphies $\lambda\epsilon\rho\upsilon\theta\omicron\varsigma$ / $\rho\upsilon\rho\upsilon\varsigma$ (voir Lejeune, 1972, p. 237) attestent que le passage de /u/ à /y/ n'était pas réalisé ($\rho\upsilon$ s'articule /k^wu/ et non /ky/). $\Lambda\epsilon\rho\upsilon\theta\omicron\varsigma$, écrit sur un aryballe chalcidien de Cumes, est daté d'environ 675-650 (voir LSAG, pp. 238 et 240), soit un peu plus tard que l'inscription sur la « tasse » de Pithekoussa selon Jeffery. L'inscription d'Erétrie, $\acute{\alpha}\gamma\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\omicron$ est donc à peu près contemporaine. Deux indices convergent pour situer entre 700 et 650, en Eubée, le passage d'une articulation vocalique postérieure à une articulation antérieure. Les deux transformations ($\bar{a} \rightarrow \text{æ}$ et /u/ \rightarrow /y/) impliquant le même lieu articulatoire (la racine de la langue) et exactement la même opération (inversion d'un recul en une avancée), il est invraisemblable qu'elles n'aient pas été contemporaines.

Nous avons vu que la voyelle longue tend à se diphtonguer ; cette diphtongaison se fait sur la deuxième more au moment de la transition de la voyelle longue vers celle qui la suit. Si, étymologiquement, il n'existe pas de /w/ dans la terminaison de $\pi\omicron\tau\epsilon\iota\delta\alpha\omega\nu$, des exemples d'écriture $\pi\omicron\tau\epsilon\iota\delta\alpha\omicron\nu$ (e.g., à Corinthe ; voir LSAG, planche 20, N° 24, datée de 550-525) montrent que le scripteur entendait entre \bar{a} et -o un glide (w) ; le glide peut permettre un transfert de la quantité de la voyelle longue sur celle qui suit ($\bar{a}w\text{-}o > a\text{-}w\bar{o}$). Dans le cas de la transition $\bar{a} \rightarrow \text{ε}$, la fermeture tend vers /i/ et il est possible que le son de transition ait été /j/. La suite -æo tend à être articulée -æwo (ou -æjo) qui, par transfert de la quantité de -æ sur -o devient -³wō (probablement \bar{o} ouvert) (ou -³jō).

Soit $\Delta\epsilon\iota\nu\acute{\omicron}\delta\iota\kappa\eta\varsigma$, au génitif, en graphie épique, $\Delta\epsilon\iota\nu\acute{\omicron}\delta\acute{\iota}\kappa\epsilon\omega$; -κew est monosyllabique parce qu'il s'articule *k^hh'o, parce que /h'/ sert d'élément de liaison, de glide, entre les deux voyelles (h' note une aspiration palatale ou vélaire atténuée, ə en exposant un schwa). Le même phénomène rend compte de la monosyllabation du génitif pluriel *all-^hōn. Il n'est pas nécessaire que ce processus ait été entamé au moment où les habitants de l'Attique et les « Ioniens » étaient en contact, avant l'émigration des derniers dans les îles et sur la côte asiatique. Le processus est probablement né en Asie, a diffusé à l'intérieur de la famille dialectale, justement comme une marque d'identité langagière.

La différence de processus s'explique par la tendance éolienne et dorienne à préserver l'identité de la syllabe et donc de la voyelle (intérieures et finales) tandis que la tendance ionienne et attique, héritée du mycénien, est à la liaison avec les syllabes à initiale vocalique⁹⁴. Dans ce cas, le second élément constitutif de la voyelle longue est lié à la voyelle qui suit. En éolien et en dorien, $\bar{a}^{(w)}\text{-}o$ est articulé en deux syllabes ; la seconde more de la syllabe longue forme une frontière syllabique avec commencement de recul de la racine de la langue vers les voyelles postérieures (vers /o/ justement). En ionien oriental et en eubéen, la seconde more a joué le rôle d'élément de liaison entre les voyelles ; cela a impliqué et l'abrègement de la voyelle longue, sa fermeture en direction de /i/ et l'allongement de la voyelle en position de coda, déplacée ensuite en position de noyau de syllabe (de pic vocalique). En attique, en revanche, le procès de transformation $\bar{a}o$ a suivi une voie singulière (coloration de \bar{a} ou -a par -o. C'est ce procès singulier qui explique ce que l'on appelle les distensions vocaliques épiques⁹⁵, ὀρώ- et la terminaison du génitif du type $\delta\epsilon\sigma\acute{\omicron}\tau\omicron\upsilon$).

2. 6 Homographie

⁹⁴ Selon M. Durand (1946, récapitulation p. 162) plusieurs traits caractérisent l'opposition entre voyelles longues et voyelles brèves : les premières sont plus tendues que les secondes, d'intensité décroissante, de débit respiratoire décroissant, de mouvement musical décroissant et elles sont séparées de la consonne suivante par une sorte de coupe lente ; les voyelles brèves sont séparées de la consonne suivante par une coupe brusque atténuée. La différence de durée est en revanche un trait variable. Pour la différence de traitement de \bar{a} long en éolien (ainsi que dorien) et en ionien, le premier moment, celui de la plus grande tension articulatoire, a sans doute joué un rôle décisif : /a/ dont l'émission vocale est justement la plus détendue d'entre toutes les voyelles se tend par un mouvement de la racine de la langue soit vers l'avant (/a/ tend vers les voyelles antérieures), soit vers l'arrière (/a/ tend vers les voyelles vélares, et d'abord vers /a/). Dans la liaison entre syllabes, la coupe lente a été un facteur de maintien du trochée, tandis que la liaison a entraîné une abrègement de la voyelle longue (une attaque non tendue), une coupe brusque atténuée avec insertion d'un glide et un allongement de la seconde voyelle.

⁹⁵ Voir A. Sauge (2007), pp. **

Enfin, il me faut revenir à quelques particularité graphiques de « la dédicace de Νικάνδρη⁹⁶ ». Il importe de noter exactement les figures employées (même Lejeune commet des inexactitudes dans sa translittération). Dans la transcription ci-dessous, E note ce qui est écrit E, *h* note le rectangle vide ; pour des raisons qui apparaîtront dans le commentaire, je noterai par F le rectangle biparti ; *hσ.* note ce qui deviendra Ξ. J'ometts les accents.

ΝικανδρF μ'ανεθεκεν FκFβολοι ιοχαιρFι φορF Δεινο
 δικFo τῶ Nahσ.ιῶ εhσ.οχος αλFῶν Δεινομενεος* δε κασιγνετF
 ΦFραhσ.ῶ δ'αλοχος (v/μ)**

*Dans ει, E est écrit en sens opposé de l'écriture habituelle, I est accolé aux barres de telle sorte que les deux lettres forment un rectangle biparti ; la hampe du I, toutefois, dépasse les côtés du rectangle.

** Jeffery lit v, d'autres, dont Lejeune, μ. Le dernier groupe est écrit en miroir (le socle de la statue était posé de chant pour l'inscription ; le sculpteur, afin d'avoir un appui, a changé de côté pour écrire la dernière ligne).

Je ne m'attacherai pas à l'écriture de Ξ (rectangle + forme de sigma différente des autres), mais aux positions du rectangle biparti, que j'ai transcrit par F. Commençons par le plus remarquable, l'écriture FκFβολοι. L'adjectif est composé d'un premier membre qui dérive de Fέκα- / Fέκατ- (« par son vouloir ») (cf. ce qui est écrit έκτηβόλος / έκατηβόλος) plutôt que de έκάς, « à l'écart », « séparément ». Quoi qu'il en soit, les deux mots comportent /w/ (/hw/ pour le second) à l'initiale. Premier constat : dans FκFβολοι, le premier des deux signes que j'ai notés F n'est pas une écriture de la syllabe aspirée /he/, mais de /we/. Nous lirons donc φορF, κόρFη et non simplement κόρη, -κFo et -Fῶν respectivement -^owo et -^owōn. L'inscription atteste clairement que le rectangle biparti note aussi une syllabe, qui n'a rien à voir avec l'initiale de ἦτα.

La déesse Fεκήβολος est celle qui atteint et fait tomber sa cible « à sa guise » ; dans Fεκήβολος, Fεκή- est issu du datif *Fέκατι- > *Fέκαι- ; αι devient -æj en ionien, puis -ej. La bizarrerie dans l'écriture de Δεινομενεος me paraît un indice en ce sens : le sculpteur a d'abord écrit le rectangle biparti, puis il s'est rendu compte que -ει dans Δεινομενεος était diphtongué (/dei/ et non /dej/) ; il a alors allongé le côté du rectangle pour tracer I et suggérer l'écriture de E en miroir.

Le même signe transcrit systématiquement toutes les transformations de ā (le thème des noms féminins). Pour le sculpteur, /ε:/ et /æ/ sont clairement distincts (ἀνεθεκε ≠ Νικάνδρη). En outre, il emploie ce que j'ai noté par F dans un contexte inattendu⁹⁷, à l'initiale de ΦFραhσ.ῶ (> Φράζου) (« Celui qui enserme solidement », « qui barricade », « qui offre une protection solide »). De quoi ce rectangle biparti est-il ici la trace ? Pas de l'aspiration, puisqu'elle est notée par Φ. Le verbe φράσσω comporte un doublet φραξ- / φαρξ-. Il existe en outre un thème en υ, φρύκες = χάρακες ; le mot χάραξ désigne une barricade. Ces variations s'expliquent si nous partons d'une base *kh^w-r, se réalisant kh^war- dans χάραξ (qui n'a donc rien à voir avec la famille de χαράσσω), φρυ- > φρύ- dans φρύκες et, avant de devenir φράκ- (*frak*-), passant par un stade *phferak-, devenant *phfrak- puis enfin *frak*-. Dans ΦFραhσ.ῶ, je suggère que le rectangle biparti note /we/ assourdi, provenant d'une labiovélaire aspirée primitive, kh^w. Je suggérerai également que latin « firmus » appartient à la même base, ainsi que l'allemand « hart » (l'aspiration initiale invite à supposer une labio-vélaire à l'origine du mot et non une simple vélaire sourde). Montrer que la bilabiale /w/ des labio-vélaire ne s'est pas simplement amuïe, mais qu'elle a pu se vocaliser /u/ ou devenir une fricative /f/, voire /v/, fera l'objet d'un autre travail. Je considère que ΦFραhσ.ῶ en constitue un indice.

Ce qui est clair : un même signe dans l'inscription note différents phonèmes ; la notation de /æ/ est certaine, celle de /we/ est assurée (à l'appui de la formation des mots) ; elle permet de rendre compte

⁹⁶ Voir l'article de Lejeune (1971), pour la transcription, LSAG, planche 55 N° 2 et à la page 411. La translittération de la page 411 n'est pas tout à fait correcte ; Jeffery y écrit du même signe ┘ deux figures différentes, le rectangle vide et le rectangle biparti.

⁹⁷ Bizarrement, Lejeune (1971) qui attire l'attention sur ce fait, comme Jeffery n'en tient pas compte dans la translittération. La différence entre un rectangle vide et un rectangle portant un trait qui le partage ne peut être que délibérée.

d'une bizarrerie graphique ; celle de /æj/ est probable. On en conclura qu'à Naxos, vers 650, il existe des traces de /æ/, de /we/ et, probablement, de /æj/. Un examen précis des graphies de l'inscription m'aurait permis de savoir à qui les Athéniens ont emprunté certaines particularités de leur écriture au moment d'adopter le signe H.

Conclusion

-Le processus de fermeture de la voyelle longue -ā est récent dans la diachronie de l'ionien ; il est probable qu'il a commencé en Asie Mineure et qu'il a diffusé dans l'ensemble du domaine dialectal, oriental et occidental. La diffusion du processus n'implique pas la présence de tous les sujets parlant l'ionien sur un même territoire ; il s'explique par des particularités articulatoires qui opposaient les sujets parlant le dialecte ionien à l'ensemble des autres parlers dialectaux. Enfin, le processus s'est réalisé de manière variable à l'intérieur même de l'ionien.

- Une règle spécifique de formation des syntagmes⁹⁸ dans la langue lyrique d'une part, épique d'autre part, mais en particulier dans la langue épique, règle qui consiste à recourir à deux terminaisons (au moins) pour une même fonction, implique, pour le génitif des noms thématiques masculins en -ā l'existence de deux terminaisons à désinence -ο, -αο et -εω. Dans la diachronie de l'ionien, -εω est une terminaison apparue tardivement, peut-être dans la seconde moitié du VIII^e siècle en Asie Mineure, au tournant du VII^e siècle, voire plus tard, dans le domaine de l'ionien occidental. Aucun des textes épiques que nous connaissons n'a été élaboré avant ce moment.

- Il est vraisemblable que la terminaison -αο a été empruntée au béotien et que ce qui deviendra la langue homérique s'est élaboré notamment dans l'espace béotien, sur le substrat de la langue lyrique ionienne venue d'Asie Mineure, avec l'apport d'un langage épique traditionnel. La *Théogonie* d'Hésiode est notre témoin le plus ancien de cette élaboration. Il est toutefois un témoin partiel (puisque ce texte n'est pas à proprement parler une épopée).

- Plusieurs éléments incitent à situer le développement au VII^e siècle de la langue épique dans l'espace béotien : deux traits morphologiques importants (le génitif -αο, le datif -οι), la tradition unanime pour rattacher Hésiode à la Béotie, une matière épique, *La Thébaïde*, étroitement liée à la tradition thébaine, la « Montagne des Muses » au pied de l'Hélicon, sur le territoire de Thespies, où s'est développé un culte d'Hésiode associé à celui des Muses (Voir Hurst-Schachter : *La montagne des Muses*, Genève, 1996).

3. Contre-épreuve. Dialectes issus du mycénien et éolien se distinguent par deux traitements syllabiques différents. Le cas exemplaire du datif -εσσι.

3.1 Un signe d'identité éolienne

Les terminaisons -εσσι du datif pluriel de la déclinaison athématique offrent l'exemple d'éolisme le plus probant⁹⁹. Contre Strunk¹⁰⁰ (1957), les spécialistes aujourd'hui admettent que la terminaison -εσσι est une marque du datif pluriel éolien, tandis que, en ionien, la désinence est -σι.

⁹⁸ Je préfère parler de syntagme plutôt que de formule ; il est indéniable que la langue épique, au moment de son remodelage à l'époque archaïque, a hérité d'un savoir-faire qui comprenait des associations traditionnelles adjectif – nom, noms d'agent – verbe, verbe – complément, etc., des scènes typiques, des thèmes, des façons de raconter, etc. et donc d'un vocabulaire et de formules traditionnels. Mais ce vocabulaire et ces formules ont précisément été remodelés pour être adaptés à une morphologie mixte.

⁹⁹ Voir Wathelet, pp. 252-262. Également Garcia-Ramon (1975), p. 83 + tableau p. 111 ; Bluemel (1982), pp. 245-263 ; in Méndez Dosuna (1985), le recueil des informations dialectales, tableau p. 481 : la terminaison -εσσι est la terminaison athématique éolienne normale (Thessalie, Béotie, Lesbos) après tous les thèmes consonantiques. Il n'existe qu'une exception, en thessalien, dans un thème -t : χρεμασιν, IG IX, 257, du milieu du Ve siècle (voir Lejeune, 1941, pp. 68-72 ; Bluemel, p. 261 ; Méndez Dosuna, p. 482). C'est sur cette exception que s'appuie Strunk pour considérer que la terminaison -σι est également éolienne. Il existe des emplois de -εσσι dans les dialectes du Nord-Ouest (Locride, Delphes), en éléen, en arcadien et en pamphylien (voir Méndez Dosuna). Or, dans ces dialectes, jamais cet emploi n'est systématique ; en pamphylien, on note un emploi isolé. L'usage systématique de la terminaison dans les inscriptions de Thèbes et de Lesbos suffit à la qualifier comme un trait éolien. L'exception de Thessalie, quelle qu'en soit l'explication, ne peut constituer un argument en faveur d'une double terminaison éolienne (-εσσι / -σι) à l'époque archaïque. Morpurgo Davies (1976), sous prétexte qu'une forme comme ἄνθεσι dans la lyrique lesbienne n'est pas formulaire,

Dans la transcription de Fick, la formule οἰωνοῖσί τε πᾶσι devient οἰώννοισί τε παῖσι. Tel sera le sort que subira ce datif ailleurs (voir par exemple, A, v. 289, numérotation de droite – conventionnelle – p. 24). En éolien παῖσι-, provenant de *-παντ-, n'est attesté que dans la composition de noms propres¹⁰¹. L'existence de terminaisons en -σι chez les lyriques éoliens s'explique par un emprunt à la langue lyrique et épique ou plutôt par le fait que la langue lyrique, comme la langue épique, recourt à plusieurs désinences pour une même fonction selon les nécessités métriques ; dans les inscriptions, les terminaisons s'expliquent par un emprunt à la *koinè* ou à un dialecte particulier¹⁰². Il n'est pas possible d'en tirer argument pour attester l'existence d'un datif éolien ancien *παῖσι-, ou φράσι- pour *φράδεσσι qui n'existe pas. Φρασι-σθένης est analogique de la formation des composés de noms propres ; la terminaison de Παισι-κρέων laisse percevoir une formation analogique des formations

suppose que la terminaison en -σι a également été éolienne et n'est pas un emprunt fait au langage poétique (épique et lyrique). Dans la poésie d'Alcée et de Sappho sont présents les deux types de terminaison (e.g. : χέρσι, πάντεσσι, πόσσι, etc.) ; avant la formularité, ce qui caractérise les textes lyriques et épiques, c'est précisément le recours à deux types de terminaison. Les usages de Sappho et d'Alcée sont à analyser selon la norme des usages lyriques (ils sont analogues à ceux d'Archiloque, de Tyrtée, etc.) et non selon la norme dialectale. Voir dans ce sens Bluemel (1982) *l.c.*

100 L'argumentation de Strunk est analogue à celle d'un avocat défendant un client qu'un bijoutier accuse de lui avoir volé disons des diamants : « X accuse mon client de lui avoir volé les diamants que l'on a retrouvés chez lui. Or, des diamants, il y en a aussi chez Y, Z, etc. Donc X abuse quant il prétend que les diamants de mon client viennent de chez lui. » Avec bon droit, semble-t-il, Strunk interdit une inférence du type A → B, alors que les inférences A → C ou D sont également possibles. Or pour introduire la possibilité des inférences C (pamphylien !) ou D (locrien ou tout autre dialecte que A, éolien), il évite soigneusement d'examiner la proposition de portée générale sur laquelle s'appuient ces inférences : toute forme attestée dans la langue épique peut provenir de n'importe quel dialecte. Cette proposition générale, soigneusement tenue à l'abri de tout examen, lui permet, par un subterfuge, de glisser une conséquence qui réjouit les amateurs de haute antiquité : donc toute forme épique provient (simplification de « peut provenir ») du mycénien.

Sans doute, les attestations arcado-cypriotes paraissent plus probantes puisqu'il existe un lien généalogique entre ces deux dialectes et l'achéen. Dans ce cas, toutefois, l'inférence n'est pertinente que si l'on montre préalablement l'existence d'un lien généalogique entre la langue épique et le mycénien. Seule la preuve de l'existence de *formules qui ne peuvent être que mycéniennes* justifie le recours aux témoignages arcado-cypriotes, et non l'inverse (on procède du connu au connu et non du connu à l'inconnu). On ajoutera qu'à partir du moment où l'on aura établi la preuve de l'existence d'une formule remontant au mycénien dans la langue épique, les témoignages arcado-cypriotes deviendront totalement inutiles ! Je montrerai plus loin qu'aucune des formules que Ruijgh donne pour achéennes ne s'explique par le mycénien. Soit un premier exemple βίη Ἡρακλήειη que Ruijgh dérive de mycénien Ἡρακλεφεθεια (1995, pp. 82-83). Pour cette dérivation, le linguiste, pourtant pointilleux, doit commettre une petite tricherie : le suffixe mycénien d'appartenance, également patronymique, est du type -ιος et non -ειος (voir Wathelet, 1970, pp. 350 sqq., à qui il faut pourtant une règle de prudence, analogue à celle que Strunk emploie, pour ne pas retenir l'origine éolienne, à l'époque archaïque, des patronymiques en -ιος). Ἡρακλήειη provient de *Ἡρακληφεσ-ιος (« qui appartient à Héraclès » ; voir Risch, 1937, p. 119 ; Hodot, 1990, pp. 222-223). *Ἡρακληφεσ-ιος devient Ἡρακληφεθ-ιος > Ἡρακληφεθ-ιος en éolien (voir ci-dessus l'examen de la terminaison *-esjo du génitif) et non dans les dialectes issus du mycénien, où l'adjectif aurait abouti à *Ἡρακλε-ειη (en ionien) d'où Ἡρακλείη (attesté chez Hérodien). Si la plupart des adjectifs en -ηεις sont formés sur le thème en -a long, ionien -η, certains d'entre eux ne s'expliquent que par la présence d'une double consonne (/w/ ou /j/ géminés). Ainsi δεινδρήεις provient de δεινδρέφ-φεις, μεσήεις ne peut s'expliquer que parce que *dj est devenu sj (et non seulement *s) d'où μεσεj-φεις et, probablement, par assimilation *μεσεj-φεις. L'adjectif ζαχρήεις, sous cette forme, est un étrange (?) mélange d'éolisme et d'ionisme ; une formation purement éolienne aurait donné *dja-khraw-weis (« qui se précipite avec violence »). L'orthographe primitive était-elle ΖΑΧΡΑΗΙΣ (ζαχράφεις) ? Enfin l'adjectif θυήεις n'est pas formé sur *dhw-, mais sur *dhw-i, thème long, *dhw-ei-, d'où dhu-wej-weis (puis dhu-wej-jeis ?). Ces formes au timbre ionien ne peuvent s'expliquer que par un traitement éolien de la syllabe.

101 Voir, par exemple, Bluemel (1982), p. 262, Hodot (1990), p. 101 qui cite Παισι-κρέων (III^e siècle) et Φρασι-σθένης (III^e siècle également). Dans l'épigramme de Balbilla (époque d'Hadrien) est attesté παῖσι comme dans une inscription de Kymè (règne d'Auguste, voir Hodot, p. 314). « Il s'agit d'un emprunt aux Lyriques, même si les fragments d'Alcée et de Sappho ne nous livrent, pour ce datif plur., que des données incertaines... » (Hodot, p. 101, + renvoi à Hodot, *The J. Paul Getty Museum Journal* 10, Malibu 1982, pp. 165-180, « Décret de Kumè en l'honneur du prytane Kléanax »). Le raisonnement de R. Hodot s'appuie sur une base incertaine : Balbilla a emprunté la forme παῖσι = πᾶσι à la langue poétique en général, écrite selon l'usage éolien. D'un usage de παῖσι à l'époque impériale, on ne peut inférer quel était l'usage 600 ans plus tôt dans la langue vernaculaire. Je fais plutôt l'hypothèse que παῖσι est une forme poétique artificielle formée par analogie avec πᾶσι sur le nominatif féminin παῖσα.

102 Voir Lejeune, 1941, pp. 68-72 ; Bluemel (1982), pp. 262-263.

ioniennes¹⁰³. Strunk (1957, pp. 75-76), voit dans Παισικρέων une formation ancienne, étant donné sa forme (« Kasuscompositum », analogue à Διόσδοτος) (argument repris par Bluemel, p. 261) La création ne peut pas avoir précédé le « troisième allongement compensatoire ». Elle implique l'existence du féminin lesbien παῖσα. Elle est donc postérieure aux terminaisons -εσσι. [Il resterait à se demander si le nom signifie bien « Qui répand sa splendeur sur tous / tout » ? Supposons *πατσι-κρε-+ suffixe -ων. La suite -ατσ- se réécrit en éolien -αισ-, d'où Παισικρέων, « Legoinfre » (« celui qui se repaît de viande »). Sur ce thème voir béotien ἔπασις = κτῆσις].

Selon les hypothèses d'Hodot (voir note ci-dessus), on pourrait supposer une concurrence entre -σι et -εσσι vers 600 et donc l'adoption de -εσσι au cours du VII^e siècle ! Ce serait dire que la terminaison n'a pu être introduite dans la langue épique qu'au VII^e siècle. Ce que Fick, dans cette hypothèse, ne pouvait pas présupposer, c'est l'existence de -εσσι au VIII^e siècle. Il est possible, toutefois, de venir à son secours. Examinons la formation ancienne des datifs pluriels des thèmes nominaux en -εσ-, du type *Ἐπέσ-*. La formation ionienne-attique des datifs *Ἐπέει / Ἐπέε-σι* ne peut s'expliquer que par une formation, avant la chute de l'allophone de /s/, /h/, sur la désinence -σι du locatif et par une coupe syllabique *Ἐπέε-ησι* (/s/ se maintient parce qu'il n'est pas intervocalique ; la dissimilation d'avec le datif singulier a dû jouer un rôle). Un recouplement entre diverses formations de morphèmes [les aoristes en -εσσα, le génitif thématique en -ο, le renforcement du suffixe d'appartenance -ios par -es (-esjo donne -ej-jo), la transformation des groupes -sn, -sm, etc.] montre que le dialecte éolien se caractérise par la subsistance de la syllabe fermée à l'intérieur du mot (*Ἐπέεσ-σι*) et donc le maintien de /s/ devant /s/ sourd. La formation de datif du type *Ἐπέεσσι* en éolien est donc bien antérieure à la transformation βόλλανς > βόλλαις (qui aurait expliqué lesbien *παῖσι) ; elle est nécessairement contemporaine de la transformation mycénienne qui aboutira à l'ionien-attique *Ἐπέεσι* puisque la particularité de l'éolien est justement d'avoir préservé, dans ce cas, une terminaison géminée avec /s/ sourd fort.

En éolien, la forme ancienne du datif répondant à πάντες est πάντεσσι. Il est possible que la forme du nominatif pluriel πάντες (Wackernagel, *IF*, 14, 1903, p. 375) ait favorisé l'adoption du datif πάντεσσι. Mais cette adoption impliquait **une tendance dialectale spécifique**, la tendance à fermer les syllabes internes¹⁰⁴ ; la tendance a eu pour conséquence, générale, de favoriser la gémination, particulière, de favoriser le maintien de /s/ intervocalique¹⁰⁵. Elle est comme une marque d'identité

¹⁰³ Voir DELG, supplément, sous κρείων, article rédigé par Ch. de Lamberterie. Κρείων dériverait de *kreyh- et non du comparatif comme le supposait encore Chantraine ; Ch. de Lamberterie en déduit que la forme ionienne était κρέων et que κρείων est un allongement épique. Un tel allongement laisserait supposer une alternance métrique κρέων / κρείων. Or κρείων est l'unique forme épique. Le participe qualifie habituellement Agamemnon et, de manière assez étrange, Poséidon (chants 13 et 14) plutôt que Zeus (qualifié une seule fois de ὑπάτε κρείοντων, *Il.* 8, 31) et Eumèle dans le contexte de la course de chars. Je fais l'hypothèse que κρείων résulte d'une formation désidérative *krei-sj- > krej-j et que le mot signifie spécifiquement dans l'*Illiade* « qui cherche à se distinguer » ou « à resplendir ». Tel est le cas de Poséidon au chant 13, d'Eumèle au chant 23. Quant à Agamemnon, il est εὐρυκρείων ; il cherche à ce qu'on le distingue au loin ou à ce que son éclat (de souverain) se répande de tous côtés. Παισικρέων serait-il « celui dont l'éclat se répand sur tous » ou « sur toutes choses » ou faudrait-il en chercher l'étymologie ailleurs ?

¹⁰⁴

Voir García Ramon (1975), pp. 69-70.

¹⁰⁵

L'existence de formes comme γενέεσσι (< *genehessi < *genesessi), ἐπέεσσι, τεκέεσσι, etc., montre que la terminaison -εσσι n'a, en effet, pas été formée par analogie avec les terminaisons des datifs des noms athématiques en -es. Mais elle n'est pas en faveur non plus de la reconstruction analogique de Wackernagel (λύκοι > λύκοισι engendre, à partir de πάντες, πάντεσσι) [Pour un réexamen, dans le sens d'une confirmation, de l'explication analogique de Wackernagel, voir García Ramón (1990), pp. 141-143]. On devrait avoir, selon cette analogie, *γενεησσι. Supposons *παντσι ; πᾶσι provient d'une coupe syllabique *παντ-σι ou, plus probablement, *παν-τσι > *πᾶνσι (avec allongement compensatoire ?), puis πᾶσι. La coupe syllabique éolienne a été, par hypothèse *παν-τ-σι, une articulation *trissyllabique* et non bisyllabique, d'où par vocalisation de la syllabe consonantique, παν-τεσ-σι. Prenons γεν-εσ-, nous obtenons γενέεσσι > γενεεσσι, par syncope de ε, γενηεσσι, articulé γε-νεσ-σι selon la syllabation ionienne. Le phénomène est le même pour tous les thèmes consonantiques (ν, ντ, j, F, σ) et il rend inutile la question de savoir sur quel thème l'analogie a été formée (ν, δ, ντ dit García Ramón, mais non pas σ). Un nom composé, en éolien, comme Παισικρέων est nécessairement une formation tardive. Il est impossible que χρεμασιν dans une inscription thessalienne du V^e siècle soit un éolisme. L'inscription (voir LSAG, pp. 98, 99 + Planche 11) est un décret honorant un Corinthien pour avoir sauvé un trésor d'Apollon delphien. La forme χρεμασιν comporte vraisemblablement une double allusion, épique et corinthienne, au héros Sôteiros.

éolienne (elle se réalise par la terminaison -εσσι dans les trois dialectes). La terminaison du génitif -οιο n'a pu être préservée que dans le cadre d'un dialecte dont le traitement syllabique était indépendant du mycénien au moment où celui-ci conduisait à l'amuïssement de *-sj* intervocalique ; il en va de même pour la terminaison -εσσι : contre García Ramón, on peut affirmer à l'appui de ces deux seuls éléments qu'à l'époque mycénienne déjà, un proto-éolien constituait une famille dialectale qui se différenciait du « mycénien » par des traits spécifiques¹⁰⁶.

3. 2 Excursus : un dialecte fantôme ?

García Ramón (1975), étant donné la distribution des traits distinctifs qui permettent d'identifier des familles dialectales, mais qui montrent la proximité de l'éolien avec ce que l'on sait du mycénien, a émis l'hypothèse d'une apparition post-mycénienne des particularités que l'on attribue à l'éolien. Guy Vottéro (2006, pp. 132-134) dans un tableau comparatif montre que les traits distinctifs que l'on utilise pour rattacher le béotien à l'éolien sont globalement minoritaires, de quantité égale aux traits qui permettraient de le rattacher au dorien. Pour faire ce constat, il lui a fallu justement relever des *traits éoliens* en Béotie, qui n'existent ni en Attique, par exemple, ni dans les dialectes du Nord-Ouest en tant que traits constants. Comparés aux traits doriens, les traits éoliens sont *marqués*.

La plupart des inscriptions qui nous délivrent des informations sur les dialectes datent de la fin de l'époque archaïque et de l'époque classique. A partir du IV^e siècle, l'adoption d'une écriture officielle commune à l'ensemble des Cités a contribué à l'effacement des différences. Nous avons une connaissance d'un état tardif de l'évolution des parlers grecs de l'Antiquité. Et selon ce que Vottéro met en évidence pour le béotien, des mouvements de population, qui ont notamment affecté le « couloir » thébain entre Nord et Sud, Ouest et Est, n'ont pas été sans conséquence sur le ou les parlers béotiens. *Mutatis mutandis*, nous pouvons tenir le même raisonnement pour le dialecte éolien d'Asie Mineure ou, plus précisément, le lesbien. La famille « éolienne » a accueilli des éléments langagiers venus de son voisinage ou de son mélange avec des populations dont le substrat dialectal était différent. Toutefois, dans ces échanges, son identité ne s'est pas diluée ; des traits articulatoires distinctifs se sont maintenus. Tentons quelques raisonnements.

Le béotien et le lesbien ont en commun la terminaison -ω du génitif des noms thématiques en -ο (Thumb-Scherer, p. 22 pour le béotien ; Hodot (1990), pp. 94-94 pour le lesbien) tandis que le thessalien a donc -οιο (plus tardivement -οι, par apocope). Le béotien a le génitif en -αο, tandis que le génitif -ας s'est peut-être maintenu dans les dialectes du Nord-Ouest et en Thessalie (Thumb-Scherer, pp. 35-36), est devenu, en tous les cas, -ᾱ (et non -ᾱο). A Lesbos, la terminaison est -α comme dans les dialectes doriens du Péloponnèse. J'ai suggéré plus haut que cette terminaison ne résulte pas certainement d'une contraction, mais peut s'expliquer par une métathèse de désinences : le nominatif des noms thématiques en -ᾱ masculin est affecté de la marque -s du nominatif des noms thématiques en -ο ; du coup l'ancien nominatif de désinence zéro devient la marque du génitif. En mycénien, nous l'avons vu, le processus a été différent. Dans le domaine de l'éolien, c'est la terminaison béotienne qui est aberrante, mais, nous l'avons vu également, elle ne s'explique pas comme une dérivation directe du mycénien. Elle suppose le stade intermédiaire d'un emprunt, supposons, eubéen pendant la période dite des Ages obscurs.

La terminaison -εσσι du datif athématique est commune aux trois domaines, comme la gémination (ὀππάτεσσι -Sappho / ἔπασσις « acquisition », béotien/ ἰτδίαν (thessalien), etc.) Le redoublement de la dentale sonore par une sourde (ἰτδίαν, voir Lejeune, 1941, p. 73-74) peut être interprété comme le

¹⁰⁶ Pour l'antiquité de la formation en -εσσι, antérieure à l'époque « postmycénienne », voir Méndez Dosuna (1985, p. 482). Voici ce qu'il dit : « Otra conclusión muy evidente es que la desinencia -εσσι es de uso casi general en los dialectos del grupo eolio, donde sólo como forma residual se registra en tesalio un dativo χρέμασιν (IG, IX 2, 257, l. 4); Tetonio, ca. 450-425). Este hecho, pese a la reticencias de J. L. García Ramón, *Origines*, pp. 83-84, induce per sí solo a localizar cronológicamente la aparición de -εσσι en el protoeolio del segundo milenio. No se explicaría, en caso contrario, la perfecta concordancia a este respecto de los tres miembros de este grupo dialectal en época histórica. » Chadwick (1979) aboutit également à la conclusion de l'existence de la terminaison en protoéolien, contemporain du mycénien (p. 210).

besoin de donner de l'intensité à la consonne implosive (ιτ-), afin de préserver la frontière vocalique. Le même renforcement de l'articulation se remarque dans ὀπ-πάτ- équivalent de ὄμματ- ionien).

Seul le béotien a la terminaison brève du datif singulier des noms thématique en -ο (terminaison -οι du locatif ou abréviation de la voyelle longue devant voyelle¹⁰⁷) ; le fait peut également être interprété comme un renforcement de la frontière syllabique¹⁰⁸ (/ɔ:i/ > /o:j/) ; béotien et lesbien ἐκάλεσσα s'opposent à ἐκάλεσα, ionien-attique et dorien ; il n'existe pas de témoignage de ce type d'aoriste en thessalien ; on ne peut en déduire qu'il n'existait pas. Thessalien et béotien ont en commun -οις du datif pluriel contre -οισι, ionien et lesbien¹⁰⁹.

Bref, le tableau est en effet varié et il paraît difficile d'extraire d'un ensemble complexe, dont je ne reprends ici que quelques éléments, une famille dialectale « éolienne ». Or il importe de noter que, sous des modalités différentes, nous avons affaire à un phénomène constant en éolien, le renforcement de la frontière syllabique par différentes procédures de verrouillage (la transformation -οισι > -οις va également dans ce sens).

Une collections de traits a permis à Porzig (1954) et à Risch (1955), indépendamment l'un de l'autre, de délimiter une opposition claire entre « dorien », d'un côté, « mycénien – achéen – ionien – attique » de l'autre, et un ensemble pour lequel ils ont gardé la dénomination d'éolien. La bipartition des dialectes entre ceux qui attestent l'assibilation de -τι (τύ) et ceux qui ont conservé -τι est claire. De ce point de vue, thessalien, béotien et lesbien se rangent du côté de la famille « dorienne ». Ces deux ensembles se distinguent également, de manière cohérente, par l'opposition τοί / οί du relatif, -μεν / -βαι de l'infinitif. On pourra traiter l'éolien de sous-ensemble dialectal du dorien ; si on le fait, c'est qu'il comporte des traits qui le distinguent du dorien. Il comporte des traits qui pourraient permettre également de le traiter de sous-ensemble « mycénien » (Peters, 1986, par exemple, insiste dans ce sens). L'affirmer, c'est oublier que ces traits subissent un traitement qui n'est justement ni « achéen », ni « ionien ».

En mycénien, l'assibilation τι > σι est un processus accompli. Cela signifie qu'elle est antérieure à ce que nous connaissons du grec mycénien et que dès le XV^e siècle en Grèce, il existe au moins deux familles dialectales. L'apparition dans le Péloponnèse ou en Crète, de -τι ne peut s'expliquer que comme un apport de l'extérieur, d'une population ayant préservé ce trait, venue « s'installer » dans le Péloponnèse, sans doute progressivement, à la suite de l'effondrement d'une civilisation qu'attestent les destructions violentes des palais par le feu¹¹⁰. Il n'y pas eu « d'invasion » dorienne, sans doute, mais installation progressive d'une population de dialecte non-mycénien, assez bien organisée, tout de même, pour être capable de s'approprier les terres et de gouverner sur la plupart des terres où elle s'est installée. Il me semble que toutes les communautés grecques à partir du VIII^e siècle ont eu à résoudre un problème difficile, la place des « chevaliers » dans la société. D'où sont venus ces chevaliers ?

Le raisonnement montre (voir plus haut, sous génitif thématique) que le processus de transformation de *-osjo qui a conduit à préserver en thessalien la terminaison -οιο est nécessairement

¹⁰⁷ Position qu'adopte Méndes Dosuna pour les dialectes du Nord-Ouest, et qui paraît en effet la plus probante (voir 1885, pp. 453-463)

¹⁰⁸ Voir dans *Phonétique et phonologie* de Brixhe, le chapitre IV, « Énergie articulatoire et phonétique béotienne », pp. 112-142. L'analyse porte sur des phénomènes de palatalisation plus tardifs (dès le Ve siècle, peut-être) en Béotie, explicables, pense-t-il, par le rôle joué « par l'augmentation de l'énergie articulatoire dans le déclenchement de la palatalisation ». Le phénomène, qui s'est manifesté sous des formes diverses en éolien, ne me paraît pas seulement tardif. Il m'apparaît être une constante dans l'histoire de cette famille et comme une marque de son identité.

¹⁰⁹ Pour ces divers relevés, je me permets de renvoyer aux tableaux de García Ramón (1975, pp. 109-111) ; Vottéro (2006, pp. 132-134). Je relève en passant que la terminaison « brève » du datif pluriel pourrait être, comme celle du datif singulier, d'origine béotienne ; ce serait une autre trace du développement de la langue épique en Béotie au VII^e siècle.

¹¹⁰ Pour la défense de la théorie de « l'invasion » dorienne du Péloponnèse, voir Méndes Dosuna (1885), pp. 299-306. D'un point de vue archéologique et historique, voir Desborough (1972). Chadwick [(1976) *PP* 31 : 103-117 et (1976) *BICS* 23 : 115-116] considère qu'il est possible d'expliquer le « dorien » comme la langue des dominés à l'époque mycénienne. L'achéen a été continué historiquement en Arcadie. Les habitants de l'Arcadie sont les descendants d'une population de l'époque mycénienne refoulée dans une région de montagne ou d'une population qui n'a pas été atteinte par les mouvements de population qui ont suivi l'effondrement des palais. Dans les deux hypothèses, cette population ne faisait pas partie de la classe dominante : selon l'explication de Chadwick, son parler devrait être dorien. Mais nous avons vu que plus tard Chadwick a défendu l'idée de l'existence d'un proto-éolien dès l'époque mycénienne.

contemporain du processus qui a conduit à -ου ionien-attique, à -ω ailleurs. C'est également par un processus évolutif indépendant que les trois dialectes « éoliens » ont formé une terminaison -εσσι, tandis que dès le mycénien *-ehsi* des thèmes en *-es* conduisait à des formes du type. γένεσι. Ces deux particularités suffisent à légitimer l'hypothèse d'un dialecte, dans la région de Thessalie, se distinguant notamment du parler du Péloponnèse « mycénien » par une tendance à maintenir les syllabes intérieures fermées (*-os-jo vs *-o-sjo / *-es-si vs *-e-hsi). Il y a eu des mouvements de population en direction de la Béotie, en provenance du Nord-Ouest et de la Thessalie ; ces mouvements ont provoqué un autre déplacement de population depuis la Béotie vers Lesbos et la côte adjacente d'Asie Mineure, tandis que des Ioniens s'installaient plus au Sud (Voir Vottéro, 2006, pp. 119-129) et qu'une population venue de l'Attique s'installait dans les îles. L'histoire et la tradition antique (e.g. Strabon, 9, 2, 6) laissent entrevoir que la population, venue de Béotie, qui s'est installée à Lesbos était conduite par des chefs de grande famille (voir les Pentilides ou les rapports complexes de Pittakos avec l'aristocratie de Mytilène). Des fouilles ont mis en évidence l'existence en Béotie de deux centres palatiaux importants à l'époque mycénienne (voir, parmi les premiers documents, Godart L., Sacconi A., *Les tablettes en linéaire B de Thèbes*, Rome, 1978, etc.). A l'époque mycénienne, il a existé des contacts entre les populations dirigeantes, au moins, de la Béotie et du Péloponnèse.

Certains traits du dialecte de Lesbos peuvent s'expliquer par de tels contacts, plutôt que par une influence de l'ionien à l'époque qui a suivi les divers mouvements de population du continent vers l'Asie Mineure. Parmi ces traits, je suggérerai que tel a été le cas de la terminaison -ω du génitif des noms thématiques en -ο. Les dialectes d'Asie Mineure n'ont pas abouti à une forme de syncrétisme. Chacun des groupes en contact (« Eoliens » et « Ioniens » au Nord) ont préservé leur identité linguistique. Une des marques différentielles est le traitement de la voyelle longue. Jamais /ā/ en éolien ne s'est fermé. Or une voyelle longue comporte deux moments d'articulation du même timbre, une attaque tendue et une détente longue. Cela signifie qu'en éolien l'identité du timbre a été maintenue pendant toute l'émission de la voyelle longue. En ionien et partiellement en attique, au contraire, à un moment récent de l'évolution du dialecte, l'articulation de ā s'est modifiée au cours de son émission vers æ. C'est par le même phénomène (fermeture de la seconde voyelle) que s'explique la transformation *-oho* > *-o(h)u* du génitif. A Lesbos, non plus qu'à Thèbes, d'ailleurs, ou en dorien, la fermeture de -oo n'a eu lieu, d'où la terminaison longue -ō. C'est là l'indice que la terminaison éolienne n'est pas un emprunt à l'ionien, mais qu'elle dérive de la transformation mycénienne de *-o-sjo. Sous des ressemblances se cachent en réalité des mécanismes différents, dont l'un nous reconduit à chaque fois à la spécificité d'une articulation « éolienne ».

La terminaison épique -οιο aurait-elle donc été empruntée directement au thessalien dès le moment de l'élaboration de la langue lyrique et épique sur la base d'un double système désinentiel, disons au cours du VIII^e siècle ? Les textes les plus anciens, à nous en tenir à ceux que des critères externes permettent de rattacher à des événements datables, sont ceux de Tyrtée, dont le plus vraisemblable est qu'ils ont été élaborés dans le contexte des guerres entre Sparte et Messène (au cours du VII^e siècle), entre la première et la seconde (vers 670) ; à ce moment, la langue du distique élégiaque comporte une morphologie du génitif à double désinence (-οιο / -ου) ; par ailleurs les traits dominants, ioniens, supposent une origine en provenance de l'Asie Mineure. Nous devons prendre garde au fait que les témoignages (épi)graphiques que nous possédons des dialectes de l'époque archaïque et de l'époque classique reflètent la langue des classes dirigeantes. Il n'est pas impossible de supposer que la terminaison -ω est un trait qui distinguait la langue de la classe dirigeante lesbienne tandis que les laboureurs, les artisans, etc. avaient gardé dans leur parler une terminaison -οιο, plus spécifiquement « éolienne » ; c'est à eux que la langue lyrique et épique aurait pu également l'emprunter. Il s'agissait, quoi qu'il en soit, d'un trait spécifiquement éolien.

Le cas du génitif des noms thématiques masculins (terminaisons épiques -αο / -εω) n'est clair qu'en apparence. Sur l'ensemble des génitifs de ce type relevés par Jeffery (voir Jeffery-Johnston, pp. 379-386), un seul génitif en -αο de l'époque archaïque a été répertorié à Tégée (voir LSAG, p. 210, Διος Σπορταο ; date proposée : début du V^e). Toutes les autres terminaisons sont de la forme -εω / -εο / -ō / -ā ; elles notent les terminaisons ionienne (-εο / -εω), attique (-ο) ou doriennes et éoliennes (-α). Nous avons vu, toutefois, que les inscriptions thébaines plus tardives attestent encore la terminaison -αο. Etant donné les traits qui différencient le thébain de la famille achéenne ou de

l'ionien-attique, cette terminaison n'est pas un héritage direct du mycénien, elle est un emprunt soit à l'attique, soit à l'éubéen. Mais, là encore, ce qui caractérise cet emprunt, c'est qu'il ne subira ni le destin attique, ni le destin ionien. Cela s'explique par le fait que le traitement syllabique béotien, conforme à un traitement éolien, maintient l'intégrité de \bar{a} , préserve la frontière entre syllabes, empêche donc la liaison entre voyelles dans deux syllabes successives ; il se peut que $\bar{a}o$ ait été articulé $\bar{a}^{(w)}-o$, mais il ne l'a jamais été $\bar{a}-(w)\bar{o}$.

Nous sommes donc fondés à parler d'une famille dialectale éolienne et à considérer que c'est dans cette famille que les aèdes du VIII^e et, sur le continent, du VII^e siècle, ont puisé des formes dialectales qu'ils ont intégrées au substrat ionien d'une langue poétique dont on construisait alors la morphologie. Surtout, c'est à cette famille qu'ils ont emprunté une articulation de la syllabe complémentaire de l'articulation ionienne-attique ; la langue épique s'est construite comme un redoublement du double niveau d'articulation qui caractérise toute langue : redoublement du niveau phonétique par l'usage d'une double articulation syllabique (fermée / ouverte) ; redoublement du niveau morphologique. Sur le plan de la diction, l'adoption d'une double articulation syllabique est l'élément le plus décisif. Sans l'éolien, sans l'association de l'éolien avec l'ionien, la langue épique ne pouvait pas exister (sous la forme sous laquelle nous la connaissons).

Pour conclure, je reviendrai au propos premier de ce chapitre : la figure $\pi\alpha\bar{i}\sigma\iota$ pour $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\epsilon\sigma\sigma\iota$ est une invention de Fick ; elle lui était nécessaire : dans aucun vers, il n'est possible de substituer une forme à l'autre. Il en va de même pour les alternances $\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\epsilon\sigma\sigma\iota(v)$ (20 occurrences), $\chi\epsilon\acute{\iota}\rho\epsilon\sigma\iota$ (1 occurrence) vs $\chi\epsilon\rho\sigma\iota(v)$ (124 occurrences), $\pi\acute{o}\delta\epsilon\sigma\sigma\iota$ / $\pi\omicron\sigma\iota(v)$, $\kappa\acute{\upsilon}\nu\epsilon\sigma\sigma\iota$ / $\kappa\upsilon\sigma\iota(v)$, $\pi\alpha\iota\sigma\iota(v)$ (8 occurrences ; 3 occurrences dans l'*Odyssée*) / $\pi\alpha\acute{\iota}\delta\epsilon\sigma\sigma\iota$ (3 occurrences dans l'*Odyssée*), $\pi\lambda\epsilon\acute{\iota}\omicron\sigma\iota$ / $\pi\lambda\epsilon\acute{o}\nu\epsilon\sigma\sigma\iota v$, etc. On notera le jeu de furet entre formations éolienne et ionienne : dans $\pi\lambda\epsilon\acute{\iota}\omicron\sigma\iota$, la figure du lexème est éolienne (**plew-j- > pleij-j*) tandis que la terminaison est ionienne ; dans $\pi\lambda\epsilon\acute{o}\nu\epsilon\sigma\sigma\iota$, c'est l'inverse.

La morphologie de la langue épique, je laisserai plus tôt que je ne me laisserai de le répéter, se caractérise par un système de plus d'une désinence pour une même fonction ; ces désinences sont empruntées à l'ionien et à l'éolien. Ce système de doubles (pour simplifier) désinences est articulé à *un double traitement de la syllabe*, empruntant également ses particularités à l'ionien et à l'éolien.

Au regard de la démarche de Fick (et des défenseurs d'une phase éolienne de l'épopée), nous parvenons à un résultat paradoxal. Certes, celui-ci pouvait avec raison considérer l'éolien comme un dialecte constitutif de la langue épique. Mais le substrat de la langue hésiodique puis homérique a été, dès l'origine, ionien, *l'apport* éolien. Si l'on considère le timbre des mots, la coloration dominante et la formation en sont ioniennes ; en revanche, si l'on considère les règles d'articulation syllabique, la langue épique (avec la langue lyrique) est un perpétuel entrelacement des deux dialectes, un perpétuel échange entre le principe ionien de l'ouverture syllabique et donc de la liaison, et le principe éolien de la fermeture syllabique et donc des limites tranchées. Ici, c'est Achille qui triomphe (dans l'affirmation tranchée de l'identité), là c'est Ulysse (dans la conscience des liens nécessaires).

4. Terminaison de la 3^e personne du pluriel, temps secondaires

Les terminaisons de la 3^e personne du pluriel de l'aoriste sont de deux types, $-\epsilon v$ (< $*\epsilon v\tau$ < $*\eta v\tau$) et $-\sigma\alpha v$ (voir Chantraine, GHI, pp. 471-473 le relevé des formes). La première est commune aux dialectes nord occidentaux (dorien et éolien) et à l'achéen, la seconde à l'ionien-attique. Pour Wathelet (1970, p. 313), « le problème » de l'affectation de la désinence épique $-\epsilon v$ à l'éolien est analogue à celui de l'affectation d'autres désinences : « La conservation de la désinence originelle (*soit* $-\epsilon v$) [...] représente un élément non ionien, qui pourrait être éolien ou achéen. il s'agit donc *a priori* d'un trait mixte. » Et comme en béotien, en arcadien et en cyprite on trouve des désinences $-\epsilon\alpha v$ pour $-\epsilon v$, « on serait ainsi contraint de se demander, si, sous l'ionien $-\sigma\alpha v$ ne se cache pas *parfois* (je souligne) un achéen $-\alpha v$. » Avec un scrupule qui l'honore, Wathelet ajoute : « Le maintien de la désinence originelle $-\epsilon v$, en arcadien, jusqu'à l'époque de nos sources épigraphiques rend néanmoins une telle éventualité peu vraisemblable » (p.314).

Dire que la terminaison *-εν* est « *a priori* un trait mixte », c'est laisser entendre que l'auteur du propos décide *a priori* de la traiter comme un trait mixte. En tant que terminaison, elle n'est pas *a priori* un trait « mixte », elle est une marque sans ambiguïté, ancienne, primitive, de la troisième personne du pluriel de l'aoriste passif (ἐλύθηεν) propre à l'ensemble des dialectes et, cela paraît vraisemblable, également à l'ionien. A cette désinence, l'ionien-attique a substitué la terminaison *-σαν*, analogique de la troisième personne du pluriel de l'aoriste *après, donc*, la formation de l'aoriste sigmatique, récente dans l'histoire des dialectes. L'écriture béotienne ἀνέθεαν (ἀνέθειαν / ἀνέθιαν) (voir Buck, 1955, p. 104) est tardive ; elle atteste une forme historiquement plus récente que ἀνεθεν ; elle implique l'existence d'une substitution de *-ησαν* à *-εν*, à un moment où, en béotien, sigma s'amuissait entre voyelles. L'hypothèse d'une terminaison mycénienne *-εαν* est donc immotivée. Elle n'a pour fonction que de préserver une possibilité de rattacher la terminaison ionienne-attique, *et donc la langue épique*, au mycénien. On observe les particularités du langage épique avec le présupposé qu'il doit y exister des reliquats de mycénien.

Les présupposés de Wathelet, sur ce point particulier, se remarquent à plusieurs *lapses*.

Il donne pour équivalentes les désinences en *-σαν* et en *-εν*, alors que l'équivalence est entre *-ησαν* et *-εν* ou *-αν* (voyelle brève + ν) (ἐλέλιχθ-εν / ἐλέλιχθ-ησαν ; ἔβ-αν / ἔβ-ησαν). Les deux terminaisons ne remplissent pas le même moule métrique.

D'où vient la « contrainte » de se demander si « sous l'ionien *-σαν* ne se cache pas parfois un achéen *-αν* », si ce n'est du désir de donner de la force à une hypothèse en l'air ? Jamais les terminaisons épiques ne permettent de substituer *-ησαν* ou *-εν* à *-εαν*. Supposons que dans un état ancien des dialectes, selon la loi d'Osthoff, *μίγηντ ait donné μίγεντ, puis μίγεν. Avant la chute de τ, ν vocalique pouvait se vocaliser α, ce qui aurait donné *μίγεατ, qui aurait abouti à *μίγεα et non *μίγεαν. La forme n'est attestée nulle part ; seul *-εντι* > *-ενσι* a donné *-εασι*. Supposer une forme mycénienne *μίγεαν, c'est introduire dans la terminaison une voyelle « tombée » de nulle part.

Enfin, que l'hypothèse soit en l'air se dénonce dans l'emploi du quantificateur adverbial « parfois ». Que dénonce ce faux air de prudence ? L'idée qu'il y aurait dans les emplois de l'épopée des traces de formules mycéniennes. On fait toutefois semblant d'être rigoureux en se montrant prudent. Dans la masse des emplois, ce serait bien le diable si l'hypothèse ne trouvait pas un tout début de réalisation !

La terminaison *-ησαν* (*-σαν*) est manifestement ionienne ; elle n'apparaît, dans l'épopée, que sous cette forme ; il est faux de considérer que la terminaison achéenne (également thébaine, comme nous l'avons vu) en est l'équivalent, puisque lui manque justement la marque qui permet d'en comprendre la dérivation (à partir de l'aoriste sigmatique). La terminaison *-εν* n'est pas spécifiquement éolienne ; cela n'interdit pas l'affirmation que son *usage dans la langue épique* est un emprunt à un dialecte éolien et non achéen ; on ne veut pourtant pas renoncer à l'idée d'un emprunt achéen, qui autorise une origine mycénienne et donc rend vraisemblable, encore une fois, l'existence de traces de formules mycéniennes. Si l'on inclut l'hypothèse de l'achéen, pourquoi exclure celle du dorien ? Parce que la langue épique s'est formée indépendamment de tout dorisme ? Ses liens avec l'achéen sont au moins aussi inconsistants. D'aucune façon la preuve interne (tenant à des particularités langagières) ne peut en être faite (voir plus loin, pour ἀντάρ et ἰδέ). Quant à une preuve externe, elle ne peut être concluante. La fin du chant de Démodocos racontant les amours d'Arès et d'Aphrodite ne nous autorise pas à conclure que l'aède en était un Thrace ayant émigré à Chypre !

Si, par ailleurs, il est certain que des traits morphologiques de la langue épique sont des éolismes caractérisés (voir plus haut, le génitif *-οιο*, la terminaison du datif *-εσσι*, plus loin la particule *κε*, les terminaisons de l'infinitif *-μεν*, etc.), s'il n'existe aucun trait morphologique non ionien dont on puisse prouver qu'il est emprunté uniquement à une autre famille dialectale que l'éolien, alors nous *pouvons conclure* que tous les traits *morphologiques* qui, dans la langue épique, n'appartiennent pas à l'ionien et à sa famille *appartiennent à l'éolien*. Chantraine a raison de donner pour éolismes la désinence secondaire de la troisième personne du pluriel *-εν*, les désinences de l'infinitif *-μεν* et *-μεναι*. Les restrictions de Wathelet, qui pourtant savait rendre à l'éolien ce qui lui revenait, n'ont d'autre fonction que le maintien d'une incertitude, uniquement justifiée par les deux présupposés des études homériques : la langue épique (formulaire) est d'origine mycénienne ou bien il en a existé une phase

éolienne. Il s'est opéré en Grèce ancienne, pendant une période allant du VIII^e siècle (peut-être dès le IX^e sur la côte asiatique) à la fin du VI^e siècle (je pense à la réforme de Clisthène à Athènes, qui me paraît un aboutissement d'un long processus) un certain nombre de transformations sociales et idéologiques¹¹¹, qui ont eu pour conséquence l'oubli du passé mycénien, sa transposition dans la fantasmagorie des âges héroïques. Ces transformations ont eu des incidences jusque sur le matériau de la narration épique et sur les pratiques des aèdes.

5. Aoristes sigmatiques

5. 1 Autre tendance éolienne à la sibilante géminée

L'opposition (ἐ)καλέσσα / κάλεσα, sur le modèle (ἐ)τέλεσσα / (ἐ)τέλεσα est, sur le plan dialectal, clairement organisée : la gémination ou le maintien d'un double /s/ « is an Aeolic characteristic » (Buck, 1955) de Lesbos¹¹². Le maintien d'un seul /s/ intervocalique à l'aoriste ou au futur est une caractéristique ionienne-attique. En revanche, Fick s'est permis des dérogations à la règle. Soit il escamote les vers qui font difficulté en les classant dans une composition récente (1, 279 ; 1, 401 ; 2, 55 ; 12, 343, p. 119)), soit il reproduit la forme ionienne de l'*Iliade* parmi des éolismes (p. 159, *Il.* 15, 303 : ἀριστῆας καλέσαντες ; surtout, p. 284, *Il.* 4, 178, ἐπὶ παῖσι (= πᾶσι) χόλον τελέσει Ἄγαμέμνων !) Aucune justification n'est donnée dans le commentaire du passage du chant 4. L'alternance καλεσ- (10 occurrences dans l'*Iliade*) / καλεσσ- (24 occurrences) est irréductible ; il est impossible de prouver que καλεσσ- appartient à des formules « plus anciennes » que les aoristes sans gémination de /s/. La distribution est métrique. Seul le présumé de l'existence d'une phase éolienne ayant précédé la phase ionienne de l'épopée peut autoriser Meier-Brügger (1986) à considérer que des formes « diachroniques » sont inscrites dans un texte dont les divers épisodes sont « synchroniques » (ont été élaborés par le même aède) par la magie de la Kunstsprache et par nécessité métrique¹¹³. La formation des aoristes en -σα est récente ; elle est ionienne ; le type ἐτέλεσσα / ἐκάλεσσα est un emprunt éolien approprié au dialecte. Il serait absurde de présupposer que les syntagmes épiques attestant ἐτέλεσσα sont plus antiques que les syntagmes notant τελέσ-αι, etc. puisqu'ils en sont dérivés¹¹⁴. Mais la distinction « diachron / synchron » a son intérêt : elle autorise, lorsque l'on

¹¹¹ Desborough (1972), pp. 106-111) repère ces transformations dès la seconde moitié du XII^e siècle avant J.-C. et les explique, non sans prudence, par un mouvement de populations de langue grecque venues du Nord-Ouest occuper des espaces laissés vides à la suite de l'écroulement de la civilisation mycénienne. Selon ses analyses des données archéologiques, immédiatement après l'écroulement de la civilisation mycénienne, les sites étaient occupés par une population très dispersée ayant conservé les traits, appauvris, de civilisation mycénienne. Après de nouveaux bouleversements une seconde phase se caractérise par des traits de civilisation inédits.

¹¹² Voir également Wathélet (1970), pp. 304-305, qui remarque : « Il est évident que l'analogie de ἐγάλεσσα à partir de ἐτέλεσσα n'a pu se produire que dans le dialecte où ἐτέλεσσα n'était pas devenu ἐτέλεσα, c'est-à-dire *a priori* dans les groupes éoliens ou doriens. Comme le dorien n'est guère en cause dans la langue épique, on est ramené à l'éolien. »

¹¹³ Point de vue identique de Heubeck (1981), qui le place sous le patronage de Witte (1913). Je ne crois pas que le premier principe que Witte énonce (*ibidem*, pp. 210 sqq.) soit pertinent. Il prend pour argument l'exemple de ἡμεῖς. Le fait que ἡμεῖς / ἡμῖν dans l'épopée homérique sont toujours spondaïques explique, dit-il, l'abréviation vocalique (la synizèse) de l'accusatif ἡμέας. Très bien ! Allons voir chez Hérodote ce qui se passe : ἡμέας, 81 occurrences, ἡμᾶς, 0. La synizèse ionienne est un *artefact* de philologue. Elle n'existe pas. Là où, dans la langue épique, ἡμέας doit être scandé comme un spondaïque, il faut lire en réalité la forme attique ἡμᾶς (attestée dans les manuscrits). Witte oublie, semble-t-il, que ἡμεῖς comme ἡμῖν sont des formes contractes. Quand une forme attique apparaît dans les textes épiques, les philologues l'expliquent comme la trace d'une recension athénienne du VI^e siècle. Est vrai le point de vue inverse : les grammairiens et éditeurs alexandrins ont remplacé les atticismes de l'épopée homérique par des ionismes (pensant ainsi rendre à la langue sa forme originelle), créant de manière artificielle une figure phonétique, la synizèse. Règle : une suite -εα n'est monosyllabique que si les deux voyelles sont liées entre elles par un glide (*-*ha* / -*wa*). Les pronoms ἡμεῖς / ὑμεῖς sont formés sur la base ἡμε- / ὑμε- + désinences en ionien-attique. Il n'existe pas de contraction ε- + désinence en ionien oriental ; la contraction est attique. En ce qui concerne l'unique cas d'abréviation ἦμας dans l'épopée (*Od.* 16, 372), il est probable que la pertinence du point de vue soit celle de Wackernagel (1916, p. 6, note 1) : il s'agit d'un atticisme (peut-être attesté chez Sophocle, *Philoctète*, 222) qui s'explique par la syncope de -ε.

¹¹⁴ Je veux dire par là que ἐτέλεσσα est conditionné par la formation ionienne des aoristes en -σα. Ἐτέλεσα, en ionien, n'a pu préserver sigma à l'aoriste que parce que la formation nouvelle a été introduite à un moment où le verbe était articulé **tele-h-* ; c'est donc une formation relativement ancienne.

rencontre *νέα μὲν* en début de vers (*Od.* 9, 283), à interdire d'y voir une forme dialectale récente : « Auch der sprachlich singulaeren Form *νέα* (*mesure longue du premier dactyle*) in ι 283 *νέα μὲν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων* ist nicht mit direkter Diachronie beizukommen ». « F. Sommer » (*Schriften aus dem Nachlass*, Forssmann éd., Munich, 1977, p. 290) l'a « montré » (*gezeigt*) : c'est une formation métrique *ad hoc* d'après le début de vers *νῆα μὲν* + voyelle (p. 143). Ne serait-ce pas plutôt l'explication qui est une fabrication *ad hoc*, afin de se débarrasser d'une difficulté ? Dans un contexte dialectal où *νῆα* s'articulait */nēw-[w]a/*, il n'était pas possible d'adapter *νῆα μὲν* + C(onsonne) au mètre. Cela n'a été possible que dans un contexte, qui implique une transformation diachronique de l'articulation, où */nēw-[w]a/*, s'est d'abord articulé */nē-wa/*, puis */ne-wa/* (abréviation de la voyelle longue en syllabe ouverte) et où */newa/* pouvait s'articuler comme une seule syllabe, *n^ewa*. Une telle articulation est antérieure à l'amuissement de */w/*, qui a entraîné l'allongement de la voyelle qui suit¹¹⁵. On traite *νέα* dans le contexte comme une synizèse. On est bien obligé puisque la suite des deux voyelles ne forme qu'une syllabe. Le mot est joli, il est savant. Question : une synizèse, comme cela s'articule-t-il (voir plus haut ἀσβέστω οὐδ') ?

5. 2 -ισσα / -ιξα ; -ασσα / -αξα (πελέμιξα / ἀκόντισσα, etc.)

Dès son ouvrage de 1957, jusqu'en 1995, Ruijgh a défendu l'idée que les aoristes du type *πελέμιξε*, etc. (au lieu de la formation éolienne *πελέμισσε*) étaient la trace, dans l'épopée, d'une formation achéenne de l'aoriste sur un thème **g-j-* (voir 1995, pp. 65-66 / 1957, pp. 71-89). Les informations de Ruijgh ne sont pas tout à fait exactes ; il ne signale pas l'existence des formes à dorsale (-ιξε) en thessalien notamment (voir Wathelet, pp. 308-309, et références à Thumb – Scherer, *ibidem*). Les dialectes doriens ont généralisé la formation de l'aoriste sur les terminaisons en -ξ (voir Wathelet, p. 308, référence à Thumb – Kieckers I, p. 73, § 80, 7). Pour les verbes qui n'attestent pas la présence d'une vélaire (*/g/* ; */k/*) dans le radical, dans le dialecte éolien de Lesbos, en revanche, la généralisation s'est faite, comme en ionien-attique, sur les terminaisons à dentale (voir Hodot, 1990, pp. 187-189. Les formes attestées sont toutes récentes). Ruijgh doit constater (p. 66) que « malheureusement, les textes mycéniens n'ont pas encore fourni de témoignages certains pour les verbes en -ίξω, -άξω et leur flexion. »

Seule la supposition d'une phase éolienne, dans le dialecte de Lesbos, de la composition épique au VIII^e siècle fait obstacle à l'hypothèse d'un emprunt de la formation de l'aoriste en -ιξε à un dialecte éolien (béotien ou thessalien). A partir du moment où la langue épique a emprunté une procédure de formation de la morphologie verbale ou nominale à un dialecte, cette procédure s'y est maintenue indépendamment de l'histoire de la formation dans le dialecte concerné. L'extension de la formation des aoristes du type *ἐτέλεσσα* à d'autres verbes ne comprenant pas de */s/* dans le radical est une caractéristique du dialecte de Lesbos (voir Hodot, 1990, p. 189) ; en revanche, la formation en -ίξε / -αξε n'est pas attestée à Lesbos ; elle l'est à Thèbes. On peut faire l'hypothèse que ce type de formation existait à Lesbos au moment de la formation de la langue épique. On peut également affirmer que, selon ce qui a pu être mis en évidence ci-dessus, une élaboration de la langue épique au VII^e siècle, dans un espace dialectal englobant le béotien ou, *a fortiori*, une composition de l'*Iliade* au VI^e siècle, sur le continent et non en Asie Mineure, dans un espace dialectal proche de la Béotie et de la Thessalie, nommément à Athènes, permettent d'expliquer l'emprunt à l'éolien et, en tout état de cause, permet de faire l'économie de l'hypothèse mycénienne. Il n'est même pas besoin de supposer un

¹¹⁵ *Νέα* est une correction d'Aristarque (voir *Scholia vetera ad Odysseam*, au vers : *νῆα] νέα μὲν μοι, οὕτως Ἀρίσταρχος*, H.) Elle n'est pas nécessairement judicieuse ; H note */ew/* de *n^ewa*. A mes yeux, bien sûr, la présence de */w/* dans le mot (à mes yeux également, attestée par l'écriture H, qu'Aristarque a éprouvé le besoin de corriger) ne signifie pas que cet étrange premier pied du dactyle remonte à l'époque mycénienne. En revanche, l'abréviation *-ēw* > *-ew* implique que l'articulation du mot est analogue à la terminaison *-εω* du génitif, qu'elle est ionienne (dans un contexte occidental ? Présence de */w/*), qu'elle représente une transition vers ionien *νέα*, que, dans les textes archaïques, elle n'est attestée que dans ce vers de l'*Odyssée*. Elle est l'indice d'un stade avancé de l'évolution dialectale, postérieur à tout le moins au VIII^e siècle (il m'arrive de parler par litote). Il ne suffit pas d'une application artificielle d'une règle de la *Kunstsprache* épique pour lui donner un lustre antique.

emprunt éolien aux dialectes doriens (voir Porzig, 1954, p. 151). On peut considérer que le processus (formation des aoristes -ιξα / -αξα) a été commun aux dialectes nord occidentaux.

La différence dans la formation des aoristes de πελεμίζω (πελέμιξε) et d'ἀκοντίζω (ἀκόντισσε) n'a pas de raison métrique. Elle s'explique partiellement par une raison phonétique, mais elle ne suffit pas (la présence d'une vélaire sonore ou sourde dans le radical tend à exclure la terminaison -ιξα ; ἐγγυάλιξα fait toutefois exception à la règle). La formation n'est pas sans règle. La parenté sémantique des verbes joue un rôle. L'opposition -ιξα / -ισσα recouvre une opposition entre deux ensembles contrastés, d'un côté des verbes liés à la guerre, aux gestes violents associés au maniement des armes et à la destruction¹¹⁶ (πτολέμιξε, πελέμιξε, ἐνάριξε, δάιξε, δνοπάλιξε, στυφέλιξε, ἐλέλιξε, ἐξαλάπαξας, auquel on pourra ajouter στήριξε dont le sens est proche de celui de στυφέλιξε), de l'autre des verbes associés à l'habitat, à l'enrichissement, aux activités domestiques et aux soins de l'hospitalité [δείπνισσα, ἐξείνισσα, ἐτείχισσα, κάπνισσα, πόλισσα, κομίσσατο, ὀπλίσσατο, ἐταρίσσαιτο / ἐτάρισσαι, κτέατισσα, λήισσατο (acquérir un butin) et, dans l'*Odyssée*, νοσφίζομαι pour désigner l'éloignement de la demeure du mari et le retour vers le toit paternel].

On peut comprendre que ἀβροτάξω, qui comporte un sens négatif appartienne au premier ensemble¹¹⁷, que *aeikid-j-ō au lieu de *aeiki-kj-ō, malgré une signification qui l'assimile aux individus du premier ensemble, est le résultat d'une dissimilation. Mais pourquoi ἐγγυαλίζω (« remettre en mains », « donner ») fait-il ἐγγυάλιξε et non ἐγγυάλισσε conformément à la valeur sémantique qu'il comporte ? Dans la langue épique, la formation de l'aoriste correspond nécessairement à la consonne (/d/ ou /g/) sur laquelle le suffixe est formé (*id-j- / *ig-j-). Le verbe καθίζω fera nécessairement ἐκάθισσα et non *ἐκάθιξα, ῥέζω fera ῥρεξα. Il est remarquable que le verbe ἐγγυαλίζω ne soit jamais attesté en attique, qu'en dehors des textes homériques, il apparaisse, à période ancienne, chez Hésiode et chez Pindare. Un emprunt épique d'un verbe appartenant à l'éolien continental est probable ; arguer des « homérismes » de Pindare est une simple pétition de principe. La formation de l'aoriste est éolienne, probablement béotienne. Je ferai l'hypothèse que ἐγγυαλίζω est, selon ce que suggère le sens du verbe, formé sur un nom (non attesté) *ἐγγυαλίξ, (« action de tendre jusque dans le creux de la main ») répondant au mot athénien προίξ, « la dote », et qu'il signifie « tendre jusque dans le creux de la main », « mettre dans le creux de la main ». Les deux occurrences de προίξ dans l'*Odyssée* attestent plus certainement une influence de l'attique sur la langue épique¹¹⁸ que l'aoriste ἐγγυάλιξα un héritage mycénien.

6. Particules modales

¹¹⁶ Le lien de ces verbes au thème de la guerre a été noté par West (1988, p. 158). Ruijgh, qui en fait la remarque, commente : « On ne s'étonne évidemment pas que l'épopée homérique ait conservé un bon nombre d'éléments du vocabulaire de la guerre de l'époque mycénienne, vu le rôle central de la guerre dans la poésie épique. » Il n'est pas étonnant de trouver un vocabulaire de la guerre dans la description de scènes de batailles, évidemment ! Que ce vocabulaire soit celui de « l'époque mycénienne » ou un reliquat de l'époque mycénienne, rien n'autorise à l'affirmer. Il est possible qu'il soit un bien commun à tous les dialectes grecs anciens. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'utilisation, dans la langue épique, de deux formations de l'aoriste, a permis de construire une opposition sémantique entre activités de la guerre et activités se rapportant aux soins domestiques. L'existence et l'usage de deux marques rendent l'opposition entre les deux ensembles significative. Il me paraît probable que la construction des deux ensembles est une création aédique.

¹¹⁷ J'ai suggéré (2007, pp. 129-131) une autre explication qui, à mes yeux, rend mieux compte de ce futur ; les dictions ἀμφι-βρό-τη, ἀ-βρό-τη, ἀ-βρό-τα-ξω signaleraient la singularité d'un langage, celui du « roi de Corinthe », Agamemnon. Le futur ἀβροτάξω serait un dorisme, que rien n'empêchait de pénétrer dans l'épopée puisque des dialectes éoliens « régionaux » possédaient le même type de formation.

¹¹⁸ Que προίκός, *Odyssée*, 13, 15, selon Hoekstra (*A commentary on Homer's Odyssey*, chant 13 au vers 15, Oxford, 1988) soit un archaïsme, c'est ce qui demanderait à être démontré. L'affirmation est gratuite. Χαρίζεσθαι προίκός, c'est « obtenir de la reconnaissance grâce à (à partir d') un don » et non « faire une faveur gratuitement » ! Plus tard, Ulysse le mendiant cherchera à « goûter à un don des Achéens » (17, 413). L'emploi de γεύσασθαι anticipé ironiquement sur la réponse d'Antinoos à la demande d'Ulysse. Wackernagel (1916) ne dit rien du mot. Raisonnement implicite de Hoekstra : il ne peut pas y avoir d'atticisme dans l'épopée, donc προίκος est (un adverbe) archaïque.

L'interprétation des particules modales κε / ἄν dans la langue épique est un carrefour obligé du débat pour les tenants d'une phase éolienne suivie de la dernière phase épique, ionienne¹¹⁹. Van Leeuwen (1892, pp. 559-584) reprend la thèse de Fick : ἄν n'apparaissait pas dans les parties anciennes de l'épopée ; mais Fick a renoncé à restituer la particule éolienne κε / κεῖν / κ' / χ' dans sa transposition en dialecte éolien, estimant que les remaniements ioniens ont irrémédiablement corrompu le texte éolien dans l'usage de la particule. Van Leeuwen lui-même impute la présence de ἄν aux rhapsodes et estime possible de restituer l'usage éolien au point que ne subsistent que 123 occurrences irréductibles de ἄν (*Iliade et Odyssée comprises*) au lieu de 349 transmises par la tradition textuelle (soit, quoi qu'il en soit, un peu plus de trois fois moins que les occurrences de la particule « éolienne » sous ses quatre manifestations). C'est de manière générale une position de van Leeuwen dans sa réponse à Fick : de nombreux « ionismes » sont réductibles, mais il reste un noyau irréductible qui appartient dès l'origine à la langue d'Homère.

Que les copies des textes aient été l'occasion de confusions – οὐκ ἄν a pu être mis pour οὐ κεῖν, mais l'inverse n'est pas à exclure non plus, nous le verrons – il est difficile de le nier. Les variantes des leçons en sont la preuve. Mais, dans son raisonnement, le jugement de van Leeuwen est orienté par un préjugé « fickien » – une phase éolienne de la tradition épique, antérieure à Homère – qui le conduit à soupçonner des éolismes plus que de raison. J'en prendrai pour preuve deux exemples qu'il commente plus longuement.

Le premier (voir p. 572) concerne les instructions que Nestor donne à Patrocle (*Il.* 11, 796-797) : « Qu'Achille t'envoie pourtant en avant, que le reste de la troupe des Myrmidons te suive, αἴ κέν τι φόως (φάος) Δαναοῖσι γένηται » « peut-être que tu seras, pour les Danaens quelque source de lumière ». Au moment où, depuis le camp d'Eurypyle, sur le chemin du retour vers Achille, Patrocle voit les Troyens franchir la circonvallation achéenne et se précipiter vers le navire le plus proche, il accourt, en pleurs, auprès d'Achille, et lui adresse la demande que Nestor lui a suggérée (Patrocle se garde bien de dire à Achille d'où lui vient la demande) ; il le fait en ces termes (*Il.* 16, 38-39) :

ἀλλ' ἐμέ περ πρόες ὄχ' , ἅμα δ' ἄλλον λαὸν ὄπασσον

Μυρμιδόνων, ἦν πού τι φόως Δαναοῖσι γένωμαι.

Les instructions de Nestor subissent naturellement les modifications liées aux nouveaux paramètres de l'énonciation : Achille, qui était l'absent dont le vieillard parlait, est devenu l'interlocuteur de Patrocle. Or ce ne sont pas que les personnes du verbe qui changent ; Patrocle n'emploie pas tout à fait le même vocabulaire que Nestor. La concession à la colère est bien toujours sous-entendue (περ), mais la demande est devenue pressante (πρόες ὄχ') – or Achille est l'homme des décisions rapides, trop rapides. Achille, quant à lui, n'entend probablement pas ce qu'il est permis à l'auditoire d'entendre (un risque de précipitation). Il peut attribuer l'emploi de l'adverbe à la modestie de Patrocle : πρόες ὄκα ; il ne s'agit d'aller au combat que pour un bref moment. Ensuite, Patrocle ne demande pas que la troupe « le suive » ; qu'Achille ὄπασσον, « lui donne pour compagnie » la troupe des Myrmidons (en guise de substitut de la valeur incomparable du chef du contingent : Patrocle se fait humble pour ménager un chef ombrageux) ; enfin ce qui se disait αἴ κέν τι φόως ... γένηται devient ἦν πού τι φόως Δαναοῖσι γένωμαι. Comme, pour Fick, le conseil de Nestor au chant 11 est plus tardif que la demande de Patrocle, laquelle fait partie de l'épisode primitif de l'*Iliade* à ses yeux, c'est l'aède ionien qui a restitué un tour éolien au chant 11. Avec raison, van Leeuwen ne peut croire à une telle opération de la part d'un imitateur du chant 16, qui aurait lu ἦν πού τι... En vérité, conclut-il, la formule

¹¹⁹ Sur la question, voir les grammairiens : Monro (1892, pp. 327-335), Schwyzer (1939, pp. 305, 358). Chantraine (GHII, pp. 345-350) reprend les remarques de Monro : ἄν se distingue de κε / κεῖν par une valeur emphatique. Wathelet (1970, pp. 360-361) adopte les analyses de Chantraine. Il précise que κέ est attesté en cyprite, ἄν en arcadien (Brugmann, 1913, § 618, pp. 626-627, le relevait déjà). Il semble donc que l'on ne puisse pas strictement rattacher κε à l'éolien de Lesbos ou de Thessalie, ἄν à l'ionien-attique. Evitons les confusions : il est possible, mais non certain, que κε et ἄν aient appartenu ensemble à l'ancêtre de l'achéen. Ce n'est pas parce qu'ils appartiennent tous deux à la fabrication de l'hexamètre (épique ou non) dont les traces, pour nous, remontent au dernier tiers du VIII^e siècle, qu'ils attestent des formules achéennes. Etant donné la coloration dominante ionienne du phonétisme de la langue épique, *il est certain* que la présence de ἄν dans l'épopée est liée à l'usage qui y est fait de l'ionien et non à l'arcadien ; de même, étant donné, par ailleurs, les emprunts à l'éolien, il est certain que κε n'est pas, à strictement parler, un éolisme, mais qu'il est, dans la langue épique, un emprunt à l'éolien et non au cyprite.

primitive était celle du chant 11, ayant subi les accidents de la tradition rhapsodique ionienne ou athénienne¹²⁰.

Me voici contraint de revenir à des questions de méthode de lecture. Notre hypothèse première est de considérer que la composition de l'épisode du chant 11 est contemporaine de celle du chant 16, que si, dans la diction, il y a des variations, elles émanent d'un même aède *de manière intentionnelle*. J'ai montré dans un article¹²¹ qu'Achille avait compris, sans que rien lui ait été dit, que la demande formulée par Patrocle lui avait été suggérée par Nestor. Aux yeux du fils de déesse, cela le justifiait de traiter le vieillard avec une ironie pleine de morgue. L'épisode des jeux émane lui-même d'un aède qui a, à l'esprit, un ensemble de renvois à l'intérieur de sa propre construction narrative. Nous devons donc considérer que la variation d'une formule dans le propos de Nestor et dans sa reprise par Patrocle est *délibérée, porteuse de sens*. Cela nous permettra en même temps de nous défaire de cette idée américaine formulée dans le contexte de la taylorisation des gestes opératoires pour la construction des machines, que la pensée des aèdes était préformatée dans des formules toutes faites et si bien faites qu'il était interdit d'y rien toucher. Dans la logique de son attitude en présence d'Achille, Patrocle atténue la supposition de Nestor par l'emploi non d'une mais de deux déterminations renforçant le caractère hypothétique des résultats auxquels pourrait aboutir l'opération suggérée : ἦν ποὺ τι φόως γένομαι... Non plus seulement : « Peut-être que je deviendrai quelque source de lumière pour les Danaens », mais : « peut-être que je deviendrai *quelque part / d'une façon ou d'une autre* quelque source de lumière pour les Danaens ». Or la demande de Patrocle sera efficace en raison de cet emploi de ποὺ : dans l'esprit d'Achille (immédiatement, il vient à l'esprit d'Achille que), l'intervention de son conseiller sera en effet « une source de lumière » pour les Achéens, mais *d'une autre façon* que celle qu'imaginait Nestor ou même Patrocle : elle permettra de mettre en pleine lumière *sur qui* repose la source du salut. On fera croire que c'est Achille lui-même qui retourne au combat en revêtant Patrocle de ses armes. S'ensuivra la panique des Troyens qui sera, pour les Achéens, une preuve éclatante de ce que vaut le fils de Thétis. Un petit mot de la langue n'est pas d'abord un moyen de fabrication d'une formule, il est d'abord un moyen de formuler une idée ; au lieu de se laisser obnubiler par la fabrication d'un langage formulaire, les homéristes feraient bien de se préoccuper de lire du sens et de se laisser guider par le sens des mots ou des tournures du langage. Il ne leur échapperait pas qu'une modification de formule fait sens et qu'elle n'est pas un bricolage d'épigone. (Est-il bien utile de rappeler que cette idée que les variations formulaires font sens n'est pas un point de vue que j'ai exprimé le premier ? Voir notamment Nagler M. N., *Spontaneity and Tradition : a Study in the Oral Art of Homer*, Berkeley – Los Angeles, 1974).

Le deuxième exemple est tiré de l'*Odyssée* ; à Télémaque qui suggère, de manière fort cavalière, que sa mère n'a sans doute pas traité avec égards le mendiant, Euryclée répond (*Od.* 20, 135) : οὐκ ἄν μιν νῦν, τέκνον, ἀναίτιον αἰτιόω, à quoi van Leeuwen, « qui ne voit pas quel sens a la négation dans la réponse de la vieille femme » (p. 578), pense devoir substituer : « ἦ κέν μιν νῦν... ». Le préjugé rend aveugle, hélas même les plus réfléchis. La négation dans la réponse d'Euryclée est parfaitement motivée : « En aucun cas, dit-elle à Télémaque, tu ne saurais maintenant porter une accusation contre (ta mère), puisqu'il n'y a rien à lui reprocher ! » Οὐκ ἄν + l'optatif exprime l'exclusion logique, l'impossibilité absolue : là où il n'y a rien à critiquer, on pourra inventer un tort, on ne le trouvera pas.

Malgré ses efforts, van Leeuwen devait constater qu'il existe, dans l'épopée homérique, des emplois de la particule ἄν, ionienne-attique, irréductibles (Hérodote, qui connaît la particule éolienne, puisqu'il cite des vers où elle apparaît, emploie exclusivement ἄν). Il est impossible de classer les

¹²⁰ Le commentaire de Fick est à la page 83 (« crasses Beispiel der leidigen Vorwegnahme. » Je me permettrai de traduire : « un exemple crasse d'une manie insupportable de la prolepse »). Il poursuit : « Ce qui jaillit de la bonté du cœur de Patrocle » - la sympathie pour un personnage incline à prendre pour de la bonté une naïveté 'crasse' - « nous apparaît maintenant comme une suggestion de Nestor. » Janko, *Commentary*, Volume IV, p. se contente de noter : « ἦν ποὺ is innovative ».

Pour van Leeuwen, voir 1892, pp. 572-573. Evidemment, pour les partisans d'une composition de l'*Illiade* au VIII^e siècle, la présence de ἦν = εἰ ἄν ne peut être qu'un accident de la transmission rhapsodique. Chantraine est prêt à faire disparaître tous les ἦν de l'épopée. On m'aura bien compris : la formule du chant 16, vers 39 est, pour moi, *primitive* et irréductible.

¹²¹ A. Sauge (1994), pp. 4-43

propositions où apparaît ἄν dans un ensemble textuel qui appartiendrait, historiquement, à une époque récente de la composition ou plus récente que l'ensemble dans lequel apparaît la particule modale éolienne. Au chant 16, le même aède que celui qui mettait Nestor en scène, en présence de Patrocle, au chant 11, varie sur l'expression de l'éventualité ; là-bas, il utilisait αἴ κεν, ici il raffine par l'adjonction d'un mot qui l'oblige à recourir à la forme¹²² ἦν issue de εἰ ἄν. Les deux épisodes renvoient l'un à l'autre, par l'usage d'un écart, en l'occurrence, ainsi qu'à la cérémonie des jeux au chant 23 ; chacun de ces épisodes est contemporain l'un de l'autre ; la variation formulaire n'a rien à voir avec des accidents de transmission d'une épopée du VIII^e siècle ; elle dénote une intentionnalité poétique ; elle est la marque d'un aède conscient de ses moyens dans la réalisation de son projet. Il n'y a pas eu une époque de l'épopée composée exclusivement en dialecte éolien ; la composition épique, les nécessités de l'hexamètre et de l'improvisation, ont requis le recours non pas à « une formule » pour l'expression « d'une idée », mais à des moyens langagiers *divers* pour l'expression *d'une même fonction* : quatre moyens formels (κεν, κε, κ' / χ', ἄν) au lieu de trois ; le quatrième se caractérisant, par rapport aux trois autres, par son initiale vocalique, multiplie d'autant les possibilités de créer des figures sonores et métriques. S'il existe des contextes où κεν et ἄν fonctionnent comme des doublets l'un de l'autre (οὐκ ἄν / οὐ κεν), ἄν permet de créer des configurations métriques originales (notamment par le jeu des élisions et des contractions). La forme contracte ἦν est une forme récente (ailleurs que chez Homère, premières attestations dans un fragment d'Hésiode, chez Théognis et Hipponax, soit, si l'on prend ces deux auteurs comme repères, le VI^e siècle – 1^{ère} ou 2^e partie, selon que l'on adopte une chronologie haute ou basse). Cela signifie que toutes les péripéties de la « Colère » dans lesquelles Patrocle joue un rôle sont récentes.

On peut toutefois montrer que la raison métrique se complique d'une raison sémantique ; les deux particules ne sont pas de parfaits synonymes. Dans l'*Iliade*, pour 33 emplois de οὐκ ἄν on trouve 6 emplois de οὐ κεν. Bien que les deux figures se substituent l'une à l'autre sur le plan métrique, leur distribution n'est pas aléatoire. Monro parlait de ces différences de fréquence pour en déduire une valeur emphatique de ἄν. En vérité, il vaut la peine de relever les six emplois de οὐ κεν. Les deux premiers apparaissent dans l'énumération des biens qu'Agamemnon se propose d'offrir en réparation (9, 125 et 267) : οὐ κεν ἀλγίος εἶη celui à qui adviendraient autant de richesses que celles qu'ont rapportées les chevaux que le roi se propose de donner. Or la formule signifie précisément : « il ne saurait être sans butin celui à qui adviendraient toutes les richesses rapportées par les chevaux dans les concours. » Elle pratique le mélange des genres (le pillage et les concours) et elle énonce une grossièreté à l'encontre du roi : il y a de fortes chances que les chevaux offerts ne gagnent plus aucun concours ! En outre, l'emploi de l'aoriste moyen ἠνείκατο est absurde : les chevaux n'ont pas rapporté des richesses *pour eux-mêmes* ! Avec raison, des critiques ont considéré ce commentaire comme interpolé (voir Ludwich aux vers cités). L'emploi de οὐ κεν est un autre indice de l'interpolation. Car l'occurrence suivante doit être mise entre parenthèses (12, 58, οὐ κεν ῥέα peut se lire οὐ κε ῥέα) et οὐ κεν de 12, 465 est une correction d'Aristarque ; de nombreux manuscrits donnent οὐκ ἄν... Il reste deux emplois motivés par euphonie : 14, 91, οὐκ κεν ἀνήρ et 15, 228, οὐ κεν ἀνιδρωτί évitent la suite οὐκ ἄν ἀν... (voir Chantraine, GHII, p. 346). Autrement dit, hors ces deux cas d'euphonie, l'aède de l'*Iliade* emploie systématiquement la formule οὐκ ἄν au lieu de οὐ κεν. Là où il avait à sa libre disposition le choix entre la particule éolienne et la particule ionienne, il choisit la dernière. L'*Odyssée* offre un tableau non moins clair : 4 occurrences retenues par von der Mühll dans son édition ; il considère lui-même que la première appartient à un passage interpolé ; les trois autres sont des choix de l'éditeur, qui a retenu par ailleurs 28 occurrences οὐκ ἄν ! Une valeur d'emphase explique-t-elle à elle seule cette configuration remarquable ?

Les grammairiens notent la disproportion dans les emplois des particules éolienne et ionienne. Les relevés de l'index du TLG (éditions Allen et von der Mühll) donnent les chiffres suivants : κε / κέ, 411 occurrences (*Iliade* + *Odyssée*) ; κεν / κέν, 506 occurrences ; κ' / χ', 262 occurrences ; ἄν, 308

¹²² Je me permets de suggérer que εἰ ἄν aboutit à ἦν non pas par contraction de ἐάν, mais par syncope de α (en raison d'une assimilation *ej an > *ej ən, d'où > ejn). La forme ἐάν s'est maintenue, par un mécanisme articulaire différent, jusque dans la langue de la *koiné*.

occurrences. Allen et von der Mühl ont donc choisi une quarantaine de fois la lecture κέν pour ἄν (van Leeuwen partait sur une base de 349 emplois de ἄν). En vérité, κε, κεν, χ' / κ', ne sont pas moins des substituts les uns des autres que de ἄν et réciproquement. L'aède disposait de *quatre formes* de la particule modale pour exprimer l'éventualité ou la potentialité.

La plus grande fréquence de κέ et de κέν comparée à celle de ἄν s'explique partiellement par l'entourage phonétique des particules associées aux conjonctions αἰ / εἰ / ἐπεὶ ou à la coordination : on trouve, par exemple, dans l'*Iliade*, 17 occurrences de καί κε / καί κεν pour 2 de καί ἄν, 57 occurrences de αἶ κε / αἶ κεν, 17 de εἶ κε, 14 de εἶ δέ κε (= 88) pour 3 de εἶ δ' ἄν, 12 occurrences de ἐπεὶ κε / κεν pour 2 de ἐπεὶ ἄν (soit 117 occurrences, d'un côté, 7 de l'autre, à peu près 1/5^e de toutes les occurrences κε / κεν de l'*Iliade*, pour 1/26^e des occurrences de la particule ἄν dans le même texte !) En revanche, si l'on considère les suites τε κε (ὅποτε κε / ὅτε κε / τέ κε) et τ' ἄν (εὔτ' ἄν, ὅποτ' ἄν, ὅτ' ἄν, τ' ἄν), la proportion est de 27 pour 39 (toujours dans l'*Iliade*). Enfin, à strictement parler, la particule éolienne est κε ; affectée de *nu* éphelcystique (κεν), elle est un mixte ionien et éolien. La langue épique est un système construit, à partir des dialectes grecs, certes, mais c'est à l'intérieur de ce système que nous devons comprendre, *en synchronie, celle de la composition d'un texte*, le fonctionnement des éléments qui le composent. Sur ce point, je ne puis que convenir de la pertinence du point de vue de Meier-Brügger. Notre désaccord portera sans doute sur la perception des traces de diachronie dans le texte. Dans l'envoi de son article, le portrait d'Homère qu'il emprunte à Latacz me paraît puisé dans un recueil de contes et légendes. Je ne puis même pas dire qu'il est anachronique ; il est anhistorique.

Il reste que les emplois différenciés des deux particules tiennent également à des raisons sémantiques¹²³. Dans un article où elle part des remarques de Chantraine sur la valeur emphatique de ἄν, R. Camerer (*Glotta*, 46, pp. 106-117), à partir de l'analyse de la notion d'ἔμφασις (« action de faire apparaître sous ce qui est présent autre chose »), suggère l'hypothèse que ἄν est la particule du renvoi à l'autre, au non présent, et qu'elle signifierait en propre « dans d'autres conditions », « s'il en était autrement ». A l'appui de cette suggestion, il vaut la peine d'examiner les emplois de ἄν. L'une des toutes premières occurrences de l'*Iliade* ne manque pas d'être significative. Dans ses insultes qu'il adresse à Agamemnon et à la troupe, Achille lui dit : « Tu commandes à des gens qui ne valent rien. ἦ γὰρ ἄν Ἀτρεΐδῃ νῦν ὕστατα λωβήσαιο (*Il.* 1, 232). « Ah ! certes ! Car autrement (ἄν), Atride, tu subirais les derniers des outrages ! » Par ailleurs, il me paraît significatif que plusieurs comparaisons soient introduites par la formule ὡς δ' ὅτ' ἄν... (9 occurrences dans l'*Iliade*). Le comparant transpose l'auditeur dans un autre espace et dans un autre temps. *Il.* 11, 269 introduit l'évocation d'une femme qui souffre des douleurs de l'accouchement pour servir de terme de comparaison aux douleurs qui s'emparent d'Agamemnon blessé : ὡς δ' ὅτ' ἄν ὠδίνουσας ἔχῃ βέλος ὄξυ γυναικα... « Comme, lorsqu'un trait aigu (de la douleur) s'attache à une femme qui accouche... », de la même façon des douleurs aiguës pénètrent Agamemnon. L'emploi remarquable est ici celui de ἄν avec le subjonctif, alors qu'il semble qu'il aurait été tout à fait possible de formuler la comparaison au duratif présent : « comme lorsque la douleur de l'accouchement s'empare d'une femme... ». L'emploi de ἄν n'a-t-il pas pour fonction, ici, non pas d'exprimer l'éventualité, mais de nous transposer dans un autre espace et dans un autre temps ? Dans cette perspective, son association privilégiée avec la négation s'explique, puisque la négation a pour fonction d'évoquer une autre possibilité, une autre éventualité ou un autre état de fait.

Son emploi exclusif avec la conjonction εὔτε permettra d'introduire un autre trait sémantique : la conjonction, associée avec ἄν est suivie du subjonctif aoriste ; elle permet donc d'envisager un moment à venir déterminé. Εὔτ' ἄν signifie « (autrement que maintenant), précisément quand » tel

¹²³

La différence sémantique rend douteuse l'explication de Forbes (1958 : 179-182) selon laquelle ἄν est une transformation de καν à partir d'une fausse coupe *εικαν (εἶ καν) > *εικ αν. Ruijgh (1992), p. 77 adopte la thèse. Il s'efforce, par ailleurs, de montrer que le sens primitif de κε était « alors ». La particule est formée sur la consonne *k- du déictique objectif ou de l'éloignement (κεῖνος). La désinence -ε a une fonction d'exemplification (voir τε dans ὅτε, ὅς τε..., dans la locution ἄλλως τε καί). Je supposerai que αἶ κε ne signifie pas « si alors », mais « si entre autres éventualités / possibilités ceci... », « si par exemple... » ; τε a fonction d'actualisation, κε a fonction d'éloignement (il donne ce qui est exemplifié comme « éventuel » ou « possible »).

événement, attendu, se produira. Agamemnon ne saura qu’entreprendre (*Il.* 1, 242) « précisément quand les Achéens tomberont, nombreux, sous les coups d’Hector ». Pour Achille qui parle, il ne fait pas de doute que la situation qu’il envisage aura lieu. Qu’Agamemnon n’oublie pas les instruction de Songe, « précisément » au moment de se réveiller¹²⁴ (*Il.* 2, 34). Par apposition à cette valeur, κε, associé à ὅτε, exprimera une éventualité dont la réalisation reste indéterminée : il se pourrait que l’on infléchisse Apollon « lorsque et dans l’éventualité où l’on rendra sa fille à Chrysès » (1, 100) ; aucun des dieux ne pourra rien pour protéger Héra, lorsque et dans l’éventualité où Zeus s’en prendra à elle (1, 567).

*** Enfin, dernière particularité : l’emploi conjoint des deux particules... + ... ὅν δ’ ἄν...

Ainsi les deux particules entrent dans un système d’opposition « déterminé vs indéterminé », « marqué vs non marqué » ; ἄν est la particule marquée et comporte la valeur « déterminé » ; cela explique la plus grande rareté de ses emplois.

Les inscriptions attestent l’usage d’une particule plutôt que celui d’une autre selon les dialectes à l’époque archaïque et classique. Il semble qu’il faille réviser notre opinion : à l’origine les deux particules étaient pan-dialectales (d’où la présence des deux en achéen). La seule chose que nous puissions dire, c’est que les aèdes ont fait le choix de la particule thessalo-lesbienne (et également arcado-cypriote) κε plutôt que celui de la particule dorienne, κα, que les Béotiens ont adoptée. Κε ou κεν est attesté dans la poésie lyrique (Archiloque, Tyrtée, Solon, Alcée, Sappho) : il est vraisemblable que l’emprunt est un emprunt ionien oriental au lesbien et qu’il remonte, comme l’emploi de la terminaison -οιο, aux premiers moments de la formation (si l’on préfère, de la refondation) de la langue lyrique et épique de l’époque archaïque.

Si l’hypothèse sémantique est correcte, elle rend probable la coexistence de la particule dans les dialectes à haute antiquité (aux temps mycéniens et pré-mycéniens). La similitude des contextes dans lesquels les deux particules étaient employés auraient conduit, par principe d’économie, à privilégier l’emploi de l’une plutôt que l’autre selon les dialectes. Ainsi l’emploi de l’une (ἄν) serait-il devenu ionien et attique (en particulier), celui de l’autre (κε) éolien (en particulier). Le recours aux deux particules dans la langue épique a non seulement favorisé la souplesse dans l’élaboration du vers, mais il a permis en même temps de jouer avec les nuances du sens. De manière générale, la nécessité de recourir à une double morphologie a entraîné l’usage d’un vocabulaire emprunté également à deux dialectes ; cela a rendu possible l’expression d’une pensée pleine de nuances.

Pour conclure : les deux particules κε et ἄν ne sont pas apparues successivement dans l’histoire de la langue épique ; pour reprendre une formule, elles lui appartiennent de plein droit dès son origine. En revanche, le plus vraisemblable, si l’on s’en tient aux attestations des documents anciens et si l’on considère l’espace dans lequel la langue épique, telle que nous la connaissons, s’est développée, les aèdes ont puisé leur bien dans l’ionien et dans l’éolien ; que les deux particules aient appartenu à la langue poétique n’est pas à exclure.

7. Allongement métrique : quelques remarques

Je suggère que le recours à une double formation suffixale, de types éolien et ionien, permettrait d’offrir une solution fondée sur le fonctionnement de la langue et non sur l’hypothèse d’une liberté poétique, par exemple aux alternances du type χρύσειος / χρύσεος. Dans le premier cas, χρύσειος peut être interprété comme une formation de type éolien à partir de **khru-sej-jos* > *khru-sej-jos* (voir **heraklewes-jos*), tandis que la formation **khru-se-jos* (suffixe des adjectifs de matière, de type mycénien, puis ionien) donne **khru-se-hos* > *khru-seos* (*khru-sē*). Le nom du soufre θέειον (« la

¹²⁴ Debrunner (voir Chantraine, *DELG*, sous εὔτε) a fait l’hypothèse que εὔτε résulte de εὔ τε. Dans tous ses emplois, sauf *Il.* 19, 386, le mot est un équivalent exact de ὅτε. Je suggérerai qu’il est plutôt une haplogogie pour εὔ ὅτε et qu’il signifie « précisément lorsque ». Au vers 386 du chant 19, malgré le choix hésitant d’Aristarque (voir les leçons de Ludwig au vers), il faut, à mon sens, lire τῶ δ’ αὔτε πτερὰ γίγνεται... Achille essaie ses nouvelles armes ; il en éprouve l’adaptation à son corps. Le résultat est exprimé par le vers qui suit : « Et à nouveau il lui venait des ailes » : « elles (les armes) soulevaient le pasteur des troupes ». Elles le transportaient d’aise. Dans le vers, εὔτε ne peut être ni l’équivalent de ῥῆτε (comme), ni celui de la conjonction temporelle (impossible sur le plan de la syntaxe). Il est impossible que ῥῆτε, dans un contexte où l’articulation /w/ existe – tel est le cas de la langue épique – devienne εὔτε.

matière qui fume ») se déduit sans mystère de **thewes-jo-n* > *the-wej-jo-n* tandis que la forme odysseenne *θήϊον* résulte de **thwe-sjo-n* > *thwe-hi-on* ; **thwe-* se réécrit *θή-*. Selon la coupe éolienne, le thème *ἐργεσ-* formera **ἐργεσ-j-η* > **ἐργεj-j-η*, d'où *ἐργεί-η* (la formation adjectivale laisse supposer, à la base du mot, le nom-racine d'un arbre).

Si nous posons un thème *ἀδελφευ-*, nous obtenons, selon la coupe éolienne **ἀδελφεF-jός* > *ἀδελφεj-jός*, selon la coupe ionienne *ἀδελφε-Fjός* > *ἀδελφε-jός* > *ἀδελφε-hός*. L'alternance *-βόειον* / *βόεον*, *πνείο-* / *πνε-ο*, *πλεί-ο* / *πλέ-ο* s'explique de la même façon (< **boew-jo-* > *boej-j* / *boewjo-* > *bo-he-* ; **pnew-j* > *pnej-j* / **pne-wj-* > *pne-h-*, etc.).

Plutôt que de voir dans les formes du type *θείομεν*, *τραπείομεν*, *σπείο* (sur *ἔπομαι*) des allongements métriques, je préfère supposer une formation désidérative sur le degré zéro de la base verbale (**thā-*, *trap-*, *spā-* ; toutes ces formes sont des impératifs, traces de l'injonctif indo-européen) pour exprimer une invitation à poser, se tourner vers, suivre : **thes-j-* > *thej-j-* ; *trapes-j-* > *trapej-j-* ; *spes-j-* > *spej-j-* + les désinences secondaires de l'actif ou du moyen.. Les subjonctifs du type *θείω*, *δαείω* (*da(h)-*), *μετείω*, *κίχείω*, *βείω* (<**bā-*>), *δαμείω* relèveraient de la même explication (formation sur le suffixe désidératif **-sej* > **(e)sj*¹²⁵).

Ces quelques exemples devraient suffire pour indiquer une direction de l'analyse.

Dans l'examen précédent, j'ai insisté sur deux aspects articulés l'un à l'autre : à l'époque archaïque en Grèce ancienne, à partir du VIII^e siècle, a eu lieu, 1 – une entreprise de refondation de la langue lyrique et épique qui, 2 – s'est réalisée par le recours à la morphologie (et au vocabulaire) de deux dialectes, l'ionien et l'éolien. L'impulsion est probablement venue d'aèdes, de dialecte ionien, d'Asie Mineure et elle a concerné, primitivement, plus particulièrement la poésie lyrique. Les témoins les plus anciens sont pour nous Callinos, Mimnerme, Tyrtée d'un côté, Archiloque d'un autre. D'après les témoignages qui nous restent, une des fonctions importantes de la poésie lyrique a été d'accompagner la mise en place de la révolution « hoplitique » et donc les transformations de l'idéologie guerrière. Archiloque est le premier témoin de la résistance à ce mouvement, avant Alcée à Lesbos. Le point de vue développé implique une conséquence : entre la production lyrique et épique de l'époque archaïque et les diverses productions « poétiques » d'une époque antérieure, *a fortiori* des temps mycéniens, il y a *solution de continuité*. On requerra donc de ma part de montrer que cette solution de continuité concerne aussi l'épopée, qu'il n'y a, entre la langue de l'*Iliade* et ce qui pouvait être la langue d'une épopée mycénienne, aucune continuité. J'entends cette solution de continuité non, évidemment, dans les thèmes ou dans le vocabulaire, mais dans la *morphologie* de la langue et dans la *formularité*.

II - Y a-t-il dans l'épopée archaïque des traces de « formules achéennes » ?

Je donne à la question, une réponse sans restriction négative : comme Miller a montré que la présence de traits éoliens dans l'épopée n'implique pas une « phase éolienne¹²⁶ », la présence de traits archaïques, remontant peut-être à l'achéen (au sens de la langue de la civilisation mycénienne), n'implique pas la présence de *formules* achéennes. Ruijgh sera, dans cet examen, notre principal interlocuteur.

¹²⁵ Le futur dorien (*-σέω* / *σίω*) est vraisemblablement formé sur le suffixe désidératif ; *ὄψελλοντες κίον* (*Il.* 14, 37) (« ils se mirent en mouvement dans l'intention de voir... ») est la trace d'une telle formation (**op-sej-jont-es*). Tous les emplois de *ἀκείομεν* (*Iliade*, *Odyssée*, *Pindare*, *Pythique*, 9, 104) comportent une valeur désidérative (« cherchant à guérir, réparer »). Ils dérivent donc de **akesjomen-* > *akej-jomen-*. Les formes du type *θείω*, *βείω*, etc. sont sans doute de formation ancienne. Etant donné la syllabation qu'elles supposent (**thes-j-* > *thej-j-*), elles se sont maintenues dans les dialectes nord occidentaux plus certainement qu'en mycénien ou dans les dialectes apparentés (achéen, ionien). Ce que l'on appelle l'optatit éolien (*λύσειας* / *λύσειε*) s'expliquerait-il également par une formation sur le suffixe désidératif **lusesj-as* > *lusej-j-as* ? A cela tiendrait-il le nom qui lui a été donné ?

¹²⁶ Il le montre du moins de manière plus pertinente à l'occasion de l'examen des terminaisons *-εσσι* du datif (1982, pp. 80-81)

Je me bornerai, en un premier temps, à énumérer les résultats d'une première analyse¹²⁷ (voir A. Sauge, in *Gaia*, 9, 2005, pp. 115-130), puis je m'attacherai plus spécialement à l'examen de deux connecteurs (ἀντάρ / ἰδέ).

II.1 Je considère comme acquis que :

- ῥ vocalique n'est jamais attesté dans l'*Iliade* : la prétendue difficulté métrique que soulève la suite λιποῦσ' ἀνδροτῆτα καὶ ἦβην dans le vers ὃν πότμιον γοόωσα λιποῦσ' ἀνδροτῆτα καὶ ἦβην (*Il.* 16, 857) se résout selon la règle que toute syllabe ouverte dont le sommet est une voyelle brève est brève et qu'une suite consonantique peut former un agglomérat (une articulation monosyllabique) ; ἀνδροτῆτα s'articule ἀ-νδρο-τῆ-τα. Les trois occurrences de ἀνδροτῆτα sont naturellement traitées de la même façon.

- la formule πότνια Ἥρη (*Il.* 1, 551, etc.) loin d'attester une aspiration forte mycénienne¹²⁸ (l'écriture mycénienne du nom de la déesse est *e-ra*), par l'absence d'élision de *-a* devant Ἥρη, atteste dans le nom de la déesse, une initiale palatale (/jε:ε/) qui confirme le rattachement du mot à une racine **jeə-r*, sur laquelle sont formés également, en grec, ὄρα, en allemand « Jahr ». On constate la même absence d'élision devant Ἥβη (πότνια Ἥβη, *Il.* 4, 2), qui provient de (**jeg*^w-). Enfin, deux occurrences de l'*Hymne à Aphrodite* (223 ; 230) attestent πότνια Ἥώς. Le nom de l'aurore provient d'une racine **āuso-* > *āwho-*, puis, en attique, par métathèse des consonnes > *hēwo-* > *he-wo*. Dans πότνια Ἥώς le nom de l'aurore est aspiré (il doit être écrit Ἥώς) ; il est la trace d'un atticisme (seul dialecte où a été réalisée la métathèse /wh/ /h-w/) avant la transformation *hēwo-* > *he-wo*. Πότνια Ἥώς ne s'explique certainement pas par une « aspiration forte » mycénienne.

- que, dans la formule Διὶ μῆτιν ἀτάλαντος, l'initiale de ἀτάλαντος doit être aspirée pour expliquer la syllabe fermée *-τιν*, cela n'oblige pas à supposer une formule mycénienne ; l'aspiration est l'indice d'une composition de l'épopée homérique dans le contexte de l'ionien occidental. La gémination de la sonante initiale *μ* est attestée pour μέγας ; la reconstitution d'une désinence *-ει* du datif mycénien est donc un artifice inutile. En mycénien déjà, il est probable que la terminaison brève du datif existait¹²⁹.

- les « particularités métriques » de la fin du vers Μηριόνης ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντη (*Il.* 7, 166 etc.) se résolvent par la règle de l'agglomérat et de la syllabe ouverte (*e-nū-a-li-/ ὄ-ja-ndri-fon-tēi*) et par la restitution d'un composé conforme aux règles de composition (ἀνδριφόντης et non ἀνδρειφόντης, introduit dans le texte par un amateur de synizèse ; ἀνδριφόντη est la leçon de nombreux manuscrits ; voir Ludwich au vers).

Pour le prétendu mycénisme Ἡρακληείη, voir ci-dessus.

II. 2 Ἀντάρ

Ἀντάρ : *Iliade*, 361 (= 1 : 43, 7*) ; *Odyssée*, 409 (= 1 : 29, 6) ; *Théogonie*, 18

Ἰντάρ : *Iliade*, 79 (1 : 194) ; *Odyssée*, 51 (1 : 233) ; *Théogonie*, 1

*Lire : en moyenne une occurrence tous les 44 vers à peu près ; une tous les 30, etc.

Ἀντάρ, selon ce que paraît attester son absence de toutes les inscriptions anciennes, sauf à Chypre, serait la trace de « formules achéennes » dans l'épopée homérique, tandis que Ἰντάρ serait la trace de

¹²⁷ Dès la parution d'*Eléments achéens*, Risch a manifesté son scepticisme dans le compte rendu qu'il faisait de l'ouvrage dans *Gnomon* 30 (1958), pp. 90-94 ; Peters M (1986), pp. 303-319 s'est résolument élevé contre la thèse. Si, dans le détail, certaines critiques sont pertinentes (τεληέσσα / δήνεα, par exemple, pp. 303-304), d'autres le sont moins. L'hypothèse, notamment, d'un dialecte « peloponnes-aeolish » revient à élever à un statut de dialecte un mixte dialectal. Elle revient, en outre, à déplacer le problème de l'origine de la langue épique sur un dialecte X, simple objet d'une construction.

¹²⁸ Ruijgh, e.g., in *Linear B:A 1984 Survey*, § 7. La brève *-ος* dans λευκωλένος Ἥρη (§ 8, *ibidem*) n'est pas la trace d'une perte d'aspiration et donc d'une formule ionienne orientale ; elle s'explique par la liaison /-ō-le-no-sjē-rē/.

¹²⁹ Vilborg (1960), p. 79.

formules plus récentes, ioniennes¹³⁰. Si cela est vrai, les fréquences respectives des deux mots, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, sont en contradiction avec l'hypothèse de Janko, selon qui la langue de l'*Iliade* est plus traditionnelle que celle de l'*Odyssée* ; s'il est un récit dans lequel la tradition formulaire se serait le mieux préservée, ce devrait être dans l'*Iliade* ; or la fréquence des emplois de αὐτάρ est en faveur de l'*Odyssée*, dans une proportion significative de 3 pour 2.

Quoi qu'il en soit de la pertinence des résultats de Janko, le raisonnement de Ruijgh est déficient d'au moins trois points de vue.

a - D'abord, il n'est pas vrai que αὐτάρ et ἀτάρ soient des synonymes (cf. Ruijgh, *ibidem*, p. 44 : « ... il est intéressant d'y comparer (chez Homère) l'emploi de ἀτάρ, synonyme ionien de αὐτάρ... ». (Sur ce point, Ruijgh dépend de l'opinion des grammairiens qui l'ont précédé¹³¹). Les deux mots sont issus de deux racines différentes (*au et *at), la première étant renforcée par /-τε/ (sans rapport avec k^ve). La racine *au ne comporte pas, en grec, la valeur d'opposition que comporte la racine *at. La haute fréquence de αὐτάρ dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* tient au fait que ce sont deux récits ; significativement, les plus grandes fréquences de l'*Odyssée* se trouvent dans les chants des récits d'Ulysse devant l'auditoire phéacien¹³², avec une diminution relative dans le chant 11 (fait de longues énumérations). La grande différence dans la fréquence des emplois entre les deux connecteurs suffit à montrer qu'ils ne jouent pas le même rôle. Αὐτάρ décrit essentiellement la succession temporelle des actions (connecteur narratif), ἀτάρ apparaît avec une plus grande fréquence dans le discours (43 emplois sur 79 dans l'*Iliade*, 41 sur 51 dans l'*Odyssée*), pour marquer une opposition (= « mais » ; connecteur argumentatif). Il est également un connecteur dans les descriptions ; dans le récit proprement dit, il permet de passer d'un personnage à un autre ou de détacher un personnage ou un élément du récit qui occupent une position « à part » relativement à d'autres personnages ou d'autres éléments. Il est le coordonnant d'actions simultanées, mais différentes, se déroulant dans des espaces séparés. Il permet de passer de la focalisation sur un personnage à une autre sur un autre. Lorsque αὐτάρ est employé dans le discours, il marque non un changement de focalisation mais la conséquence.

Je me bornerai à illustrer le propos par quelques exemples.

a - Ἀτάρ

Il. 2, 311-313

ἐνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοί, νήπια τέκνα,
ὄζω ἐπ' ἀκροτάτῳ πετάλοις ὑποπεπτηῶτες
ὀκτώ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη¹³³ ἦν ἡ τέκε τέκνα.

« Il y avait là des oisillons nouvellement éclos, ils étaient huit, blottis sous les feuilles à l'extrémité de la branche ; d'un autre côté, en neuvième position, il y avait, une mère, celle des oisillons ! »

Deux positions dans l'espace : d'un côté les oisillons se blottissent sous les feuilles, effrayés et comme pour se rendre invisibles ; la mère n'est pas avec eux ; elle vole au-dessus du nid ; sa position spatiale détachée du groupe est marquée par l'emploi de ἀτάρ.

Il. 4, 446-449

Οἱ δ' ὅτε δὴ ῥ' ἐς χῶρον ἕνα ξυνιόντες ἴκοντο,
σύν ῥ' ἔβαλον ρινούς, σύν δ' ἔγχεα καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
ἔπληντ' ἀλλήλησι, πολλὸς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.

¹³⁰ Voir Ruijgh, (1957), pp. 29-55.

¹³¹ Du moins de van Leeuwen (1892, p. 556 – αὐτάρ, in *thesi ἀτάρ*) ; Chantraine (*DELG*, sous αὐ) confirme Ruijgh. Schwyzer – Debrunner (1950, p. 559) : les emplois de αὐτάρ et de ἀτάρ « se recouvrent ». Brugmann (1913, pp. 622-624, § 610-611) distingue les deux particules, suggère le rattachement de ἀτάρ à la même racine que latin *at*, plutôt qu'à l'ionien ἄτερ (qui aurait impliqué attique *ἀτάρ). L'explication qu'il donne de αὐτάρ, en revanche (particule de l'opposition) ne permet pas de comprendre son emploi temporel dans la formule αὐτάρ ἐπειτα.

¹³² Voir le tableau des relevés faits par Ruijgh (1957), p. 30.

¹³³ Pour l'absence apparente de digamma dans ἐνάτη (articulé ἐ-νFά-τη), voir le développement sur les semi-voyelles /w/ et /j/. Dans les contextes où on lit (cf. 2, 295) ἡμῖν δ' εἴνατος, l'allongement ει- est un artifice d'écriture des éditeurs tardifs pour noter une syllabe longue que suffit à expliquer la présence de digamma : ἡμῖν δ' ἔν-*F*ατος... Fick écrit ἐνάτα sans autre commentaire.

« Lorsque, parvenus sur la même piste de danse, ils se rencontrèrent (sc. Achéens et Troyens), ils heurtèrent les uns aux autres les boucliers de cuir, se heurtèrent les lances et l'ardeur des guerriers vêtus de cuirasses de bronze. D'un autre côté, on avait rapproché les uns des autres les boucliers bombés ; il y eut de tous côtés fracas et tumulte. »

Les vers 448 et 449 notamment suscitent le scepticisme philologique, à cause du composé χαλκεοθωρήκων pour χαλκοθωρήκων attendu et à cause de la proposition selon laquelle ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι ἔπληντ' ἀλλήλησσι, des « écus bombés » comme traduit Mazon, « rapprochés les uns des autres » paraissent bien évoquer une formation hoplitique. Il est pourtant difficile de mettre entre parenthèses les deux vers sans modifier leur entourage immédiat. Les quatre vers décrivent l'engagement des deux armées, ils introduisent le récit de la bataille du premier jour, ils sont, de ce point de vue, indispensables.

Les difficultés ne sont vraisemblablement qu'apparentes. Il est inutile de supposer dans l'adjectif initial « possessif » (voir Risch, p. 167) la trace d'une composition récente (Kirk, *Commentary*, Vol. I, 4, 448-9, p. 383) ; l'écriture χαλκεοθωρήκων est une correction de grammairien ; la lecture correcte est celle qui est conforme aux règles de formation de ce type, (χαλκ-ο-θωρήκων ; elle est attestée dans l'*ambrosianus*) ; dans le composé, ο est long par position. Plutôt que de supposer qu'alpha initial de ἀθάνατος est long en raison d'une règle *métrique*, je maintiens qu'il est long par position, parce que les aèdes, encore au VI^e siècle, *a fortiori* au VIII^e siècle, articulaient /adh-wa-na-tos/. Dans mes études sur l'homographie grecque¹³⁴ je suggère l'hypothèse que θώραξ est formé sur une racine **thw-r* (cf. latin *tueor*) et que le nom désigne donc un « objet qui protège », soit une cuirasse. Que **thw-* ou **dhw-* ne deviennent pas nécessairement /s/, nous en avons justement la preuve dans ἀθάνατος.

L'aède décrit l'engagement de deux armées partagées en deux troupes chacune : d'un côté il y a les porteurs de boucliers en cuir et de lances, qui s'affrontent dans le corps à corps et forment une mêlée, de l'autre (ἀτάρ), *en même temps qu'eux mais différemment*, il y a les porteurs de boucliers ὀμφαλόεσσαι, dont ils se protègent les uns les autres en formant un rang. L'aède ne nous décrira jamais précisément le combat de ce type de troupes (d'une phalange), il focalisera l'attention sur les combattants individuels (par nécessité narrative) ; l'essentiel est l'inscription dans le récit d'une *trace* de la formation hoplitique. Cette trace est lisible dans la description de la formation (les boucliers sont rapprochés les uns des autres).

Ἄτάρ signifie, dans le récit, « d'un autre côté », « pour sa part », « détaché du reste », dans le discours, « mais ».

b- Αὐτάρ signifie « à son tour », « à nouveau » ; associé à ἔπειτα, la formule signifie tout simplement « ensuite », à ἐπεί, conjonction de subordination, « ensuite après que... » ; dans le discours (échanges entre personnages), il signifie « ensuite, en conséquence ». Soient encore deux exemples de l'*Iliade* pour en illustrer l'emploi dans les parties discursives où il est plus rare.

Il. 1, 118-119

αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἐτοιμάσαστ' ὄφρα μὴ οἶος
Ἄργείων ἀγέραςτος ἔω, ἐπεὶ οὐδὲ ἔοικε.

Agamemnon, quoique il accorde grand prix à la possession de Chryseïs, consent à la rendre à son père. Il veut le salut de la troupe et non sa perte. Il poursuit : « αὐτὰρ préparez aussitôt une part d'honneur pour moi, afin que je ne sois pas le seul des Argiens à en être privé, puisque cela ne se laisse même pas imaginer. » L'emploi de αὐτὰρ n'exprime pas une opposition (Mugler le traduit par « mais ») ; il introduit une conséquence : puisqu'il ne se laisse même pas imaginer que le « généralissime » des troupes soit le seul à être privé de part d'honneur, puisqu'Agamemnon veut bien rendre la sienne « pour le salut des troupes », « en conséquence » que l'on prépare un *geras* de substitution. Le roi n'énonce pas une condition (« je la rendrai si... » = « mais ») ; il était aisé à l'aède de formuler εἰ δ' ἂν ἐμοί... ; il invite les troupes à tirer les conclusions qui s'imposent.

C'est Achille qui, aussitôt, répond à sa demande, non sans insinuation désobligeante (*Il.* 1, 127-129) :

ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν τῆνδε θεῶ πρόες· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ

¹³⁴ Voir « homographie 1 », sur le site <http://icp.ge.ch/saussure/pedagogie/> (/toutes les disciplines /grec /recherche).

τριπλῆ τετραπλῆ τ' ἀποτείσομεν, αἶ κέ ποθι Ζεὺς
δῶσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξει.

« Eh bien, toi ! Pour l'heure, abandonne celle-ci au dieu. Ensuite (et en conséquence), nous les Achéens nous te la rembourserons au triple et au quadruple (de son prix), ... si Zeus nous donne un jour de vider de ses trésor la Cité de Troie aux bons remparts ! »

Il n'y a pas d'opposition entre l'invitation faite à Agamemnon de délivrer la captive, de la remettre, gratuitement (πρόες) au dieu et le fait que les Achéens lui rembourseront au quadruple, sans doute, la perte subie : de l'un à l'autre, il y a conséquence. Achille laisse entendre à Agamemnon : nous savons très bien que tu nous feras payer cette perte très cher... Encore faudra-t-il que nous prenions Troie. A bien observer la situation, il semble que cela dépendra plus du bon vouloir de Zeus que de la compétence du commandement !

Dans le discours, αὐτάρ introduit une conséquence que l'on tire, ἀτάρ introduit une opposition.

Si αὐτάρ est avant tout un connecteur narratif, permettant de décrire la succession des événements, comment se fait-il que le mot n'apparaisse jamais dans la narration hérodotéenne par exemple ? Hérodote, qui cite l'*Iliade*, connaissait le mot au moins au même titre que tout auditeur de l'épopée. S'il ne l'emploie pas dans ses récits, ce n'est pas parce qu'il l'ignorait, mais parce que, déjà dans l'épopée, le mot était un doublet soit de l'adverbe ἔπειτα, soit de la conjonction ἐπεὶ ; dans l'épopée homérique, il remplissait une fonction métrique (pour enchaîner les événements, les suites αὐτάρ ἔπειτα / αὐτάρ ἐπεὶ sont réellement commodes) ; l'emploi dans les récits en prose en était totalement inutile. A cela s'ajoute que le connecteur est une concrétion de αὐτ' ἄρ, en raison de l'incompatibilité métrique de αὐτ' ἐπεὶ / αὐτ' ἔπειτα. La concrétion était inutile dans la narration en prose.

Ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas αὐτάρ, mais αὐτε, absent de la prose, présent dans la poésie lyrique et chez Pindare, encore présent chez Eschyle, absent de la langue de Sophocle et d'Euripide. La formation du mot est analogue à celle de ὅτε, attesté en mycénien, appartenant toutefois aussi bien à l'ionien-attique qu'à l'arcado-cypriote, tandis qu'il se dit ὄτα dans l'éolien de Lesbos. L'appartenance de ὅτε à l'ionien-attique rend l'hypothèse d'un emprunt de αὐτε > αὐτάρ à l'arcado-cypriote inutile. Ces deux mots peuvent être considérés comme une formation épique, d'abord de αὐτε sur le modèle de ὅτε, puis de αὐτ' ἄρ > αὐτάρ. Rien ne permet d'affirmer que cette formation remonte à l'époque mycénienne.

b – Pour le second abus du raisonnement, je ne reviendrai pas sur l'argumentation de Shipp¹³⁵ : absence d'attestation ne signifie pas inexistence du mot dans l'ensemble des dialectes à un moment donné de leur histoire. La morphologie du mot archaïque diffère de celle du mot mycénien. Un mot attesté en mycénien et dans l'épopée seulement n'implique pas nécessairement un héritage direct. Enfin en mycénien et dans la langue épique un même mot peut recouvrir des significations différentes.

c – Le raisonnement de Ruijgh est tributaire d'une conception de l'invention formulaire trop restrictive. L'emploi d'une formule ne signifie pas nécessairement qu'elle est héritée d'une tradition. Un aède apprend une langue, avec son vocabulaire ; il hérite sans doute de son ou de ses maîtres des tournures ou des formules, qu'il lui est loisible de remodeler selon ses besoins. Il est bien possible que αὐτάρ soit de formation antique ; cela paraît moins probable pour l'adverbe renforcé ἔπειτα (atticisme, selon Chantraine, *DELG*, s. εἶτα ; on pourrait tout aussi bien supposer un emprunt attique au béotien) ; rien ne nous permet d'affirmer que l'association αὐτάρ ἔπειτα, parce que les emplois en sont fréquents et parce que, en raison de cette fréquence, elle a clairement un caractère formulaire, *est de haute antiquité* et est frappée au coin d'un sceau achéen. Il est plutôt vraisemblable que la formule est récente (étant donné ἔπειτα). L'affirmation de Ruijgh (1957, p. 33) : « [...] le fait que les 195 exemples de αὐτάρ ἐπεὶ figurent sans exception au début du vers est une preuve éclatante de son emploi traditionnel » est plutôt la preuve éclatante des dégâts que la conception parryenne de la formularité a exercé sur les homéristes. Il a bien fallu qu'une formule traditionnelle un jour ait été

¹³⁵ Voir notamment, dans Kirk (1964) la réfutation par Shipp (pp. 126-139) de l'article de Chadwick (1958) repris dans le même ouvrage.

« inventée » et donc ait été originelle. La fréquence d'emploi d'une formule ne dépend pas de son antiquité, elle peut dépendre, par exemple, d'un type de texte. Les 229 occurrences de ἔπειτε chez Hérodote (ἔπειτα, *Iliade*, 190) ont quelque chose à voir avec le fait que le texte hérodotéen est un récit, comme le sont les deux épopées homériques. Un indice plus probant d'antiquité de la formule αὐτὰρ ἔπειτα aurait été sa manifestation sous la forme ionienne αὐτὰρ ἔπειτε... L'hypothèse de Chantraine (origine attique de ἔπειτα) laisse fort dubitatif. Eolien ὄτα (Sappho et Alcée) laisse plutôt supposer une formation éolienne (ἐπεί + τα) ; en mycénien, la particule est τε (voir Chantraine, *DELG*, sous ὄτε). Αὐτὰρ ἔπειτα est peut-être traditionnel, mais *quand* l'est-il devenu ? Pas à l'époque mycénienne du moins.

Le traitement de ἰδέ nous permettra de conclure l'examen d'αὐτὰρ par αὐτίς / αἴθις.

II 3 ἰδέ, une trace de mycénien ?

Pour Ruijgh (1957, pp. 55-57), la présence de la coordination ἰδε dans un vers rattache ce dernier à la tradition achéenne. Deux caractéristiques permettent de l'affirmer : à date historique, le mot n'est attesté qu'en cyprite ; jamais la voyelle n'est élidée devant ι. Le traitement métrique de la coordination est toujours le même : le mot occupe toujours la même place à l'intérieur d'une mesure invariable (un choriambre) : ~ ἰδε, suivi d'une consonne double à l'initiale du mot suivant. En quelques occurrences, la suite se lit – τε ἰ-δέ. Dans ce cas, τε ne s'élide pas. Ruijgh adopte le point de vue selon lequel le phénomène s'explique par la tradition formulaire : τε se trouve à la fin d'une formule, ἰδέ au début d'une autre formule ; la juxtaposition de deux formules a pour effet d'autoriser le hiatus et de neutraliser l'élision.

Si ἰδέ appartient à la tradition formulaire, il faut avouer que la place que le mot occupe dans la mesure du vers est étrange ; alors que, apparemment, formé de deux syllabes brèves, sa figure métrique le destine idéalement aux deux brèves du dactyle, sans exception -δε est au temps fort, allongé devant double consonne. On aimait à compliquer à loisir, semble-t-il, dans les temps archaïques de la tradition épique.

Ruijgh n'ignore pas l'existence de la composition orale de l'épopée ancienne ; il raisonne pourtant, à la suite de ses maîtres, comme si l'aède était un écrivain, recopiant des formules, procédant à cette opération qui nous est devenue notre nouvelle façon d'associer des idées ou de juxtaposer des bouts de phrase, le « copier-coller ». Un hiatus peut déranger l'oreille ; il ne dérange pas la vue.

On peut objecter à l'explication (de la juxtaposition de deux formules), d'abord qu'elle n'en est pas une. Il serait plus honnête d'entériner un état de fait plutôt que de faire savant en empruntant une « explication » non à la tradition épique, mais à la tradition philologique. Le tort d'une explication paresseuse est de faire l'économie de toute question. En l'occurrence, deux se posent : est-il bien vrai que la suite τε ἰδέ comporte un hiatus ? Est-il vrai que ἰδέ suit toujours une formule et en introduit toujours une autre ? Les deux réponses sont négatives. Réglons le sort de la seconde par des exemples.

Peut-on vraiment considérer comme formulaires les deux parties du vers 572 du chant 10 de l'*Iliade* ?

Il. 10, 571-572

αὐτοὶ δ' ἰδρῶ πολλὸν ἀπενίζοντο θαλάσση
ἔσβάντες κνήμας τε ἰδὲ λόφον ἀμφὶ τε μηρούς.

Comme l'on risque de rétorquer que le chant 10 est une fabrication tardive¹³⁶, que la particularité des épigones, c'est d'employer des tours anciens à tort et à travers, je donnerai un autre exemple.

¹³⁶ Il est inutile, je pense, de préciser que l'association des groupes syntaxiques dans ce vers est unique. On notera, en outre, que τε ἰδὲ λόφον doit être articulé τε ἰδὲ λλόφον. Cette articulation, il est vrai, ne soulève pas un vrai problème : à l'intérieur de la phrase, la gémiation d'une sonante initiale (/m/, /n/, /l/, /r/) est un phénomène normal (voir Lejeune, 1972, p. 301). Le sens de λόφος en contexte est plus problématique ; Hainsworth (*Commentary*, Volume III, 1993, p. 209) note : « It is an odd word for the back of a man's neck and oddly placed between the shins and thighs. » L'étrangeté de la place du mot dans la charpente du vers mise en rapport avec celle du corps ne tient peut-être pas à un aède ayant mal appris le métier et ayant perdu le sens des vrais arrangements formulaires, mais à une interprétation déficiente de son sens. Supposons que λόφος désigne, non la crête ou le sommet, mais tout ce qui évoque la courbe

Le vers suivant (*Il.* 4, 147) : εὐφύεες κνημαί τε ἰδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθε, a toutes les apparences d'un vers constitué de deux formules : or nulle part ailleurs que dans ce vers les κνημαί ne sont dites εὐφύεες. On ne peut, dans ce cas, expliquer l'absence d'élision τ'ἰδέ par la jonction de deux formules (sauf à faire l'hypothèse de son existence dans la tradition mycénienne, à expliquer ce qui est par un être de fiction), non plus que par la césure : τέ ἰδέ forme un concept ; supposer une césure entre les deux éléments de la conjonction c'est comme de la supposer en plein milieu d'un mot (Dionède et Ulysse ont lavé dans l'eau de la mer « leurs jambes fortes *et par là // même* leurs belles chevilles en dessous. ») Pourquoi de nombreux manuscrits attestent-ils la lecture τε ἰδέ alors que s'offrait la commodité d'articuler εὐφύεες κνημαί τ' ἠδέ σφυρὰ ? La question revient à se demander si la suite τε ἰδέ comporte vraiment un hiatus.

La plupart des suites ε (fin de mot) ι (début apparent de mot) peuvent (et doivent) se lire -ε F₁- (1, 38 : F₁φι ; 1, 163 : ποτε F₁σον ; 1, 262 : οὐδέ F₁δωμαί ; 2, 154 : οἴκαδε F₁εμένων, etc. Voir encore, par exemple, 8, 301 : βαλέειν δέ hFε F₁ετο ;.) ou bien ε + aspiration (17, 392 : ἄφαρ δέ τε ἰκμάς ; 18, 385 / 424 : τυνύπεπλε ἰκάνεις ; 24, 264 : ἐπιθεῖτε ἴνα). Le dernier exemple est susceptible, nous le verrons, de la même explication que ἰδέ.

Deux exemples font partie du même ensemble que la suite τε ἰδέ :

Il. 9, 319 : ἐν δὲ ἰῆ

ἐν δὲ ἰῆ τιμῆ ἡμὲν κακὸς ἠδὲ καὶ ἐσθλός.

Il. 21, 569 : ἐν δὲ ἴα

ἐν δὲ ἴα ψυχῆ, θνητὸν δὲ ἔφασ' ἀνθρωποὶ

ἔμμεναι· αὐτὰρ οἱ Κρονίδης Ζεὺς κῦδος ὀπάξει.

Le déterminant démonstratif ἰός est formé sur le même thème *i-, élargi *ei, que latin *i-s / ej-us*. Ce démonstratif ἰός est attesté chez Homère et chez les poètes de dialecte éolien (Alcée, Sappho, Corinne). Les deux occurrences ἐν δὲ ἰῆ et ἐν δὲ ἴα montrent qu'ils ont le même fonctionnement métrique que ἰδέ. De ce point de vue, il n'y a pas de raison de considérer que le lien entre le déterminant et la particule ἰδέ n'est que probable (voir Chantraine, *DELG*, sous ἴος). Dans ἰδέ, ι s'explique le mieux comme une formation du locatif, soit, sur le thème *j- du démonstratif anaphorique, *ji. Le sens précis en est « là même » (renvoi au mot précédent, d'où le rôle de coordonnant) ou « par là même » (connecteur logique). Le mot est un renforcement de la coordination, il n'est pas un simple équivalent de τε ou de καί ou de τε καί. Le même thème peut apparaître sous la forme élargie, renforcée également par la particule δέ, *eide, écrit ἠδέ¹³⁷ ! Leur usage homérique montre que ἰδέ et ἠδέ jouent exactement le même rôle sur le plan syntaxique et que seule la mesure de la première syllabe les distingue (~ vs -). Jamais devant ἰδέ une voyelle ne s'élide ; on peut en conclure que les aèdes articulaient /jide/ ou, au minimum, /hide/. Dans l'ensemble de la littérature, seul ἠδέ s'est maintenu (il en existe des traces dans le théâtre athénien). L'opposition ἰδέ / ἠδέ est une particularité épique, adoptée pour les commodités de l'hexamètre dactylique ; la forme ἰδέ, qui pouvait être scandée soit ~~,

d'une « cosse » ; il désignerait en contexte non la ligne des épaules ou la courbe du dos, mais celle des *mollets*, à hauteur des tibias, sous les cuisses. La charpente du vers imite parfaitement celle du corps. Je suggère que λόφος est formé sur le thème *leg^w- (latin, *legu-men*) désignant les plantes à *cosse*, ou, plus précisément sans doute, une ligne courbe. Je montre ailleurs (« homographie 1 », <http://icp.ge.ch/saussure>, etc.) que la labio-vélaire (sourde ou sonore) peut devenir une fricative sourde /f/ : /gw/ > /pw/ > /pf/ > /f/. Parmi les exemples probants, je citerai *tetrag^walos > tetrafalos (à quatre « creux », à quatre bossettes) ou bien ὄφις (> *opf- < *og^w-).

¹³⁷ Dans tous les contextes où apparaît ἰδέ, il existe dans les manuscrits une variante ἠδέ ; τε ἰδέ peut toujours être remplacé par τ'ἠδέ. Cette particularité conforte l'idée de l'identité entre les deux locutions. J'ajouterai que ἡμὲν... ἠδέ... valent pour εἰ-μὲν..., εἰ-δέ et non pas pour ἦ μὲν... ἦδε ... et que le corrélat signifie « là même..., là même... », « aussi bien (les jeunes) que (les vieux) » (ὅπως, « de la même façon » selon certaines scholies homériques ; voir, par exemple *Scholia vertera ad Iliadem*, 3, 194, T : ἰδέ στέρνοισιν· ἀντὶ τοῦ καί. σημαίνει δὲ ἐνίοτε καὶ τὸ ὅπως. T). Pour le lien entre les deux particules, voir van Leeuwen (1892, p. 556), Schwyzer – Debrunner (1950, p. 566). Ce lien admis, il constituerait un autre indice de la validité de ce que j'expose dans mon ouvrage de 2007, pp. 284 sqq. : H peut noter /ej/. Inversement, l'hypothèse offre un appui à l'affirmation que ἰδέ / ἠδέ sont formés sur le même thème *i/ *ei que latin *is/ ejus*. Rien ne permet malheureusement de distinguer une relation réciproque d'un raisonnement circulaire. Sur le thème *i- indo-européen, voir Brugmann (1913, pp. 284-285).

soit -- n'offrait aucun intérêt dans un contexte iambique, soit en raison des deux brèves, soit du fait que τε και remplissait le rôle d'un iambe.

La présence dans l'*Iliade*, plus rarement dans l'*Odyssée*, chez Hésiode (rare), dans les *Hymnes* et même chez Empédocle (une occurrence) du locatif formé sur le thème simple (= **ji-de*) atteste une formation ancienne. Cela ne nous autorise pas à conclure que tous les emplois de ἰδέ apparaissent dans une *formule traditionnelle*, qui, plus est, remonterait à l'époque mycénienne. Que la forme se soit maintenue en arcado-cypriote ne nous autorise pas non plus à conclure que le mot est nécessairement achéen, encore moins qu'il est une trace de la poésie mycénienne. Il est implicitement attesté dans les dialectes, où la formation sur le thème élargi, écrite ἦδέ, est en usage. La subsistance, en poésie éolienne, du démonstratif ἰός, le fait que, dans l'*Iliade*, en deux occurrences, l'absence d'élision invite à lire ἐν δέ- ἦ- /ἦ τιμῆ et ἐν δέ- ἦ-/α ψυχῆ, cela témoigne de la subsistance, en éolien également, à une période tardive du thème simple **j-*, articulé **ji-* entre deux voyelles, **ij* entre consonne et voyelle. L'articulation /ji/ a pu être empruntée à un ou plusieurs dialectes¹³⁸ ; elle a pu être maintenue grâce à la tradition poétique au sens large ; l'articulation de *yod* à l'initiale des mots était, semble-t-il, à en juger d'après le syllabaire, déjà labile en mycénien. Si elle s'est maintenue dans le temps jusqu'à l'époque archaïque, c'est, le plus probablement, dans l'espace attique, eubéen, béotien, thessalien.

Il est possible de proposer une autre explication : en arcado-cypriote /i/ et /u/, en fonction de glides, s'articulent /j/ et /w/. L'articulation palatale (/j/) serait-elle un trait qui s'est maintenu dans la langue populaire et qui a diffusé dans toute la population en attique, eubéen, béotien, thessalien ? Seul un préjugé de lettrés peut exclure que les aèdes aient pu emprunter des traits de leur prononciation à la langue populaire (voir, plus haut, l'hypothèse formulée sur le maintien de -οιο dans le parler de la classe des « travailleurs » dans le dialecte éolien oriental).

Que le graphème <I> à l'initiale d'un mot ne note pas seulement la voyelle, mais également **ji*, nous en avons d'autres témoignages épiques.

Od. 24, 209

ἐν τῷ σιτέσκοντο καὶ ἴζανον ἦδὲ ἴανον.

Par deux moyens différents, les deux verbes σιτέσκοντο (suffixe, σκ-) et ἴζανον (redoublement du thème duratif σι-σδ- + élargissement du thème -αν-) comportent une valeur itérative (les serviteurs de Laërte « avaient l'habitude de manger et de s'asseoir » dans l'espace entourant sa maison). La forme

¹³⁸ On peut en faire l'hypothèse en Béotie et en Attique. Bluemel (1982, pp. 155-156) explique l'écriture -vθi au lieu de -vτι en thessalien et en béotien par un phénomène de palatalisation, t' devant /i/ (phénomène induit sans doute par la suite -vτ (voir **pantja* > *paisa*). Pour les références des formes voir Bluemel, *ibidem* et les renvois aux différents auteurs dans Brixhe (2006 in Brixhe - Vottéro), p. 56-57. Brixhe (p. 59) conteste la pertinence de l'explication de Bluemel au nom du fait que si la palatalisation de /t/ devant /j/ « est à peu près assurée », « on en a aucun indice devant i(:). D'autre part, pour noter t', T convenait au moins aussi bien que Θ. La thèse de W. Bluemel est donc vraisemblablement à écarter également » (= comme celle de García Ramón : explication analogique sur les formes de l'infinitif moyen. Voir « Dos problemas de lingüística tesalia », Madrid, 1993, pp. 125-146). Les objections de Brixhe ne sont pas d'une grande force argumentative : l'écriture -vθi pour -vτι peut justement être un indice probant de la palatalisation de la dentale sourde devant /i/. Comment le lecteur déchiffrerait-il la différence entre /ti/ et /tji/ si les deux suites étaient écrites -ti ? Ce qui est significatif, c'est justement le choix de Θ pour noter une consonne complexe (t + aspiration, ou bien + autre chose, qui ne peut être que /j/ ou bien /w/) (l'écriture -vθi peut inviter à supposer que la transformation n'était peut-être pas simplement -ti > t'i, mais -nti > /nθi/). Brixhe (p. 62) préfère interpréter le phénomène en terme de « graphie inverse » (au moment où l'aspiration disparaît, Θ est employé pour noter T). Examinons les particularités (que je relève chez Brixhe, pp. 58-62) : -*sthi* est mis pour -*sti* ; -*sta* pour -*sthai* ; -*trōi* pour -*thrōi* ; -*trō* pour -*thrō* (-*antrōpos*) ; -*tna-* pour -*thna-* (-*tnātos*) ; -*peista-* pour -*peistha* ; en revanche donc -*nto* / -*nti* deviennent -*ntho-* / -*nthi*. Ne peut-on dégager derrière ces divers phénomènes des explications phonétiques ? Une suite de trois continues (*nthr-*) tend à l'indistinction des phonèmes et de la frontière syllabique : dans ce cas l'aspirée se transforme en sourde correspondante (-*ntr-*) et permet d'introduire dans la suite une frontière de syllabe clairement perceptible. Le phénomène est analogue dans le cas de la suite -*peis-t-ein* au lieu de -*peisthein* tendant vers -*peissein*. Devant -*ei* ou -*a*, -*thn-* ou -*sth-* deviennent -*tn* / -*st-*. En revanche, devant -*i* et -*o*, -*nt-* devient -*nthi* / -*ntho*. Supposons, là encore, un phénomène de renforcement de l'articulation et de la frontière syllabique : il se pourrait fort bien que -*nthi* s'articulait -*n-tji* et -*ntho*, -*n-tjo* ; **πεπεισθεῖν* devient *πεπειστεῖν* plutôt que **pepejstjejn* par dissimilation de /j/. Nous aurions là un autre exemple de la tendance éolienne à la syllabe fermée, ce qui veut dire, en même temps, à la claire délimitation des frontières syllabiques. La substitution de la dentale palatalisée à la dentale aspirée participe d'un tel phénomène. J'interpréterai donc les graphies béotiennes et thessaliennes en terme d'homographie : Θ peut être employé pour noter aussi bien /tj/ que /th/.

ἴαυον comporte donc également une valeur itérative (« ils avaient l'habitude de passer là même –ἠδὲ– les nuits à la belle étoile ») ; elle est issue d'un redoublement duratif (i) du thème *aw- ; le groupe ἠδὲ ἴαυον occupe les deux dernières mesure de l'hexamètre ; il se lit nécessairement /eid-e-ji-| jaw-won/. Dans le contexte, ι note /jij/ et υ note /ww/. Dans le vers 349 de la *Théogonie* (Πειθὼ τ' Ἀδμήτη τε Ἰάνθη τ' Ἠλέκτρη τε) ι note également /jij/ (/jijanθε:/ = « Celle qui reconforte » ?).

En *Odyssée*, 21, 244 (ἐς δ' ἄρα καὶ τὸ δμῶε ἴτην θείου Ὀδυσῆος) la suite τὸ δμῶε ἴτην invite à lire τὸ δμῶε ἰτήν (« les deux serviteurs entrèrent aussi dans la maison du divin Ulysse »).

En quelle position apparaît ἰδέ : nécessairement lorsque la conjonction doit être inscrite dans la suite - --- à l'intérieur de laquelle soit la syllabe finale était brève (-οντο ἰδέ), soit le premier terme de la coordination τε occupe la première mesure brève du dactyle (- τε -) ; toujours δε est alors allongé par position. Dans cette situation métrique, la conjonction τε καί était exclue ; en revanche la lecture τ'ἠδέ au lieu de τε ἰδέ est toujours possible. Si les manuscrits proposent cette lecture, c'est qu'elle appartient à la rédaction écrite primitive des textes épiques. Si ce n'était pas le cas, il est impossible que la forme ait été reconstituée par les éditeurs des époques classiques ou alexandrines (ἰδέ semble disparaître de la langue poétique dès le début du V^e siècle).

A l'intérieur de la tradition épique archaïque, l'écriture τε ἰδέ atteste l'existence d'une articulation palatale, dont le texte d'Empédocle, au V^e siècle, porte encore la trace (*DK*, frag. 20, vers 10).

Je reviens à αὔτε / αὐτάρ / αὔτις / αὔθις. Les deux adverbes αὔτε / αὔτις sont attestés dans l'épopée, les emplois du premier étant légèrement plus fréquents. Ils jouent, sur le plan sémantique, un rôle analogue ; ils occupent, dans le vers, des positions complémentaires. Αὔτις apparaît soit en fin de vers ; dans cette position, il est un simple doublet de αὔτε, dont il est un renforcement. Il peut également occuper le premier pied, ce qui est exclu pour αὔτε. Ailleurs, -τις de αὔτις occupe la première mesure brève devant voyelle brève, ou bien il est allongé par position devant consonne ; réciproquement, -τε de αὔτε occupe la première mesure brève devant consonne ou il est allongé devant double consonne. L'emploi de αὔτις devant double consonne est rare (cinq occurrences dans l'*Illiade*). Il est alors motivé par le sens distinctif de l'adverbe, qui n'exprime pas simplement, de manière générale, la répétition, mais peut comporter le sens précis de « à nouveau en arrière », soit « à nouveau là même », revenu à une position primitive¹³⁹. Ainsi, *Il.* 1, 140, Agamemnon propose de laisser en suspens la question de la compensation pour son *geras* perdu ; nous reprendrons la discussion plus tard, dit-il, αὔτις, « à nouveau là même », à ce point où il propose de l'abandonner.

Dans l'épopée, la lecture retenue est αὔτις (mais régulièrement des manuscrits proposent αὔθις, ce qui pourrait être la transcription correcte de l'articulation du mot par un aède ionien occidental). En attique, le mot comporte une aspiration, αὔθις. Le mot est formé sur αὔτ- ; on n'explique ni la terminaison -ις, ni, surtout, l'aspiration αὔθις. Je suggérerai que la terminaison est en réalité une formation adverbiale en *s* (voir Chantraine, *GHII*, pp. 250-251) sur le même thème que celui d'où ἰδέ est issu (le déictique *j- > *jis*) et que l'adverbe signifie précisément : « à nouveau là même » d'où l'on vient (en revenant à une position initiale) ou bien là où l'on se trouve. L'aspiration en attique résulte de l'association de la dentale sourde avec la palatale¹⁴⁰ : /tj/ > /θj/ ; /tjis/ > /θjis/. Si l'hypothèse est

¹³⁹ Voici les occurrences : *Il.* 5, 907 : αἱ δ' αὔτις πρὸς δῶμα... Trois vers décrivent le retour d'Héra et d'Athéna vers l'Olympe, « après qu'elles ont mis fin aux meurtres des guerriers par Arès » (909) Elles reviennent « à leur point de départ », « là même » (d'où elles étaient parties). *Il.* 15, 29 et 31 : dans le contexte, αὔτις a clairement le sens de « en arrière ». Zeus reconduit Héraclès en Argos, d'où il était parti avant qu'Héra ne tente de le dérouter sur mer ; il remettra en mémoire le châtement qu'il a alors infligé à Héra, en le lui faisant vivre à nouveau (αὔτις μνήσω). 18, 375 : Héphaïstos munit ses automates de roulettes afin qu'ils reviennent d'eux-mêmes d'où ils étaient partis, dans ses appartements, quand il n'avait plus besoin d'eux. 22, 449 : Andromaque entend des plaintes ; elle devine aussitôt ce qui s'est passé : elle est saisie d'un vertige, elle laisse tomber la navette qu'elle tient ; ἠ δ' αὔτις, δμῶσιν μεταύδα, elle s'adresse à ses servantes pour leur demander de l'accompagner sur les remparts ; αὔτε était exclu (Andromaque ne prend pas la parole à son tour) ; l'emploi d'αὔτις est également motivé d'une autre manière : il laisse entendre qu'Andromaque s'est immédiatement ressaisie, « à nouveau là même », parle à ses servantes.

¹⁴⁰ Il existe un traitement spécifique de la dentale sourde ou aspirée (/t/ ; /th) devant /i/, différent de la palatisation de /di/ et /gi/. C'est un autre problème que je traite ici, celui du traitement /t/ ou /th/ + /j/ + voyelle. Je suggère que dans ce cas-là, /t/ ou /th/ + /j/ + voyelle > /th'/ est écrit θ ou σ (notant s'). Mais la discussion sur les inscriptions béotiennes et thessaliennes (voir ci-dessus) montre que Θ peut tout simplement valoir /tj/ et que αὔθις était peut-être articulé /autjis/.

correcte – elle a du moins le mérite de rendre compte d’une figure de mot autrement inexpliquée –, cela signifierait que le thème du déictique *j était vivant en ionien (occidental) et en attique (on n’a donc pas besoin de remonter à un héritage formulaire des temps achéens pour justifier l’usage de ἰδέ dans l’épopée), que la semi-consonne palatale en position initiale /j/ était vivante en ionien (occidental) (+ en béotien et en thessalien) bien après la fin des temps mycéniens, que l’articulation était accompagnée d’une aspiration ou que Θ a été utilisé pour noter /t’/. Il faudrait dans ce cas lire αἰθίς, *autjis*, -νθι béotien ou thessalien -*ntji*. Une telle articulation entrerait justement dans ce que Brixhe a appelé « l’intensité articulatoire » du béotien.

Quant à l’équivalence θ = /tj/ (> /θj/ ?) ou /dj/ (> /ðj/ ?), nous en avons la trace dans l’équivalence δίον / ξ-θε-ον, si, selon ce que je suggère ailleurs¹⁴¹, θέω, « courir », « se précipiter » résulte de *djej- (pour δίον, voir Chantraine, *DELG*, sous δίεμαι ; δίεμαι serait, selon cette interprétation, issu d’un renforcement de ἴεμαι ; ζητέω pourrait appartenir à la même famille et signifier : « être à la poursuite de » qqc.). *Deus* latin et θεός sont-ils à ce point incompatibles (Chantraine, *DELG*, sous θεός, exclut le rapprochement) ? Supposons *dje-ws > (puis dhje-os > dheos ?) soit une vocalisation /o/ de /w/, d’une part par dissimilation du nom collectif des dieux du nom singulier de Zeus, d’autre part par analogie avec les noms d’agent en -ος. [Pour l’équivalence -(e)us = -os, voir en grec υἱός / υἰός ; latin *diewos en revanche est devenu *deus*. Voir Ernout – Meillet, *DELL*, s.u. *deus*]. Ainsi s’expliqueraient mycénien *teo* (qui peut recouvrir *tjeo*) et crétois θιός (également béotien tardif). Il serait possible également de tirer argument de la synizèse de *Il.* 1, 18 : ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν Ὀλύμπια δώματ’ ἔχοντες ..., impliquant une articulation *dhj(e)oi par syncope de ε (voir également *Od.* 14, 251, en début de vers, θεοῖσιν τε ῥέζειν..., que je propose de lire *dhjoj-sin ter-reg-jein (ou *red-jein*, mais non *red-zein*). Sur la stèle de Phrasikleia, trouvée à Athènes¹⁴², datée des années 540, le second vers du distique suppose θεῶν monosyllabique, et donc une lecture du type de celle de l’*Odyssee* ci-dessus (*dhjōn ou même, simplement, djōn). Enfin peut-on expliquer autrement θεῖος que provenant de *th(j)ew-jo-s > thej-jo-s (par dissimilation de /j/) ?

Je conclus : ni αὐτάρ, ni ἰδέ ne sont des particules certainement achéennes (arcado-cypriote) ; encore moins sont-elles des traces d’une formularité mycénienne.

II. 4 Remarques à propos de φορῆναι et d’ἀῆναι

Ruijgh (1957, pp. 67-71) voit dans ces deux infinitifs des formations achéennes (mycéniennes). Wathélet (1970, p. 302) accepte l’explication pour φορῆναι en supposant, en mycénien, un verbe athématique φόρημι. Traditionnellement (voir Chantraine, *GHI*, p. 306), on suppose une forme athématique éolienne avec terminaison ionienne de l’infinitif. Rix (1977-78, pp. 93-94, *Kratylos*, 22) expliquait la forme par une constructions analogique : μιγήμεναι est à μιγῆναι ce que *φορήμεναι est à φορῆναι. Le débat a récemment été relancé par deux articles dans le même numéro de *Minos*¹⁴³. L’un et l’autre tentent de nous balader, en nous tirant par les ficelles formulaires et par l’existence d’un binôme verbal (φέρειν / ἄγειν), dans l’espace et dans le temps anciens, sans analyse préalable de la forme verbale. Dans l’emploi homérique, le second terme du binôme est un membre fantôme.

Il est possible de supposer deux autres explications¹⁴⁴ à φορῆναι. L’analogie la plus obvie pour expliquer la formation φορῆναι est celle des itératifs causatifs (φερ- > φορεy-) affectée de la désinence des aoristes d’état (du type μιγῆναι, δαμῆναι) ; φορῆναι est formé sur le thème verbal simple (μιγ-, δαμ-, en l’occurrence φορ-) + -η-, la voyelle thématique marquant l’état (servant également à la formation de l’aoriste passif), suivie de la désinence ionienne (et achéenne) de l’infinitif. Φορῆναι a toute l’apparence d’un infinitif aoriste signifiant « être à l’avenir, en toutes circonstances, le porteur de... ». Thyeste a laissé à Agamemnon le sceptre hérité d’Atrée, « pour qu’il

¹⁴¹ Voir « homographie 1 » sous <http://icp.ge.ch/saussure>, pédagogie, etc.

¹⁴² Voir LSAG, planche 3, translittération p. 401.

¹⁴³ Nagy (1994-1995), *Minos*, 29-30 : 171-175 ; Willi A., *ibidem*, 177-1785.

¹⁴⁴ Voir Risch (1958), p. 92 ; Peters (1986), pp. 307-308, réfute l’argument d’une trace mycénienne en montrant que ce sont les formations de l’arcado-cypriote qui sont récentes.

en soit à l'avenir le porteur en toutes occasions (φορῆναι) pour exercer la souveraineté (ἀνάσσειν) sur de nombreuses îles et sur tout Argos » (*Il.* 2, 107-108). La différence entre l'infinitif aoriste φορῆναι et l'infinitif présent ἀνάσσειν s'explique par le sémantisme ; ἀνάσσειν implique l'idée d'un état continu, φορῆναι celui d'un procès discontinu. L'emploi de l'infinitif φορέ(ι)εν aurait signifié que le sceptre a été transmis pour qu'il en soit fait usage dans la circonstance où il aurait été remis ou pour qu'il soit constamment porté, ce qui aurait été une absurdité. A titre de contre-exemple, voir *Il.* 16, 665 : Patrocle donne à ses compagnons l'armure de Sarpédon « pour qu'ils la portent » (φέρειν) vers les navires (dans la circonstance ; valeur durative) ; *Il.* 17, 193 : Hector revêt les armes qu'il avait données à ses compagnons « pour qu'ils les portent » (φέρειν) à Troie. L'aoriste est ici exclu puisque les armes ne sont pas parvenues jusqu'à Troie.

Il n'est pas impossible, toutefois, que φορῆναι soit un infinitif présent. A quelles conditions ? La formation du verbe est causative itérative (thème verbal en ο + suffixe -ey). La forme en est donc φορέj-ω, infinitif φόρεj-ναι (la formation, finale consonantique du thème + -ναι, est justement celle du verbe être, εἶναι < *esnai). Nous lirions, dans ce cas, η comme une trace de ει (φόρει-ναι). Du point de vue sémantique, en revanche, je crois l'emploi d'un infinitif présent exclu. En tout état de cause, l'hypothèse d'un verbe mycénien athématique *φόρημι est inutile.

Selon Ruijgh, l'infinitif ἀῆναι serait également un reliquat mycénien. « On s'étonne donc que l'alternance vocalique soit absente, car on attendrait ἄφημι - *ἄφέναι comme on trouve τίθημι - τιθέναι. » (1957, p. 68). Malheureusement, τιθέναι n'est pas attesté dans l'*Iliade*, non plus que dans l'*Odyssée* ou que dans quelque texte ancien que ce soit. La seule forme de l'infinitif duratif attestée est τιθήμεναι (deux occurrences dans l'*Iliade*, dans la bouche d'Achille donnant ses instructions pour le tumulus destiné à recevoir les cendres de Patrocle). Deux occurrences de l'infinitif se lisent également ἄφήμεναι ; pourquoi la formation sur le thème long du radical, possible avec la désinence -μεναι, aurait-elle été interdite avec -ναι ? Wathélet, d'ailleurs, se garde bien d'évoquer la forme ἀῆναι parmi les traces de mycénien.

Il ne s'agit pas de nier, dans la langue épique de la période archaïque, la présence de traces d'une morphologie ancienne ou celle de mots ou de tournures anciennes, il s'agit d'abord de contester que leur présence implique nécessairement un emprunt à l'achéen, ensuite et surtout que ces différents éléments soient *la trace de formules achéennes* transmises sans variation et religieusement recueillies par un (des) aède(s) du VIII^e siècle. En revanche, ces divers éléments attestent que la langue épique que nous connaissons à travers les textes d'Hésiode et de son « école », d'Homère et des *Hymnes homériques* comprenait des particularités qui ne se rattachaient pas nécessairement à une seule famille dialectale. Ils rendent douteuse l'existence d'une langue épique en dialecte strictement éolien ou ionien.

Conclusion

Dans son hypothèse éolienne, Fick a été induit en erreur par une association contingente qui lui a fait supposer un rôle important des Eoliens d'Asie Mineure dans la production épique ancienne : à sa décharge, le préjugé était communément partagé. En vérité, il n'y a pas eu de phase « éolienne » orientale de l'*Iliade* non plus que de l'*Odyssée* ; s'il y a eu une épopée éolienne, elle s'est plutôt développée en Béotie ; son thème n'en a pas été une expédition achéenne à Troie, mais la *Thébaïde* (histoire d'Œdipe et de ses fils, rivalités entre Thèbes et Argos ou d'autres cités béotiennes) ; la langue des quelques vers d'Eumèle, l'aède corinthien (de la famille des Bacchiades selon Pausanias, 2, 1, 1) qui aurait chanté les exploits des Argonautes, si nous pouvons les utiliser comme un témoignage, est faite d'éléments majoritairement ioniens infiltrés de particularités morphologiques éoliennes. Une épopée thébaine a probablement été composée dans la même langue épique. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la *Théogonie* et *Les Travaux et les Jours*.

La composition de l'épopée homérique est intrinsèquement liée à l'usage d'une double morphologie construite à partir des matériaux puisés dans deux dialectes, l'ionien et l'éolien ; il n'est pas possible de reconstruire une *Iliade* en pur achéen, en pur thessalien, en pur éolien non plus qu'en pur ionien. Je ne dis pas qu'il n'a pas existé d'épopée mycénienne, je dis que nous n'en possédons aujourd'hui aucune trace qui nous permettrait de savoir à quoi elle ressemblait.

Les éolismes de l'épopée sont historiquement plus clairement repérables en Béotie et en Thessalie qu'à Lesbos ; ce sont des traits du VII^e siècle et non du VIII^e siècle. Lorsque Fick adopte la terminaison lesbienne -ω du génitif des noms thématiques en -o, il commet peut-être un anachronisme, plus certainement il substitue une forme éolienne à une terminaison ionienne à laquelle elle ne pouvait être substituée. Les deux terminaisons n'ont pas le même comportement métrique.

Si Fick a donné trop d'importance à l'éolien dans la genèse de l'épopée archaïque, du moins a-t-il eu le mérite d'attirer l'attention sur le rôle indispensable de ce dialecte dans la constitution de la langue épique : ses caractéristiques morphologiques non ioniennes peuvent toutes être attribuées à l'éolien. Précisément les caractéristiques éoliennes ne peuvent s'expliquer que par le fait que la diachronie de ce dialecte a suivi des processus indépendants de la diachronie de l'achéen, puis de l'ionien.

Il est légitime de préserver la dénomination de dialecte éolien en raison de traits qui le distinguent de tous les autres ; parmi les plus importants, on comptera le traitement de la syllabe qui a joué dans le développement de la diction épique un rôle central ; il a permis aux aèdes de jouer sur une opposition constante entre syllabes fermées (essentiellement à l'intérieur du mot) et syllabes ouvertes (à la frontière de mots). Ce jeu était indispensable au maillage de l'hexamètre.

Admettre l'origine éolienne d'un certain nombre de traits morphologiques de la langue épique (les terminaisons du génitif -οιο / -αο, la gémination du datif -εσσι, celle des aoristes -εσσα, la formation -ιζα / -άζα de l'aoriste, la gémination de manière générale, peut-être l'usage de digamma favorisé par le béotien), c'est admettre en même temps qu'il s'agit-là de traits éoliens orientaux anciens et continentaux (béotiens, thessaliens) plus récents. Si l'on situe la première composition de la « Colère d'Achille » au VIII^e siècle en Asie Mineure, l'on se voit contraint de rechercher dans un lointain passé imaginaire des formes du langage qui sont attestées dans un autre espace et à une autre époque, en Thessalie, en Béotie, à Corinthe et à Athènes. C'est une autre généalogie de l'épopée homérique qui est en train de se construire sous nos yeux : création au VIII^e siècle, probablement en Asie Mineure, d'une langue poétique, lyrique et épique, fondée sur la particularité d'un recours à un module unique (hexamètre dactylique + pentamètre / hexamètre) et à une double morphologie (ionienne et éolienne) ; appropriation de l'invention sur le continent dès la fin du VIII^e et au cours du VII^e siècle (courant lyrique à Sparte, courant épique à Corinthe (Eumèle) et surtout en Béotie. Pour nous Hésiode est le seul représentant significatif de ce mouvement. Selon la théorie que je développe, Athènes apparaît au terme (connu) de ce processus. Selon toute vraisemblance toutefois, l'aède ou, plus probablement, les aèdes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* représentent, au VI^e siècle, l'acmé de la production épique. C'est que ces aèdes sont des héritiers en leur art. Au commencement, il peut sans doute y avoir des talents. Je ne crois pas au génie sans Bildung. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au commencement d'un processus artisanal, impliquant découverte progressive de la matière et adaptation toujours plus souple des gestes par un long apprentissage, un chef-d'œuvre. Je ne crois pas non plus, d'ailleurs, que la condition du chef-d'œuvre ne réside que chez le maître d'œuvre et dans l'émulation entre membres d'une corporation « d'artistes ». Elle réside d'abord dans la demande d'une époque, insatisfaite du donné et aspirant à trouver un apaisement à ses conflits et à ses tourments, dans la capacité à comprendre cette demande et à l'expliquer. S'il se trouve-là, en même temps, le matériau qui rend capable d'exprimer cette demande (un langage qui n'en est plus à ses balbutiements), du talent (un habile usager de ce matériau), de l'imagination et de l'intelligence, une volonté tendue vers un réel possible au-delà du réel donné (et non vers les grandeurs rêvées du passé, les dilutions de la rêverie ou les fausses consolations de l'imaginaire), une éthique de la générosité qui est un don d'avenir à l'humanité, alors il se peut qu'apparaissent un ou plusieurs chefs-d'œuvre, fruit(s) de tous ceux qui ont participé à son ou à leur élaboration.

Bibliographie

Adrados, F.R.

(1950) « Tratamiento de los grupos –wj- y –jw- en ionico-attico » *Emerita* 18 : 408-424

Angoujard, J.-P.

(1997) *Théorie de la syllabe. Rythme et qualité*, Paris

Brixhe, Cl.

(1978) « Les palatalisations en grec ancien. Approches nouvelles. » in *Etrennes de septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune par un groupe de ses élèves*, Paris, pp. 65-73

(1979) « Sociolinguistique et langues anciennes. A propos de quelques traitements phonétiques irréguliers en grec » *BSL* 74 : 237-259

(1996) *Phonétique et phonologie du grec ancien 1. Quelques grandes questions*, Louvain-la-Neuve

(2006) « Situation, spécificités et contraintes de la dialectologie grecque », in Brixhe – Vottéro, pp. 41-69

Brixhe, Cl. ; Vottéro G., edd.

(2006) *Peuplements et genèses dialectales dans la Grèce antique*, Nancy

Buck, C. D.

(1902) « Note on the Form Ἀγασιλῆϝου », *Revue Archéologique* XL : 47-48

(1955) *The Greek Dialects*, Chicago

Chadwick, J.

(1958) « Mycenaean Elements in the Homeric Dialect », in *Minoica: Festschrift für Sandwall J.*, Berlin, pp. 116-122, repris dans *The Language and Background of Homer*, G.S. Kirk éd., Cambridge, New York (1964), pp. 119-125

(1976)a « Who were the Dorians » *PP* 31 : 103-117

(1976)b « The mycenaean Dorians » *BICS* 23 : 115-116

(1979) « The aeolic Dative Plural » in *Studies in Diachronic, synchronic, and Typological Linguistics. Festschrift for Oswald Szemerényi on the Occasion of his 65th Birthday. Part I*. Brogyanyi, B. éd., Amsterdam, pp. 207-211

Camerer, R.

(1968) « Ueber den ‘emphatischen Grundwert’ der Partikel ἄν » *Glotta* 46 : 106-117

Chantraine, E.

(1933) *La formation des noms en grec ancien*, Paris (nouveau tirage 1979)

(1956) *Etudes sur le vocabulaire grec*, Paris

(1958) *Grammaire Homérique. Tome I : Phonétique et morphologie (= GHI)*, Paris

(1963) *Grammaire Homérique. Tome II : Syntaxe (= GHII)*, Paris

(1999) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris (=DELG)

Crespo, E.

(1977) *Elementos antiguos y modernos en la prosodia homérica*, Minos, supplément, Salamanque

De Chene, B. et Anderson, St. R.

(1979) « Compensatory lengthening » *Language* 55: 505-535

Dell, Fr.

(1985) *Les règles et les sons*, Paris

Desborough, V. R. d’A.

(1972) *The Greek Dark Ages*, Londres

Driessen, J.

(1992) « Homère et les tablettes en linéaire B » *AC* 61 : 5-31

Duhoux, Y.

(1991) « Observations sur l’œnochoé du Dipylon » *Kadmos* 30 : 153-169

Durand, M.

(1946) *Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique*, Paris

Forbes, K.

- (1958) « The relations of the particle ἄν with κε(ν), κα, καν » *Glotta* 37 : 179-182
- Garcia Ramon, J. L.
 (1975) *Les origines postmycéniennes du groupe dialectal éolien. Etude linguistique*, Minos, Supplément 6, Salamanca
 (1990) « Proportionale Analogie im Griechischen: der Dativ Pluralis der ES Deklination in den aiolischen und westgriechischen Dialekten » *Glotta* 68 : 133-156
- Grammont, M.
 (1933) *Traité de phonétique*, Paris
 (1958) *Phonétique du grec ancien*, Lyon
- Gusmani, R.
 (1976) « Zum Alter des jonischen Wandels $\bar{a} > \eta$ » in Morpurgo Davies – Meid edd, pp. 77-82
- Hackstein, O.
 (2002) *Die Sprachform der homerischen Epen. Faktoren morphologischer Variabilität in literarischen Frühformen. Tradition, Sprachwandel, Sprachliche Anachronismen*, Wiesbaden
- Hajnal, I.
 (1995) *Studien zum mykenischen Kasussystem*, Berlin – New York
 (1998) *Mykenisches und homerisches Lexikon. Uebereinstimmungen, Konvergenzen und der Versuch einer Typologie*, Innsbruck
- Hamm, E.-M.
 (1957) *Grammatik zu Sappho und Alkaios*, Berlin
- Hart, G.R.
 (1966) « The Effects of the Palatalization of Plosives in Mycenaean Greek », in *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, Palmer L.R. et Chadwick edd, Cambridge, pp. 125-134
- Haug, D.
 (2002) *Les Phases de l'évolution de la langue épique. Trois études de linguistique homérique*, Göttingen
- Heubeck, A.
 (1981) « Zum Problem der homerischen Kunstsprache » *MH* 38 : 65-80
 (1987) « Zum Namen der Ἴωνες » *MSS* 48 : 139-150
- Heubeck, A. – Hoekstra, A.
 (1989) *A Commentary on Homer's Odyssey*. Vol. II Books IX – XVI, Oxford
- Hiersche, R.
 (1972) *Die Sprache Homers im Lichte neuerer Forschungen*, Innsbruck
- Hodot, R.
 (1990) *Le dialecte éolien d'Asie. La langue des inscriptions (VIIe s.a.C. – IVe s. p. C.)*, Paris
 (2006) « Un point de vue sur le lesbien » in Brixhe-Vottéro, pp. 155-179
- Hoekstra, A.
 (1965) *Homeric Modifications of Formulaic Prototypes. Studies in the Development of Greek Epic Diction*, Amsterdam, Londres
- Hoffmann, O.
 (1891) *Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange: I Der süd-achäische Dialekt*, Göttingen
- Householder, F.W.
 (1961) « Early Greek j- » *Glotta* 39 : 179-190
- Hurst, A. et Schachter, A.
 (1996) *La montagne des Muses*, Genève
- Janko, R.
 (1982) *Homer Hesiod and the Hymns: Diachronic Development in Epic Diction*, Cambridge
 (1992) *The Iliad: A Commentary*. Vol. IV, Books 13 – 16, Cambridge
- Jeffery, L.H.
 (1989) *The Local Script of archaic Greece*, avec un supplément de Johnston, A.W, Oxford, cité LSAG (Première édition, 1961)
- Kiparski, P.

- (1967) « Sonorant clusters in Greek » *Language* 43 : 619-635
- Kirk, G.S.
 (1964) *The Language and Background of Homer. Some Recent Studies and Controversies*. Selected and introduced by G.S.K., Cambridge
 (1985) *The Iliad: A Commentary*. Vol. I, Books 1 – 4, Cambridge
- Kuriłowicz, J.
 (1948) « Contribution à la théorie de la syllabe », repris dans *Esquisses linguistiques*. 1. pp. 193-32, Wrocław – Cracovie, 1960
- Lacôte, F.
 (1925) « Τελείω - τελέω, τοῖο - *τόο, Remarques sur la phonétique de -sy », in *Mélanges linguistiques offert à M. J. Vendryes*, Paris, pp. 217-227
- Laroche, E.
 (1972) « Observations sur le chronologie de l'ionien ā > ē » in *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à P. Chantraine*, Paris, pp. 83-91
- Lejeune, M.
 (1941) « Notes d'épigraphie thessalienne. (I-IV) » *REG* 54 : 58-80
 (1945) « En marge d'inscriptions grecques dialectales » *REA* XLVII : 97-115
 (1965) « Essais de philologie mycénienne. IX. Le génitif singulier thématique » *RPh* 39 : 14-20
 (1969) « A propos des traitements de yod en grec ancien » *REA* 71 : 379-382
 (1971) « La dédicace de Νικάνδρη et l'écriture archaïque de Naxos » *Rph* 45 : 205-209
 (1972) *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris
 (1978) *Etrennes de septantaine*. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune par un groupe de ses élèves, Paris
- Leukart, A.
 (1994) *Die fruehgriechischen Nomina auf -tās und -ās*, Vienne
- Magnien, V.
 (1920) « Deux questions homériques. I Génitifs en -οιο et en -ου » *MSL* 22 : 165-173
- Malmberg, B.
 (1974) *Manuel de phonétique générale*, Paris
- Masson, O.
 (1965) « Trois questions de dialectologie grecque » *Glotta* 43 : 217-234
- Meier-Brügger, M.
 (1986) « Homerische Kunstsprache: synchron und diachron » *Glotta* 64 : 127-143
 (1992) *Griechische Sprachwissenschaft*. Vol. 1 Bibliographie – Einleitung – Syntax., Berlin – New York.
- Méndez Dosuna, J.
 (1982) « Une autre question de Dialectologie grecque: Connaît-on beaucoup d'exemples assurés de nominatifs masculins en -ā ? » *Glotta* 60 : 65-79
 (1985) *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudios dialectal*, Salamanca
- Miller, D. G.
 (1982) *Homer and the Ionian Epic Tradition: Some Phonic and Phonological Evidence again Aeolic 'Phase'*, Innsbruck
- Monro, D. B.
 (1891) *A Grammar of the Homeric Dialect*, Oxford
- Morpurgo, A.
 (1961) « Il genitivo maschile in -ας » *Glotta* 39 : 93-110
- Morpurgo Davies, A
 (1968) « Thessalian Patronymic Adjectives » *Glotta* 46 : 85-106
 (1976) « The -εσσι datives, Aelic -ss-, and the Lesbian poets », in *Studies* Leonard R. Palmer, pp. 181-197
 (1978) « Thessalian εἴντεσσι and the Participle of the Verb 'to Be' », in *Etrennes de septantaine*. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune, Paris, pp. 157-166

- Morpurgo Davies, A. & Meid, W., edd.
 (1976) *Studies in Greek, Italic, and Indo-European Linguistics*, offered to Leonard R. Palmer, Innsbruck
- Nagy, G.
 (1970) *Greek dialects and the transformation of an Indo-European Process*, Cambridge, Massachusetts, pp. 101-151
 (1994-1995) « A Mycenaean Reflex in Homer: ΦΟΡΗΝΑΙ » *Minos* XXIX – XXX : 171-175
- Nguyen, N., Wauquier-Gravelines, S., Durand J., edd.
 (2005) *Phonologie et Phonétique. Forme et substance*, Paris
- Nussbaum, A.
 (1998) *Two Problems in Greek and Homeric Linguistic*, Goettingen
- Peters, M.
 (1980) *Untersuchungen zur Vertretung der indogermanischen Laryngale im Griechischen*, Wien
 (1986) « Zur Frage einer ‚achaischen‘ Phase des griechischen Epos », in *O-o-pe-ro-si*. Etter, A. éd.
 (1995) « Ἀμφιάραιος und die attische Ruckverwandlung » in *Studia Onomastica et indogermanica*, Festschrift fuer Lochner von Huettenbach zum 65. Geburtstag, Graz, pp. 185-202
 (1998) « Homerisches und Unhomerisches auf dem Nestorbecher » in *MIR CURAD*. Studies in honor of Calvert Watkins, Innsbruck, pp 584-662
- Porzig, W.
 (1954) « Sprachgeographische Untersuchungen zu den Altgriechischen Dialekten » *IF* 61 : 147-169
- Reichert, C.
 (1910) « Die Genitive auf -οιο und Verwandtes bei Homer » *KZ = KVS, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 43 : 55-109
- Risch, E.
 (1955) « Die Gliederung der griechischen Dialekte in neuer Sicht » *MH* 12 : 61-76
 (1958) Recension de C. J. Ruijgh : *L'élément achéen dans la langue épique*, *Gnomon* : 90-94
 (1974) « A propos de l'origine des masculins grecs en -ᾶς » *BSL* :109-119 repris in *Kleine Schriften* (1981), pp. 176-186
 (1979) « Les consonnes palatalisées dans le grec du II^e millénaire et des premiers siècles du premier millénaire » in *Colloquium Mycenaenum*, edd. E. Risch et H. Muehlestein, Genève, pp. 267-281
 (1981) *Kleine Schriften*, Etter, A. et Looser, M. edd, Berlin
 (1986) *O-o-pe-ro-si. Festschrift zum 70. Geburtstag von Ernst Risch*, Etter, A. éd.
- Rix, H.
 (1976) *Historische Grammatik des Griechischen*. Laut- und Formenlehre, Darmstadt
- Ruipérez, M. S.
 1979 « Le génitif singulier thématique en mycénien et en grec du premier millénaire » in *Colloquium Mycenaenum*, Risch, E. – Muehlestein, H. edd., Genève, pp. 283-293
- Ruijgh, C. J.
 (1958) « Les datifs pluriels dans les dialectes grecs et la position du mycénien » *Mnemosyne* 11 : 97-116, repris dans *Scripta minora ad linguam graecam pertinentia*, Bremer, J. M., Rijksbaron, A., Waanders, F. M. J. edd., Amsterdam, 1991, pp. 3-22
 (1957) *L'élément achéen dans la langue épique*, Amsterdam
 (1967) *Etudes sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam
 (1985) « Le mycénien et Homère », in *Linear B : A 1984 Survey*, Morpurgo Davies, A. et Duhoux, Y. edd., pp. 143-190
 (1992) « L'emploi le plus ancien et les emplois plus récents de la particule κε/ᾶν chez Homère » in *La langue et les textes en grec ancien*. Actes du colloque P. Chantraine, Grenoble 1989, Létoublon, Fr. éd., Amsterdam, 75-84
 (1995) « D'Homère aux origines protomycéniennes de la tradition épique » in *Homeric*

- Questions*, Crielaard, J.P. éd., Amsterdam, pp. 1-96
 (1997) « Les origines proto-mycéniennes de la tradition épique », in *Hommage à Milman Parry. Le style formulaire de l'épopée homérique et la théorie de l'oralité poétique*, Letoublon, Fr. éd. (avec la collaboration de H. Dik), Amsterdam, pp. 33-45
- Sauge, A
 (1994) « Iliade 23 : Les Jeux, un procès » *Živa Antika* 44 : 5-43
 (2004) « Remarques sur quelques aspects linguistiques de l'épopée homérique et sur leurs conséquences pour l'époque de fixation du texte » *Gaia* 8 : 59-122
 (2005) « Remarques sur quelques aspects linguistiques de l'épopée homérique et sur leurs conséquences pour l'époque de fixation du texte » *Gaia* 9 : 103-135
 (2007) « *Iliade* » : *langue, récit, écriture*, Berne
- Shipp, G.
 1961 « Mycenaean Evidence for the Homeric Dialect » in *Essays in Mycenaean and Homeric Greek*, pp. 1-14, Melbourne, repris dans *The Language and Background of Homer*, G. S. Kirk éd., Cambridge, New York, 1964, pp. 126-139
- Schwyzler, E.
 (1929) « Zur griechischen Epigraphik und Dialektologie », *Rh. Mus.* 78 : 215-217
 (1930) « Ἡγησίλαος und ἄγεσίλαος », *Rh. Mus.* 79 : 103-106
 (1939) *Griechische Grammatik*. I. Allgemeiner Teil – Lautlehre – Wortbildung – Flexion, Munich
- Strunk, K.
 (1957) *Die sogenannten Äolismen der homerischen Sprache*, Cologne
- Szemerényi, O.
 (1956) « The genitive singular of masculine -ā stem nouns in Greek » *Glotta* 35 : 195-208
 (1970) *Einführung in die Vergleichende Sprachwissenschaft*, Darmstadt
- Tarbell F.B.
 (1902) « A Signed Proto-coirnthian Lecythus », *Revue Archéologique* XL : 41-46
- Thumb, A et Scherer, A
 (1959) *Handbuch der griechischen Dialekte* von A. T. Zweite erweiterte Auflage von A. Scherer, Heidelberg
- van Leeuwen, J.
 (1892-1894) *Enchiridion dictionis epicae*, Leyde
- Vilborg, E.
 (1960) *A tentative grammar of mycenaean Greek*, Goeteborg
- Vottéro, G.
 (1998) *Le dialecte béotien (7^{ème} – 2^{ème} s. av. J.-C.) I – L'écologie du dialecte*, Nancy
 (2006) « Remarques sur les origines 'éoliennes' du dialecte béotien » in *Brixhe – Vottéro*, pp. 99-154
- Wackernagel, J.
 (1916) *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, Goettingen
- Wathelet, P.
 (1970) *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque*, Rome
 (1991) « Les datifs analogiques en -εσσιν dans la tradition épique » *REG* 104 : 1-14
- West, M. L.
 (1982) *Greek Metre*, Oxford
- Witte, K.
 (1913) « Die Vokalkontraktion bei Homer » *Glotta*, 4 : 209-242
- Wyatt, W. F.
 (1968) « Early Greek /y/ », *Glotta* 46 : 229-237
 (1970) « The prehistory of the Greek Dialects » *TAPA* 101 : 557-632